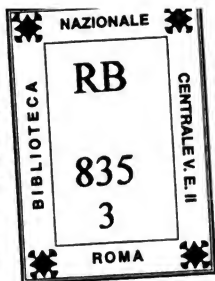


**VOYAGE DANS
L'INTERIEUR DE
LA CHINE, ET EN
TARTARIE, FAIT
DANS LES...**

George Staunton, J. C.
Hüttner, ...







VOYAGE
DANS L'INTÉRIEUR
DE LA CHINE,
ET EN TARTARIE.

T. III.



R. D. L. 1793

乾隆大皇帝

Tchien Lung, Ta Whang Tsef
Tchien Lung, Tsef Grand Empereur.

VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DE LA CHINE,

ET EN TARTARIE,

Fait dans les Années 1792, 1793 et 1794,

PAR LORD MACARTNEY,

Ambassadeur du Roi d'Angleterre auprès de l'Empereur de la Chine ;

Avec la relation de cette Ambassade, celle du Voyage entrepris
à cette occasion par les Vaisseaux le LION et l'INDOSTAN,
et des détails très-curieux sur les Colonies Espagnoles,
Portugaises et Hollandaises, où ces Vaisseaux ont relâché :

Rédigés sur les Papiers de Lord MACARTNEY, sur ceux de Sir
ERASME GOWER, Commandant de l'expédition, et des autres
Personnes attachées à l'Ambassade ;

Par Sir GEORGES STAUNTON, de la Société royale de Londres,
Secrétaire de l'Ambassade d'Angleterre, et Ministre plénipotentiaire
auprès de l'Empereur de la Chine :

Traduit de l'Anglais, avec des Notes,

PAR J. CASTÉRA.

Avec des Figures et Cartes gravées en taille-douce.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

AN 6 DE LA RÉPUBLIQUE, (1798).

RG 835/3

THE ...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

VOYAGE EN CHINE.

CHAPITRE PREMIER.

*Voyage aux frontières septentrionales de
la Chine. Vue de la grande muraille.*

L'AMBASSADEUR , accompagné par le même nombre de chinois qu'il avoit eu jusqu'alors , et par la plus grande partie des européens de sa suite , partit de Pékin le 2 septembre 1793.

La plaine où cette capitale est située , s'étend très-loin au nord et à l'est. Sur la gauche , c'est-à-dire à l'ouest , les montagnes ne sont qu'à peu de distance ; mais sur la droite , la terre , dans une étendue de plusieurs milles , est d'un niveau parfait jusqu'au golfe de Pé-Ché-Lée , et la mer semble s'être retirée du pied des montagnes qu'elle baignoit originairement. Des rangs de saules , à l'écorce inégale (1) , d'une grosseur pro-

(1) *Salix fragilis.*

digieuse , ombragent le chemin qui traverse la plaine. C'est l'arbre qui semble le plus propre au sol.

Dans cette partie du chemin , l'ambassadeur voyagea dans sa voiture européenne ; et c'étoit sans doute la première fois qu'une chaise de poste anglaise (1) rouloit sur la route de la Tartarie. L'ambassadeur prit , de temps en temps , avec lui quelqu'un des mandarins. D'abord , ils eurent peur que la voiture qui étoit suspendue très-haut , et qui leur sembloit chanceler , ne se renversât ; mais quand ils furent certains qu'elle étoit solide , ils parurent enchantés de son aisance , de sa légèreté , de sa rapidité. Ils admiroient l'élasticité des ressorts , et les diverses inventions pour lever et pour baisser les glaces et les stores , ainsi que pour accroître ou diminuer à volonté le jour que procurent les jalousies.

Le sol adjacent au chemin uni que suivait l'ambassade , est comme celui de l'autre côté de Pékin , grès , argileux , et donne en général diverses productions. Un champ attira l'attention particulière des Anglais ; il étoit couvert de *polygonum* , que

(1) Les Anglais appellent chaises de poste des voitures à quatre roues. (*Note du Traducteur.*)

d'après l'égalité hauteur des tiges , ils jugèrent avoir été planté. Bientôt ils apprirent que les feuilles de cette plante , macérées et préparées comme celles de l'indigo , produisent une couleur bleue , égale à celle de l'indigo , ou qui du moins en approche beaucoup. Il seroit à désirer que dans les climats où , comme dans celui de Pékin , l'indigo ne croît pas , on fît des expériences pour savoir jusqu'à quel point il seroit avantageux de lui substituer la couleur de ce polygonum. — On cita en même-temps aux Anglais une petite espèce de *colutea* , dont les bourgeons et les feuilles les plus tendres produisent une substance qui donne une couleur verte.

De tous les végétaux qui croissent à la Chine , il n'en est presque aucun dont les différens avantages qu'on peut en retirer dans le cours de la vie , n'aient été découverts , soit à force d'essais , soit par des observations accidentelles qu'a fourni occasion de faire , une longue suite de siècles ; de sorte que les Chinois ont réussi à avoir chez eux beaucoup d'articles , qu'autrement ils eussent été obligés de tirer des autres pays. Par exemple , ils se servent de la

graine d'une espèce de fagara au lieu de poivre. Ils n'ont point d'oliviers ; mais ils tirent une excellente huile des amandes d'abricot. Ils en ont d'autres plus communes qu'ils extraient des graines de sezame , de chanvre , de cotonnier , de navet , d'une espèce de menthe , et de beaucoup d'autres plantes. On peut dire qu'à la Chine il n'y a pas une herbe inutile. On y fait de la toile avec les fibres de l'ortie morte , et du papier avec l'écorce de différens végétaux , les fibres du chanvre et la paille du riz. Une espèce de *momordica* s'y mange comme les concombres ; une sorte de chardon y sert à relever le goût du riz ; et la boursette (1) y est par fois mêlée dans les salades. Les Chinois tirent du *carthamus*, leur plus beau rouge , et emploient rarement le vermillon. Le calice du gland leur sert à teindre en noir ; et ils nourrissent le ver à soie avec les feuilles du frêne , comme avec celles du mûrier.

Dans les plaines que traversa l'ambassade en sortant de Pékin pour se rendre à Zhé-Hol , on ne voit indépendamment des diverses espèces de saule , que quelques

(1) *Thlaspi, bursa pastoris.*

peupliers plantés autour des cimetières , et un petit nombre de frênes et de mûriers qui croissent en différens endroits. Le saule (1) qui se distingue par ses branches et ses feuilles pendantes, orne les bords des ruisseaux et des rivières. Les Anglais en virent un, qui, mesuré à la hauteur d'un homme, avoit quinze pieds de circonférence. Le premier jour de leur marche , ils traversèrent , le matin , une rivière étroite , mais assez profonde pour porter de petits bateaux ; il y en avoit même une quantité considérable. Le cours de toutes les rivières qui arrosent ce pays , va au sud ou à l'est. Les bateaux qui y naviguent , portent des marchandises des confins de la Tartarie. On charrie d'autres marchandises qu'on tire du même pays , ou qu'on y transporte , sur le dos des dromadaires , ou chameaux à double bosse , animaux qui sont plus gros , plus forts , plus rapides que les chameaux ordinaires. Ils sont aussi beaucoup plus vélus que ces derniers , et conséquemment plus propres aux climats froids. On les charge souvent avec des pelleteries , la plus riche des productions de la Tartarie :

(1) Le saule pleurcur.

mais on les emploie aussi pour des objets d'une moindre valeur qu'on prend dans le même pays. C'est sur le dos de ces animaux qu'on transporte le charbon , qui sert à faire cuire tout ce qui se mange à Pékin. Les moutons que les Anglais virent paître dans ces plaines , étoient de l'espèce dont la queue très-courte , mais très-grosse , pèse plusieurs livres , et est singulièrement prisee par les gourmands de la Chine.

A environ vingt milles de Pékin , le pays qui s'étend vers la Tartarie , commence à s'élever. A mesure qu'on monte , le sol change , devient plus sablonneux , et on y voit bien moins d'argile et de terre noire. A quelques milles plus loin , les voyageurs firent halte pour le reste de la journée dans un de ces palais , bâtis pour la commodité de l'empereur , et dont nous avons fait mention à la fin du chapitre précédent. Ce palais étoit placé sur un terrain irrégulier , au pied d'une jolie colline , laquelle étoit , ainsi qu'une partie de la plaine , enclose et divisée en parc et en jardins d'agrémens qui faisoient un très-bel effet. Il y avoit des bosquets épais , mais qui ne déroboient point la vue d'un ruisseau qui couloit à peu de dis-

tance. Au-delà de ce ruisseau, quelques éminences étoient plantées d'arbres, et d'autres nues; ces différens objets sembloient être dans leur état naturel, et rassemblés seulement par un hasard heureux. Un jardinier chinois est le peintre de la nature : sans règle et sans science dans ce qu'il invente, il cherche à réunir la simplicité et la beauté.

Au-delà du palais, les montagnes se rapprochent et forment un passage d'environ un mille de largeur. Il y a dans leur voisinage quelques eaux minérales, qu'on appelle *les bains de l'empereur*, soit parce qu'il les a fait arranger à ses dépens, soit parce que quelqu'un de la famille impériale en a fait usage, ou parce que c'est à lui qu'est censé appartenir tout ce qui n'est point propriété particulière.

Au-delà du passage est une plaine très-étendue, où l'on voit plusieurs villages, deux villes du second ordre, entourées de murs, et un autre palais impérial. On aperçoit dans les jardins de ce palais, quelques traces d'une substance blanche, semblable à la craie, qu'on appelle en termes techniques *venant au jour*.

Quoique les voyageurs, dont nous écrivons

la relation , eussent visité , dans le cours de leur expédition , une partie des îles d'Afrique , du continent de l'Amérique , des îles de la mer du Sud , et du continent d'Asie , ils n'avoient point encore , depuis leur départ d'Angleterre , rencontré une seule fois , ce qui est si commun dans la province de la Chine où ils étoient alors , une terre pleine de craie. Ils n'avoient pas vu , non plus , de ces cailloux qui ont la forme des nœuds d'arbres , et qui sont en général sur une ligne horizontale dans les lits de craie. Les substances calcaires de diverses espèces , qui avoient été vues par eux dans leur long trajet , étoient très-peu considérables , en comparaison des produits d'un feu volcanique , et des énormes masses de granit , qui se présentent si fréquemment sur leur route. La dernière de ces matières est rare en Angleterre , et l'autre ne s'y voit point , non plus que sur la route de la Tartarie , où les voyageurs commencèrent à appercevoir beaucoup d'autres substances minéralogiques , semblables à celles de leur pays.

Cependant , la plupart des montagnes , auprès desquelles passèrent les Anglais dans le second jour de leur route , avoient quelque

chose de singulier dans leur forme et dans leur position. Elles avoient chacune leur propre base , et s'élevoient simplement du sein de la plaine , dans laquelle elles étoient semées sans ordre. Paroissant affecter les surfaces unies et semées par des angles, elles étoient arrondies et diminuées par le laps du temps, et conservoient pourtant assez de régularité dans leur forme, pour que l'imagination fût tentée de comparer leurs masses à d'énormes cristallisations.

Les terrains les moins élevés de ces contrées , sont, en très-grande partie plantés en tabac. Les Chinois le fument dans des tubes de bambou; et la coutume de fumer est peut-être plus générale parmi eux, que dans tout autre pays ; car elle s'étend aux personnes des deux sexes, même à celles d'un âge tendre. Des filles de dix ans, ou encore plus jeunes, que la curiosité fesoit sortir des maisons pour voir passer les voyageurs , avoient toujours une longue pipe à la bouche.

Les Européens supposent que le tabac a été porté, de l'Amérique, dans toutes les parties de l'ancien continent. Il n'y a cependant aucune tradition qui conserve la mémoire d'une telle introduction à la Chine, ni

même dans l'Inde, où l'on cultive et consomme également une grande quantité de tabac. Ni dans l'une, ni dans l'autre de ces contrées, les usages étrangers ne sont adoptés précipitamment. Il est possible que le tabac se trouve naturellement ainsi que le gensing, dans quelques endroits des deux mondes.

Les Chinois prennent aussi du tabac en poudre. Un mandarin est rarement sans une petite phiole, très-élégante, dans laquelle il tient son tabac; et plusieurs fois par jour, il en met sur le dessus de sa main gauche, entre l'index et le pouce, une quantité à-peu-près égale à une prise, qu'il porte à son nez et prend avec soin. Ce n'est point la seule substance dont les Chinois fassent usage pour satisfaire ce besoin factice. Ils prennent souvent du cinabre en poudre, au lieu de tabac; de même qu'ils se servent d'opium et d'ingrédients odorans pour fumer.

Le temps où l'ambassade anglaise se rendoit de Pékin à Zhé-Hol, étoit la saison où l'on prépare le tabac; opération qui, dans ces contrées, se fait toujours en plein air.

En Amérique, on a besoin de plusieurs bâtimens pour cette sorte de manufacture; mais en Chine, il n'en faut presque point,

parce qu'on n'y craint point qu'il tombe de la pluie, et que les feuilles de tabac soient gâtées lorsqu'elles ont été recueillies. On les suspend à des cordes pour les faire sécher, sans aucun abri, et sur les lieux mêmes où elles ont crû. Chaque propriétaire n'a besoin que de sa famille pour l'aider à prendre soin de sa récolte. Ces circonstances servent à faire connoître et combien le climat est peu sujet à l'humidité, et combien les propriétés territoriales sont divisées en petites parcelles. Il y a cependant dans cette partie de la Chine quelques terres que des familles tartares ont obtenues à titre de fief, et en s'assujétissant à un service militaire. Ces fiefs sont toujours l'héritage du fils aîné : mais ils ne sont pas nombreux, et il n'y en a, dit-on, aucun de bien considérable.

Le troisième jour de leur voyage, les Anglais crurent s'appercevoir que la population diminuoit un peu. Le chemin traversoit une petite ville entourée de murailles, mais sans canons, qui, à la vérité, sont jugés inutiles, parce qu'il n'y a à craindre de ce côté-là aucun ennemi qui ait de l'artillerie. Le principal usage de ces remparts, c'est de servir de halte à ceux qui condui-

sent, dans la capitale, les tributs et les impôts, recueillis dans les districts voisins, et de rendre plus sûrs les lieux où sont les greniers publics et les prisons. On y met, en conséquence, des troupes en garnison. D'autres troupes sont employées à entretenir les chemins qui sont si roides et si raboteux en quelques endroits, que lord Macartney fut obligé de descendre de sa voiture et de la faire traîner à vide. Pendant ce temps-là, il se faisoit porter en palanquin. Le coup-d'œil qu'offroit ce pays étoit très-agréable et très-romantique. Des chèvres et des chevaux sauvages païssoient et bondissoient sur les montagnes, et des hommes escaladoient des précipices pour trouver quelques endroits propres à la culture.

Suivant la remarque du docteur Gillan, les montagnes ont, en général, une pente douce en allant vers la Tartarie; mais du côté de la mer elles sont presque à pic, présentent souvent un roc nud, et ressemblent à ce que l'on appelle en Suisse *les aiguilles des Alpes*. Les diverses couches de ces montagnes paroissent être dans l'ordre suivant: la première couche, vue dans les parties les plus profondes des lits que la rivière

avoit laissés à sec , étoit de sable et de pierre vitrifiable ; la seconde étoit de pierre à chaux , rude , grenue , remplie de nœuds , et d'une couleur bleue. La troisième couche étoit très-épaisse , très-irrégulière , formée d'une argile durcie , de couleur bleue , et quelquefois aussi d'un brun rouge que lui communique la chaux de fer. En quelques endroits cette chaux est si abondante qu'elle donne à l'argile une apparence d'ochre , et dans d'autres , la dernière couche pouvoit seule paroître. Dans plusieurs parties des environs de la Tartarie , on voit des veines perpendiculaires de spalt blanc , et quelquefois blanc et bleu. Sur le sommet des plus hautes montagnes , des deux côtés de la route , sont de grandes masses de granit ; mais aucune ne descend jusqu'au niveau du chemin.

Le pied de quelques-unes de ces montagnes est baigné par une rivière qui coule vers le sud , sur laquelle il y a un pont jeté sur des pierres encaissées dans des claies. De tels ponts sont communs dans cette partie de la Chine , où on les construit avec promptitude et à peu de frais , et où l'ouvrage le plus solide ne résisteroit pas longtemps aux torrens qui se précipitent tout-

à-coup du haut des montagnes voisines. Les encaissements sont de différentes dimensions et proportionnés à l'accroissement que prend la rivière quand elle débordé. Des pieux plantés perpendiculairement les retiennent; et le nombre et la force de ces pieux sont proportionnés à la profondeur de la rivière et à la rapidité du courant. Dans les rivières larges, navigables, l'encaissement est discontinué dans le milieu, et on y met de grands bateaux plats. Le tout est couvert de planches, de claies, et de gravier. Lorsqu'on attend l'empereur, on construit quelques ponts pour le moment, de peur que la foule extraordinaire et les pesans fardeaux qui passent sur les autres ne les fassent écrouler.

A mesure qu'ils s'avançoient vers la Tartarie, les voyageurs remarquoient que les villes et les villages qu'ils rencontroient sur la route contenoient presque autant de Tartares que de Chinois; et la différence entre les mœurs et les traits caractéristiques de ces deux nations étoit moins frappante. Les Tartares sont, en général, plus robustes que les Chinois, mais ils ont moins d'expressions dans la physionomie, et moins de civilité dans les manières. Leurs femmes

sont faciles à distinguer des autres , parce qu'elles ont le pied d'une grandeur naturelle. Leur coiffure , ainsi que celle des chinoises , consiste à placer sur les côtés de la tête et au-dessus des oreilles , des fleurs naturelles ou artificielles. Quelque pauvres ou quelque'âgées qu'elles soient , les femmes ne négligent point cette parure. Aussi , la culture des fleurs est régulièrement en usage dans tout le pays. Grace à une longue pratique et à des expériences multipliées , les jardiniers chinois ont découvert des méthodes pour perfectionner la beauté , la grandeur et le parfum de leurs fleurs , telles que l'anemone , la pivoine , la matricaire et beaucoup d'autres. La tubéreuse leur a été portée par les missionnaires européens.

Les mœurs tartares , moins régulières que celles des Chinois , étoient cause que les voyageurs rencontroient de temps en temps sur la route , des mendiants , comme on en voit sur celles de l'Europe. Ils ne parloient point ; mais par leur extérieur sale et dépeñaillé , et par l'exposition de quelque infirmité naturelle ou accidentelle , ils cherchoient à exciter la commisération des passans.

Dans la matinée du quatrième jour de leur

marche , les Anglais apperçurent au loin une ligne proéminente , ou plutôt une marque étroite et inégale , pareille à celles que forment quelquefois , mais plus irrégulièrement , les veines de quartz , sur les montagnes de Gneiss , en Ecosse , quand on les voit à une très-grande distance. La continuité de cette ligne sur le sommet des montagnes de la Tartarie suffisoit pour captiver l'attention des voyageurs ; et ils distinguèrent en peu de temps la forme d'une muraille avec des crénaux , dans des endroits où l'on ne s'attend pas ordinairement à trouver de pareils ouvrages , et où l'on ne croit pas même qu'il soit possible de les construire.

Tout ce que l'œil peut embrasser , à-la-fois , de cette muraille fortifiée , prolongée sur la chaîne des montagnes et sur les sommets les plus élevés , descendant dans les plus profondes vallées , traversant les rivières par des arches qui la soutiennent , doublée , triplée en plusieurs endroits , pour rendre les passages plus difficiles , et ayant des tours ou de forts bastions à-peu-près de cent pas en cent pas ; tout cela , dis-je , présente à l'ame l'idée d'une entreprise d'une grandeur étonnante .

Les Anglais furent alors à même de juger ,
d'après

d'après ce qu'ils sentoient, que quelque considérables qu'elles soient, les dimensions de cette barrière destinée à arrêter les Tartares, n'étoient pas la seule chose dont eût été frappée la vue des voyageurs qui l'avoient contemplée avant eux. Il est rare que ce qui peut être simplement l'effet d'un travail long et multiplié, excite l'étonnement. Mais ce qui cause de la surprise et de l'admiration, c'est l'extrême difficulté de concevoir comment on a pu porter des matériaux, et bâtir ces murs dans des endroits qui semblent inaccessibles. L'une des montagnes les plus élevées, sur lesquelles se prolonge la grande muraille, a, d'après une mesure exacte, cinq mille deux cent vingt-cinq pieds de haut.

Cette espèce de fortification, car le simple nom de muraille ne donne pas une juste idée de sa structure; cette fortification a, dit-on, quinze cents milles de long; mais, à-la-vérité, elle n'est pas également parfaite. Cette étendue de quinze cents milles étoit celle des frontières qui séparoient les Chinois civilisés et diverses tribus de Tartares vagabonds. Ce n'est point de ces sortes de barrières que peut dépendre aujourd'hui le sort des nations, qui se font la guerre. La force des armées

triomphe de toute sorte d'obstacles. Il n'y a plus de fortifications imprenables : mais elles peuvent ralentir les progrès de l'ennemi. Elles empêchent un pays d'être surpris en temps de guerre par une invasion soudaine ; et des murailles fortifiées , qui s'élèvent sur une ligne de démarcation , protègent en temps de paix contre les incursions et les attaques partielles des bandits , qui cherchent à piller. Ainsi , tout braves et belliqueux qu'ils étoient , les Romains élevèrent , dans la Grande-Bretagne , plusieurs de ces barrières contre les Pictes sauvages. Toutes les fois qu'un peuple , dans un état social assez avancé pour s'occuper à cultiver la terre , en a dans son voisinage un autre qui n'est que chasseur , et peut être considéré comme tenant de la nature des animaux de proie , le premier oppose des remparts aux dévastations perpétuelles du second. Ce fut la raison qui en fit jadis élever en Egypte , en Syrie , en Médie. Une muraille fut construite par l'un des successeurs d'Alexandre , à l'orient de la mer Caspienne , et l'autre dans le pays de Tamerlan ; toutes deux étoient destinées , comme celle des Chinois , à arrêter les hordes errantes des Tartares.

Il est vraisemblable que la plupart de ces murs répondirent quelque temps au but qu'on s'étoit proposé en les entreprenant, et peut-être même jusqu'à ce que les circonstances, qui avoient exigé la séparation des pays où ils étoient construits, eussent cessé d'exister. Le souvenir de ces travaux les place encore au rang des plus grands monumens des entreprises humaines. Cependant, soit qu'on les considère relativement à l'étendue du pays qu'ils défendoient, soit qu'on calcule la quantité de matériaux employés à leur construction, ou le travail nécessaire pour triompher des difficultés qu'offroient des lieux où on les a bâtis, tous ces murs ensemble n'égalent pas la seule muraille de la Chine. Elle les surpasse également de beaucoup par la solidité et par la durée. A-la-vérité, plusieurs des moindres ouvrages en-dedans de ces grands remparts, cèdent aux efforts du temps, et commencent à tomber en ruines; d'autres ont été réparés: mais la muraille principale paroît, presque par-tout, avoir été bâtie avec tant de soin et d'habileté, que sans qu'on ait jamais eu besoin d'y toucher, elle se conserve entière depuis environ deux mille ans; et elle paroît encore

aussi peu susceptible de dégradation que les boulevards de rocher que la nature a élevés elle-même entre la Chine et la Tartarie.

L'époque où a été commencée la construction d'une barrière artificielle entre ces deux pays, n'est point particulièrement déterminée : mais celle de son achèvement est un fait aussi authentique qu'aucun autre de ceux que les annales des anciens états ont transmis à la postérité. Depuis cette époque, qui remonte trois siècles au-delà de l'ère chrétienne, les principaux évènements de l'empire chinois ont été mentionnés régulièrement, et sans interruption, dans les documens officiels et dans les ouvrages particuliers des écrivains contemporains. Nulle autre part l'histoire n'est autant devenue l'objet de l'attention publique et de l'occupation des savans. Chacune des principales villes de l'empire a une espèce d'université, où l'on confère des degrés à ceux qui ont fait des progrès dans la science de l'histoire et du gouvernement de l'état. Les ouvrages historiques sont multipliés. Les récits des faits récents sont exposés à la correction de ceux qui en ont été témoins; et les écrits sur les anciens évènements, à la critique des

auteurs rivaux. D'après tout cela, on ne peut guère avoir de doute sur l'époque d'une entreprise à laquelle ont travaillé plusieurs cent milliers d'hommes ; époque rapportée dans les histoires du temps, et citée dans toutes celles des siècles postérieurs.

L'évidence historique dépend d'abord du crédit qu'on accorde aux assertions des écrivains contemporains, et de la manière dont ils s'accordent avec les fastes, les monumens publics, ainsi qu'avec les faits et les circonstances que les lecteurs sont à portée de connaître ou d'observer. Ces écrivains accrédités confirment, d'après les mêmes principes, la véracité de ceux qui les ont immédiatement précédés. Ainsi les faits sont tracés et discutés en rétrogradant aussi loin que peut régulièrement conduire la chaîne qui les lie, et jusqu'aux plus anciens évènements dont l'authenticité inspire quelque confiance. C'est sur de pareilles bases qu'est fondée la croyance des choses qui n'ont pu frapper immédiatement nos sens. Par exemple, nous n'avons aucun autre moyen de juger que la république romaine a certainement existé ; que la bataille d'Actium a été donnée, et qu'un conquérant normand a envahi l'Angleterre.

Pendant les vingt siècles , qu'il paroît également certain qu'a subsisté la grande muraille , il y en a seize où elle a suffi pour arrêter les hordes tartares. Mais le torrent qu'entraînoit sur ses pas le puissant Gengis-Khan rendit toute résistance vaine. Ses descendans ne surent pourtant pas conserver le même avantage , et en moins d'un siècle les Tartares furent chassés de la Chine. Ce ne fut que trois cents ans après , c'est-à-dire , vers la fin du siècle dernier , que la violence des guerres intestines les y fit rappeler ; et depuis , ils ont maintenu l'empire dans un état tranquille et florissant.

Indépendamment des moyens de défense que la grande muraille fournissoit en temps de guerre , elle étoit considérée , par les Chinois , même en temps de paix , comme un grand avantage ; parce que leurs mœurs réglées et leur vie sédentaire s'accordent peu avec les inclinations inquiètes et vagabondes de leurs voisins septentrionaux ; et la grande muraille les empêchoit d'avoir aucune communication avec eux. Elle n'est pas même sans utilité pour écarter des fertiles provinces de la Chine , les bêtes féroces qui abondent dans les déserts de la Tartarie ,

non plus que pour fixer les limites des deux pays, et empêcher les malfaiteurs de s'échapper de la Chine, et les mécontents d'émigrer.

Il paroît que jusqu'à l'époque où la dynastie, qui règne maintenant en Chine, est montée sur le trône, cet empire a formé peu de projets de conquête. Il y subsiste même encore un principe de politique auquel on est très-attaché ; c'est de retenir tous les sujets dans les limites du pays. Ceux qui en sortent, sans permission, s'exposent à être sévèrement punis à leur retour.

La grande muraille de la Chine est devenue d'une bien moindre importance, depuis que les territoires qu'elle sépare, sont également soumis au même prince. Les Chinois, dont la curiosité cesse quand elle n'est pas excitée par des objets nouveaux, regardent la grande muraille avec une profonde indifférence ; et la plupart des mandarins qui accompagnoient l'ambassade, sembloient n'y pas faire la moindre attention. Mais un si vaste monument de l'industrie humaine n'a pas manqué d'être remarqué par tous les étrangers qui l'ont vu en entrant en Chine.

Cependant le premier européen qui ait parlé

de cet empire, Marc-Paul, ne fait aucune mention de la grande muraille. Comme il se rendit par terre à Pékin, on a présumé qu'il avoit traversé quelque partie de la Tartarie où la muraille existe à présent; et d'après son silence, un savant italien, qui se propose de publier une nouvelle édition de l'ouvrage de ce voyageur, doute si la muraille étoit réellement bâtie au treizième siècle, quand le célèbre vénitien visita la cour du prince tartare qui régnoit à la Chine. Mais la simple omission de ce fait de la part d'un voyageur ne suffit pas pour en faire nier l'existence, lorsqu'elle est appuyée par la même espèce de témoignage positif qu'on croit décisif dans toute autre occasion. Elle ne suffiroit même pas, cette omission, quand on supposeroit que Marc-Paul eût effectivement passé dans l'endroit où s'élève la grande muraille; et quand même il auroit publié une relation exacte de ses voyages, immédiatement à son retour, au lieu d'en dicter des fragmens incohérens long-temps après, loin de sa patrie, et privé de ses papiers originaux et de toutes les notes qu'il avoit prises sur les lieux. Toutefois une copie de la route de Marc-Paul, à la Chine, a été tirée de la biblio-

thèque du doge de Venise, et suffit pour décider la question. D'après cette copie, il paroît que le voyageur vénitien ne traversa point la Tartarie pour se rendre à Pékin. Après avoir suivi la route des caravanes jusqu'à Samarcande et à Cashgar, il tourna droit au sud-est, traversa le Gange et se rendit au Bengale. De là, il dirigea ses pas au sud des montagnes du Thibet, entra dans la province chinoise de Shén-Sée, passa dans celle de Shan-Sée, qui en est limitrophe, et arriva à Pékin, sans avoir vu la grande muraille.

Les voyageurs Anglais approchèrent de cette muraille, par une montée très-roide, et parvinrent à ce qu'on appelle la porte méridionale, pour la distinguer de la porte extérieure qui est plus au nord du côté de la Tartarie. Cette porte méridionale traverse la route dans l'endroit où elle passe sur le sommet d'une chaîne de montagnes, dont la plupart sont inaccessibles. La porte a été bâtie pour défendre le passage dans une situation très - forte. La croupe des montagnes est étroite, et leur descente escarpée. La route suit un défilé au bout duquel est un poste militaire.

Voici les observations du capitaine Parish, sur les postes militaires de la Chine. — Les postes militaires sont ordinairement des tours carrées de différentes dimensions ; et il y a toujours une garnison peu nombreuse. Il est probable qu'en cas de guerre , ces tours serviroient de rendez-vous aux troupes du voisinage. Elles sont toujours situées à l'entrée des défilés, sur des éminences d'un accès difficile, ou au passage étroit des rivières. Elles varient depuis quarante pieds carrés sur quarante pieds d'élévation jusqu'à quatre pieds carrés seulement , sur six pieds de haut. Il est vrai que celles qui n'ont que ces dernières dimensions sont en fort petit nombre : mais les Anglais en rencontrèrent une sur la route de Pékin à la grande muraille. On entre dans les plus grandes tours par un escalier dont les dernières marches sont ordinairement de pierres détachées ; cet escalier conduit à une petite arche qui est à mi-hauteur de la tour. La plate-forme seule paroît être destinée à la défense , car il est très-rare qu'il y ait des portes sur les côtés. Les parapets des plate-formes sont garnis de créneaux. Les tours sont très-fréquemment solides , excepté les plus grandes. Sur le haut de chaque tour

il y a un bâtiment qu'on découvre d'en bas, et qui paroît suffisant pour contenir la petite garnison. A l'une des extrémités de ce bâtiment est planté un bâton, au haut duquel flotte un étendard jaune. Ses murs sont quelquefois peints et ornés d'un dragon bigarré.

A côté de la tour il y a ordinairement une cabane, devant laquelle une balustrade rouge soutient quelques lances et quelques mousquets. La cabane sert de baraque ou de corps-de-garde. Non loin de chaque poste s'élève un pai-loo, c'est-à-dire, une porte triomphale et légère, construite en bois, et peinte en noir, en blanc et en rouge. Tout à côté de la porte sont trois, quatre, cinq ou six élévations de maçonnerie, sur lesquelles on a tracé des figures de dragon. Ces élévations contenoient autrefois une composition de matière combustible, et on s'en servoit pour donner des signaux : mais ce ne sont plus, dit-on, que des ornemens. Elles diffèrent par leur forme : les unes sont elliptiques, d'autres hémisphériques ; d'autres ont la forme d'un cône ; et toutes sont posées sur des bases cubiques.

Lorsque l'ambassade passoit devant les

postes militaires , il en sortoit depuis six jusqu'à quinze soldats , qui presque toujours étoient sans armes. Un homme placé au haut de la tour , battoit sur un *loo* , tandis qu'un autre mettoit le feu à trois petits tubes de fer , placés verticalement dans la terre , pour saluer l'ambassade. Les postes sont à différente distance les uns des autres. Depuis l'embouchure du Pei-Ho jusqu'à Tong-Choo-Foo il y en a environ quinze , sans compter ceux de Tung-Coo et de Tien-Sing. Cela fait à-peu-près un par treize milles : mais sur la route de Pékin en Tartarie , il y en a au moins un de cinq en cinq milles.

Depuis le dernier poste militaire , le chemin suit une étroite vallée dans laquelle serpente une eau limpide. Les montagnes se rapprochent graduellement , et ne laissent guère plus de place qu'il n'en faut pour le chemin et pour la rivière.

Au milieu s'élève une tour avec une porte dans le centre ; et une arche est jetée sur la rivière. Ce passage étoit autrefois fermé par des murs qui s'étendoient depuis la tour jusqu'au sommet de chaque montagne à l'est et à l'ouest ; mais ces murs sont maintenant

en ruine. Quand les Tartares étoient considérés comme ennemis, des troupes stationnées en ce lieu, en défendoient l'approche; et les restes des ouvrages et des maisons s'y voient encore, ainsi que quelques habitants.

Après avoir passé par une autre porte plus rapprochée des anciennes frontières de la Tartarie, et avoir descendu un défilé presque à pic, les voyageurs arrivèrent à Koo-Pé-Koo, lieu où se tenoit la forte garnison qui défendoit la muraille extérieure dans cette partie. Il étoit environné de plusieurs ouvrages concentriques réunis à la grande muraille.

Lorsque l'ambassadeur arriva sur cette ancienne frontière de la Chine propre, on lui rendit des honneurs militaires. Les troupes furent rangées sur deux lignes (1) qui se regardoient. Elles étoient divisées par compagnies, chacune desquelles avoit son chef, son étendard et cinq petits drapeaux; en passant entre ces deux lignes, on voyoit des mandarins de chaque côté; puis de la musique, des tentes, des trompettes,

(1) Ces détails sont tirés des papiers du capitaine Parish.

des pai - loos , ou portes triomphales. On comptoit douze compagnies de chaque côté ; enfin , on appercevoit dix petites pièces de campagne de différente forme et de différente construction. La parade des compagnies étoit :

Le chef, ordinairement un archer.		
Les étendards.		
Les cinq petits dra-		
Une épée	peaux.	Une épée
et	Fusilliers et hommes	et
des hommes d'épée,	d'épée, en nombre	des hommes d'épée,
cinq de profondeur.	presqu'égal ,	cinq de profondeur.
	cinq de profondeur.	

Toute cette troupe étoit de douze cents hommes. L'intervalle entre chaque compagnie égaloit presque la place qu'occupoit leur front, laquelle étoit d'environ sept pas.

Près de Koo-Pé-Koo , il y a dans une partie de la grande muraille quelques brèches qui donnent la facilité de l'escalader et de l'examiner. La négligence dont ces brèches étoient la preuve , sembloit suffisamment garantir aux Anglais qu'ils n'offenseroient les Chinois, ni ne seroient accusés d'indiscretion , en satisfaisant la curiosité qu'avoit fortement excitée en eux la célébrité de cette barrière , jadis si importante. Toutes

les principales personnes de l'ambassade allèrent la visiter , et le capitaine Parish examina particulièrement sa construction et ses dimensions.

Le corps de la grande muraille est une élévation de terre , retenue de chaque côté par un mur de maçonnerie , et recouverte d'une plate-forme de briques carrées. Les murs de côté continuant à s'élever au-dessus de la plate-forme , servent de parapets.

Voici ses proportions indépendamment de toute fraction :

	pieds.	pouces.
Hauteur de l'ouvrage en brique jusqu'au-dessous du cordon.....	20	»
Depuis le dessous du cordon jusqu'au haut du parapet.....	5	»
Total de la hauteur du mur de brique.....	25	»

Le mur de briques est placé sur une base de pierre qui ressort d'environ deux pieds au-delà de ce mur , et dont la hauteur diffère proportionnellement à l'irrégularité du terrain sur lequel elle est placée : mais on n'en voit pas plus de deux assises

au-dessus du sol, et ces assises n'ont qu'un peu plus de deux pieds d'élévation.

	pieds.	pouces.
Épaisseur de chaque mur du parapet en haut.....	1	6
Au cordon.....	2	3
Profondeur du cordon.....	»	6
Avancement du cordon.....	»	6
Épaisseur de chacun des murs de côté à leur base.....	5	»

Le bas du cordon est de niveau avec le terre-plein de la muraille.

Entière épaisseur de la muraille, y compris l'élévation de terre, qui est de onze pieds de large dans toutes ses parties:

	pieds.	pouces.
Au cordon.....	15	6
Au bas de l'ouvrage en brique.....	21	»
Base en pierre.....	25	»

Il y a en quelques endroits un petit fossé au-delà des fondemens de la muraille.

	pieds.	pouces.
Relativement aux embrâsures, la hauteur des merlons est de.....	2	»
La largeur des embrâsures, en dehors et en dedans.....	2	»
La distance entr'elles, prise du centre.....	9	»

Proportion

Proportion des meurtrières :

	pieds.	pences.
Hauteur de l'ouverture.....	1	»
Largeur de l'ouverture.....	»	10
Profondeur de.....	4	»
Distance entr'elles.....	9	»

Le bas des meurtrières est de niveau avec le terre-plein, et de là il est tellement en talus, qu'on peut découvrir un ennemi à très-peu de distance de la muraille. Peut-être croira-t-on que cette position est plus propre à l'usage des armées à feu, qu'à celui de l'arc et des flèches.

Les tours jointes à la grande muraille, sont éloignées d'environ cent pas l'une de l'autre : mais comme la muraille forme une ligne courbe, la distance, estimée d'après cette ligne, varie et quelquefois s'accroît considérablement. Quand on a eu besoin d'une plus grande force, on les a plus rapprochées. Leurs dimensions, leur construction, leur position relativement à la muraille, varient aussi considérablement avec leur situation.

La première tour que le capitaine Parish examina, n'avoit qu'un étage, de niveau avec le terre-plein de la muraille; et au-dessus de cet étage, un parapet presque égal à celui

de la muraille. Il y avoit trois embrâsures ou portes au bas de chaque front, et deux à ceux du parapet de la plate-forme.

Dimensions de cette tour :

	pieds.	pouces.
Longueur de chaque côté du carré à sa base.....	40	»
Longueur de chaque côté du même carré en haut.....	30	»
Hauteur de la base en pierre.....	4	»
Hauteur du mur de brique depuis la base en pierre jusqu'au cordon..	28	4
Depuis le cordon jusqu'au haut du parapet.....	5	»
Hauteur totale.....	37	4
Largeur des embrâsures ou portes d'en bas.....	3	»
Leur hauteur.....	3	»

Les embrâsures du parapet ont les mêmes dimensions que celles de la muraille.

Cette tour a un avancement de dix-huit pieds au-delà de la grande muraille du côté qui fait face à la Tartarie. A sa base, on communique avec la plate-forme de la muraille, par une de ses portes, qui est placée expès un peu en dehors.

La seconde tour, examinée par le capitaine Parish, diffère beaucoup de la pre-

mière, par sa forme, par ses dimensions et par sa situation. Elle consiste en deux étages, indépendamment de la plate-forme. Le premier étage est de niveau avec le terre-plein de la grande muraille. La tour est carrée, et presque une masse solide de pierre, entremêlée d'ouvertures en forme de croix, à chaque extrémité desquelles est une grande fenêtre ou porte qui se trouve dans le centre du carré. Par deux de ces portes elle communique avec le terre-plein de la grande muraille de chaque côté : ainsi cette tour présente deux flancs à la muraille. Il y a outre l'entrée et le centre de la croix, un escalier étroit, formant angle droit avec la direction de la muraille ; et par cet escalier on communique avec le second étage. Ce second étage ne contient qu'une chambre, formée par trois arches parallèles, dans une situation qui correspond perpendiculairement à l'entrée, et ayant entr'elles trois ouvertures cintrées pour la communication. Celles qui sont dans le centre divisent en deux le bâtiment, et sont dans la même direction que la grande muraille ; les autres forment des lignes parallèles avec ses côtés. Ainsi la chambre carrée du second étage consiste en

trois arches égales et parallèles , et en trois lignes d'arches de communication , qui laissent quatre pans carrés de maçonnerie vers le centre. Les extrémités des arches parallèles ont des embrâsures , trois desquelles font face à la muraille de chaque côté. Les portes du centre sont vis-à-vis du terre-plein de la grande muraille , les autres flanquent ses côtés dans chaque direction. Les portes des deux autres côtés sont , les unes en face du nord , les autres en face du midi.

Le parapet de la plate-forme est garni de douze embrâsures , trois desquelles sont de chaque côté. Il y a en outre des meurtrières entre les embrâsures. Ainsi chaque côté de la tour présente une porte au premier étage , deux au second , trois embrâsures avec cinq meurtrières sur la plate-forme. On a probablement donné tant de force à cette tour , à cause de la proximité de la rivière et de la porte extérieure de la grande muraille. Oui , c'est par rapport à cette porte , qu'elle est si singulièrement fortifiée du côté de la muraille , que , d'une part , elle défend vers la rivière , tandis que de l'autre , elle protège l'entrée de la porte , en cas que le premier côté soit forcé.

Voici les dimensions de cette seconde tour :

	pieds.	pouces.
Hauteur de la base de pierre.....	4	»
Hauteur jusqu'au premier étage..	16	»
Hauteur de l'arche du premier étage.	8	»
Epaisseur de l'arche.....	1	3
Epaisseur du plancher du second étage.....	»	4
Hauteur des arches parallèles.....	12	»
Epaisseur des arches parallèles...	1	3
Epaisseur du plancher de la plate-forme.....	»	4
Hauteur du parapet de la plate-forme.....	5	»

Hauteur totale de la tour.....	48 p.	2 p.
--------------------------------	-------	------

Longueur de chaque carré de la tour à son sommet.....	36 p.	» p.
Longueur de chaque carré à sa base.	42	»

Dimensions du premier étage :

Largeur des arches de séparation...	3	»
Longueur de ces mêmes arches....	33	»
Hauteur des arches.....	8	»
Largeur des embrâsures.....	2	»
Hauteur des embrâsures.....	4	»
Hauteur de l'ouverture pour les portes.....	5	»
(Le haut des embrâsures est cintré.)		
Largeur de l'ouverture pour l'escalier.....	2	»
Hauteur de cette ouverture.....	4	»

Dimensions du second étage :

	pieds.	pouces.
Longueur de chaque côté de la chambre.....	28	9
Largeur des arches parallèles....	6	»
Longueur des mêmes arches.....	28	»
Hauteur des mêmes arches.....	12	»
Intervalle entre les arches parallèles.	5	»
Largeur des arches de communication.....	5	7
Longueur des mêmes arches.....	5	4
Hauteur des mêmes arches.....	8	»
Longueur des pied-droits.....	5	7
Largeur des mêmes.....	5	»
Largeur de la retraite pour les embrasures.....	4	»
Profondeur de cette retraite.....	2	6
Hauteur de cette retraite.....	8	»
Largeur des embrasures.....	2	»
Hauteur des embrasures.....	4	»

Les dimensions des parapets, des embrasures et des meurtrières de la plate-forme, sont pareilles à celles de la première tour.

Les embrasures ou portes de chaque chambre, et les retraites pour celles du second étage, sont toutes cintrées.

Les encoignures des portes, des fenêtres, des embrasures, et plusieurs des angles saillans, et des escaliers des tours, ainsi que

les bases ou fondemens sur lesquels sont posées ces tours, et les murailles intervenantes, sont d'un granit gris très-dur, et légèrement mêlé de paillettes brillantes.

Le reste de ces bâtimens est construit de briques bleuâtres. Elles sont placées par rangs, d'une brique d'épaisseur chacun, et forment par ce moyen autant de murailles distinctes, qu'il y a de briques d'épaisseur. Leurs dimensions diffèrent suivant la situation dans laquelle elles se trouvent placées. Celles de la façade de la muraille et des tours, sont comme suit :

	pieds.	pouces.
Epaisseur des briques.....	»	3 $\frac{3}{4}$
Largeur	»	7 $\frac{1}{2}$
Longueur	1	3

Celles qui sont employées dans les terrasses de la grande muraille et des tours, diffèrent seulement des premières, en ce qu'elles sont parfaitement carrées. Par-tout où pour achever la muraille, les briques ordinaires n'ont pas pu servir, on ne les a point grossièrement taillées à coup de truelle pour les rapetisser, comme font quelquefois de négligens ou ignorans ouvriers, mais on s'est servi d'autres briques, moulées exprès,

d'une forme et d'une grandeur convenable. Le ciment ou mortier qui est entre les différentes couches de briques a plus d'un demi-pouce d'épais, et il est presque entièrement composé de chaux d'une blancheur parfaite.

Quoique les briques de la grande muraille aient si long-temps résisté à l'effort du temps et aux influences de l'atmosphère, leur couleur bleue fait d'abord douter si elles ont été cuites autrement qu'au soleil. L'expérience prouve qu'une masse d'argile ou de brique se resserre et diminue, quand elle est exposée à l'action du feu, et que plus le feu a de force, plus cette diminution a lieu; mais lorsque cette masse est retirée du feu, elle ne reprend jamais ses premières dimensions. Si donc les briques qui ont servi à la construction de la grande muraille, avoient été simplement cuites au soleil, elles devroient diminuer lorsqu'on les met dans le feu, mais un essai a démontré qu'elles ne diminuoient pas; d'ailleurs, on voit encore auprès de la grande muraille quelques fourneaux, où vraisemblablement les briques qui la composent, ont été cuites.

La grande muraille ne semble pas avoir été construite pour servir de défense contre

le canon, puisque les parapets ne pourroient pas résister à la force des boulets : cependant le bas des embrâsures des tours est semblable à ceux qu'on pratique en Europe, pour placer les porte-mousquetons des arquebuses à croc. Ces trous paroissent avoir été faits lorsqu'on a construit la grande muraille, et il est difficile de leur assigner un autre objet que celui de servir pour le repoussement des armes à feu. Les pièces de campagne qu'on voit en Chine, sont, en général, montées avec des porte-mousquetons auxquels ces trous conviennent fort bien, et quoique les parapets ne soient pas faits pour soutenir le choc des boulets de canon, ils peuvent fort bien résister à ces petites pièces. Il y avoit plusieurs de ces pièces à la parade de Koo-Pe-Koo, et elles étoient toutes montées sur des barres, avec des porte-mousquetons. D'après ces considérations, il est vraisemblable que la prétention qu'ont les Chinois d'avoir connu très-anciennement les effets de la poudre à canon, n'est pas sans fondement.

Les détails qu'on vient de lire, et dans lesquels le capitaine Parish est entré avec tant de soin, servent à donner une idée

exacte de l'architecture des Chinois, et de la manière dont ils se défendoient, longtemps avant l'ère chrétienne. La vue de la grande muraille prouve non-seulement le courage et les vues étendues du gouvernement qui pouvoit se livrer à une si vaste entreprise, mais l'état avancé de la société qui fournissoit des ressources pour un tel ouvrage, et en régloit les progrès; et enfin, la vigueur, la persévérance avec lesquelles il fut porté à sa perfection.

La grande muraille continue encore à servir de ligne de démarcation entre la nation chinoise et la nation tartare. Quoique, depuis que ces deux nations sont réunies sous une domination absolue, la seule parole du monarque suffise pour faire obéir tous ses sujets indistinctement, chacune d'elles conserve encore des idées de prétentions et de juridictions locales.

CHAPITRE II.

L'Ambassade anglaise arrive auprès de l'Empereur de la Chine , en Tartarie , dans le palais où ce Prince fait sa résidence pendant l'été.

A SON entrée en Tartarie , l'ambassadeur reçut la visite d'un mandarin militaire , de race tartare. Il étoit attaché au palais. Quoique Van-ta-zhin eût le même rang que lui , à peine osoit-il hasarder de s'asseoir en sa présence ; tant est grand le respect qu'affectent les Chinois pour les Tartares de la cour ! Le dernier des Tartares prend un air d'importance lorsqu'il est sur sa terre natale. L'un d'eux , qui étoit à la suite des mandarins chinois , devoit être puni par leur ordre pour quelques forfaits qu'il avoit commis ; mais il résista avec audace , prétendant qu'aucun chinois n'avoit droit d'exercer quelque autorité sur lui , lorsqu'il étoit en-dehors de la grande muraille.

Il y a dans les villages qui sont au-delà de cette muraille , quelques familles chinoises et des femmes avec de petits pieds. On ne

dit point qu'aucune femme tartare se soit mutilée à l'exemple des chinoises , quoiqu'à d'autres égards les Chinois soient souvent imités par les Tartares.

A mesure que les voyageurs avançaient dans la Tartarie , ils trouvoient la température plus froide , les chemins plus raboteux , les montagnes moins richement parées. On n'y voit que différentes sortes de pins qui ne sont pas très-grands , des chênes rabougris , des deux espèces qu'on appelle chênes d'Angleterre et chênes de Russie , et des trembles , des ormes , des noisetiers , des noyers , diminués au point de ressembler à des arbustes. Tous ces arbres croissent , en général , sur le côté des montagnes , qui fait face au midi. Les autres côtés ne portent guère que des arbrisseaux épineux , avec quelques brins d'herbe brûlée. Les ours , les loups , même les tigres , habitent , dit-on , ces forêts.

Dans les plaines , ou plutôt dans les vallées , abonde cette espèce de lièvre qui , comme quelques autres animaux des climats froids , de brun ou de rouge qu'il est en été , devient blanc en hiver. Ce lièvre est également remarquable par la longueur extraordinaire de

ses pattes et de ses doigts , qui se joignent quand il s'élance sur la neige , forment une base qui l'empêche de s'enfoncer.

En Tartarie , on se sert rarement de chien pour chasser le lièvre , et les autres bêtes fauves ; mais on les pousse dans des pièges. Pour cela , plusieurs chasseurs se réunissent , forment un grand cercle , de la circonférence duquel ils s'approchent peu-à-peu vers le centre , battant les buissons et faisant beaucoup de bruit à mesure qu'ils marchent. Les animaux se trouvent enfin resserrés dans un très-petit espace , où ils sont aisément pris.

C'est sur-tout en Tartarie que le chien devient le fidèle compagnon du paysan. Le chien tartare est d'une petite espèce , ayant une longue queue retroussée , dont le caprice ni la mode ne le privent jamais , et qui penche ordinairement du côté gauche , comme Linnæus remarque qu'est celle du chien domestique. Le chien tartare aboie rarement le jour.

La perspective des pays que traversèrent les Anglais étoit souvent agréablement romantique , mais très-bornée. Celui qui , pour la première fois , est prêt à voyager dans les

montagnes, s'attend peut-être à se trouver bientôt sur des terrains qui dominent tout ce qui les environne. Mais il en est presque toujours autrement. Les chemins sont pour la plupart au pied des montagnes, non sur le sommet; et le voyageur est condamné à parcourir le fond des vallées, où il ne trouve qu'un horizon borné et une atmosphère sombre.

Les villages dispersés dans les vallées de la Tartarie, offrirent à la vue des Anglais plusieurs personnes atteintes d'une maladie semblable à celle qu'on remarque fréquemment dans les Alpes, et qui y est connue sous le nom de *gôître*, ou de cou enflé. Les glandes de la gorge commencent à enfler de bonne heure à ceux qui ont des dispositions à avoir cette maladie; et elles acquièrent insensiblement une grosseur énorme. L'enflure commence immédiatement au-dessous de la parotide, et, affectant toutes les glandes submaxillaires, s'étend d'une oreille à l'autre. Le docteur Gillan remarqua que près d'un sixième des habitans avoient cette difformité, qui, ajoute-t-il, ne paroît pourtant pas telle à ces villageois. Les personnes des deux sexes sont sujetes à cette

maladie ; mais les femmes le sont plus que les hommes. Quelles que soient les causes qui l'occasionnent , ces derniers quittent plus souvent les lieux où elles existent.

Ces tumeurs contre nature ne paroissent pas accompagnées d'autres symptômes qui affectent la santé , ou qui empêchent un homme d'user librement de ses facultés physiques ; mais l'esprit de beaucoup de personnes qui en sont attaquées , est très-affaibli , et peut-être qu'aucune d'elles n'est exempte d'un pareil malheur , quoiqu'à un moindre degré. Quelques-unes sont réduites à un état d'imbécillité absolue. Le spectacle de ces idiots , qui ne manque jamais de faire une triste impression sur les hommes qui les voyent pour la première fois , est bien loin de produire le même effet sur ceux au milieu desquels ils existent. Les idiots eux-mêmes sont généralement gais , et mènent une vie animale , totalement exempte de pensées et de réflexions. Comme ils ne suivent qu'un pur instinct , ou la seule impulsion des sens , quelque dangereuses que leurs actions puissent être pour les autres , elles sont toujours sans malice et n'excitent aucun ressentiment. Leur personne est considérée

comme sacrée ; et leurs familles les entretiennent avec un soin particulier.

Quelle que soit la cause qui occasionne des goîtres aux hommes , elle n'a aucun effet sensible sur les animaux. On croit communément , et en Europe et en Asie , que cette maladie provient du fréquent usage de l'eau de neige. Il est certain que la neige fondue contient un peu plus de terre calcaire que l'eau de pluie , et une très-petite portion d'acide nitreux et de sel marin : mais dans les pays découverts ; où l'on n'en boit presque pas d'autre , on ne voit point de gens avec des tumeurs goitreuses. Vraisemblablement l'état de l'atmosphère contribue beaucoup à les produire. La partie de la Tartarie , où cette maladie est commune , a beaucoup de traits de ressemblance avec quelques cantons de la Suisse et de la Savoie.

Les Anglais ne rencontrèrent dans cette route aucune production volcanique. Durant le septième et dernier jour de leur voyage , la chaîne des montagnes étoit presque parallèle au chemin. Cette chaîne représentoit des lignes horizontales , consistant en grands rochers de granit , qui différoient beaucoup les uns des autres par leur grandeur , et
étoient

étoient arrangés comme les vertèbres d'un quadrupède. Le haut de ces rochers est légèrement tapissé de gazon ; mais leurs flancs restent entièrement dépouillés, parce que la terre qui les couvroit jadis, a été entraînée beaucoup plus bas. A-peu-près à moitié hauteur de la montagne s'élève un rocher perpendiculaire , ou une antique ruine ; car son aspect fit conjecturer aux Anglais qu'il pouvoit être l'un ou l'autre. Sa hauteur excède deux cents pieds. Sa forme est irrégulière , et son sommet , beaucoup plus large que sa base , se couronne de grands arbustes. Comme ce rocher se trouvoit à une distance considérable des voyageurs , l'un d'entr'eux s'écarta du chemin , pour aller l'examiner plus particulièrement. Il vit que ce n'étoit ni le reste d'un édifice , ni un rocher entier , mais une énorme masse d'argile durcie , à laquelle étoit mêlé beaucoup de gravier.

D'une nature plus compacte , sans doute , que le sol qui l'environnoit , et qui a cédé à la violence des torrens , cette pyramide renversée est restée comme un monument de la hauteur qu'avoit , dans ce lieu même , l'ancienne surface du globe. La base de ce monument montre jusqu'à quelle profondeur

Tome III.

D

la terre a été creusée. Les parties molles et légères, entraînées au pied des montagnes et déposées graduellement, ont formé les plaines unies et fertiles de Pé-Ché-Lée, que nous avons décrites dans le dernier chapitre; et les parties les plus dures, les plus pesantes, bientôt arrêtées dans leurs progrès, constituent la surface des vallées inégales de la Tartarie. Le déplacement d'une couche de sol de deux cents pieds de profondeur, depuis le haut des montagnes jusqu'en bas, et dans une si vaste étendue, est parmi les changemens qu'a éprouvés la surface de la terre, l'un des plus grands, dont les annales du genre-humain fassent mention.

Les inondations soudaines, dont le souvenir a été transmis à la postérité, ne sont point représentées comme ayant produit un effet permanent. Certes, différentes parties du globe indiquent suffisamment les altérations extraordinaires qu'a éprouvées sa surface depuis qu'il est devenu propre à être habité. Le rocher de Gibraltar n'est pas la seule hauteur dans l'intérieur de laquelle on a trouvé des os d'animaux, qui doivent avoir vécu et péri avant la formation des montagnes, dont ils sont devenus une partie.

L'élévation de la Tartarie est telle que, dans quelques endroits, elle a quinze mille pieds au-dessus de la mer Jaune. On sait que cette élévation accroît considérablement le froid de l'atmosphère.

Au milieu de ces terrains élevés, et un peu plus loin que la pyramide renversée, dont nous venons de faire mention, les montagnes s'écartant l'une de l'autre, découvrirent aux voyageurs la vallée de Zhé-Hol, où l'empereur de la Chine a un palais et un jardin d'agrément qu'il habite l'été, de préférence à sa capitale. Le palais se nomme le *Séjour de l'agréable fraîcheur*, et le jardin, le *Jardin des arbres innombrables*.

L'ambassadeur et sa suite s'avancèrent vers Zhé-Hol dans un ordre convenable. Le chemin qui y conduit se découvre aisément du haut d'une éminence qui est dans le jardin de l'empereur, et d'où ce prince, suivant ce qu'on rapporta ensuite à lord Macartney, eut la curiosité de contempler la marche des Anglais. L'ambassade fut reçue avec des honneurs militaires, et au milieu d'une foule de spectateurs, dont les uns étoient à cheval, les autres à pied. Plusieurs de ces derniers étoient entièrement

vêtus de jaune , et coiffés de chapeaux ronds de la même couleur. Quelques enfans avoient aussi ce costume. Tous ces gens-là étoient des lamas inférieurs , ou moines et novices dépendans des temples de la secte de Fo , à laquelle l'empereur étoit attaché. Mais , malgré l'ordre sacré , dont ils étoient membres , et malgré l'habit honorable qu'ils portoient , ils ne paroissoient pas être très-respectés de la multitude. Ils ne se comportoient pas non plus , de manière à montrer qu'ils eussent eux-mêmes une haute opinion de leur dignité , et qu'ils se souciasent de garder cette bienséance extérieure que tous ceux qui ont quelque rang à la Chine , sont très-jaloux de conserver.

L'édifice , ou plutôt les édifices destinés à loger l'ambassade , étoient situés près de l'extrémité septentrionale de la ville de Zhé-Hol , qui se trouve entr'eux et les portes du palais impérial. Ils étoient sur la pente douce d'une montagne , et avoient différentes cours s'élevant progressivement l'une au-dessus de l'autre , et se communiquant par des marches de granit. Le tout étoit suffisamment spacieux et commode. On y pouvoit contempler à-la-fois , les montagnes de la Tartarie , la ville

de Zhé-Hol et une partie du parc de l'empereur. La ville de Zhé-Hol ne renferme que des maisons de mandarins, et beaucoup de misérables chaumières remplies de monde. Les rues sont tortueuses, sans pavé et couvertes de poussière. Tout à côté, le palais impérial, les temples, les jardins annoncent la grandeur. Là, entre la magnificence et la misère, on ne connoît point de milieu.

Dans cette partie de la Tartarie, les principales maisons diffèrent peu de celles de la Chine; et la distribution des appartemens et leur ameublement étoient également simples. La grande porte de chaque bâtiment séparé, conduit dans une salle communiquant de chaque côté à une chambre, dans laquelle il y a une estrade couverte de drap épais et de coussins, pour qu'on puisse s'y asseoir le jour et y dormir la nuit. Il y a aussi des tables vernissées, et quelques chaises pour ceux qui viennent rendre visite. Bientôt après que l'ambassadeur fût arrivé, deux des premiers mandarins se rendirent à son logement pour le complimenter de la part de l'empereur. Un autre mandarin le complimenta de la part du grand colao, ou premier ministre Ho-Choong-Taung.

Le même jour, le légat vint trouver l'ambassadeur ; et sans le moindre préambule , sans chercher à se disculper , il lui remit le mémoire cacheté , qui avoit rapport à la cérémonie de réception , mémoire dont il avoit eu communication à Pékin , et qu'il s'étoit chargé de faire parvenir au grand colao , ainsi que nous l'avons déjà rapporté. Le légat vouloit , en même temps , qu'on crût que ce mémoire étoit toujours demeuré en sa possession : mais on savoit déjà très-bien qu'il l'avoit fait passer à Zhé-Hol , et que son contenu y avoit été approuvé. Qu'est-ce qui pouvoit donc avoir occasionné un changement à ce sujet ? Il étoit difficile de l'expliquer. mais les anciennes idées d'orgueil et les prétentions de prééminence l'emportèrent de nouveau ; et l'on soupçonna qu'elles avoient été suggérées par le vice-roi de Canton , qui venoit d'arriver à Zhé-Hol , à son retour du Thibet , où il avoit commandé l'armée chinoise. Il étoit l'ennemi déclaré des Anglais , et les peignoit comme un peuple usurpateur , qu'il étoit dangereux d'encourager. Il eut même , à cet effet , recours au témoignage d'un homme condamné pour ses concussions , de ce même mandarin , que nous avons déjà

dit avoir été hoppo , ou receveur-général des revenus et des douanes de Canton. Ce coupable fut conduit exprès à Zhé-Hol ; et il n'est pas douteux qu'il ne parlât des Anglais conformément aux vues et à l'opinion partielle du vice-roi.

Le colao étoit, ce semble, persuadé qu'il falloit que l'ambassadeur anglais se soumît à rendre à l'empereur de la Chine l'hommage des vassaux, sans que le gouvernement chinois reconnût l'indépendance du roi d'Angleterre. Ainsi l'on crut qu'il étoit expédient de ne pas avouer que le mémoire de l'ambassadeur avoit été transmis à la cour, afin de pouvoir se dispenser de répondre à une proposition trop raisonnable pour être rejetée; et l'on s'attendit que lorsqu'une fois l'ambassadeur seroit en présence de sa majesté impériale, il feroit, sans aucune condition, les prosternemens d'usage.

D'après tout cela, l'ambassadeur désira vivement d'avoir une décision sur l'affaire du cérémonial, avant d'être obligé de paroître dans le palais impérial. Le colao désiroit de l'y voir sans délai, afin d'apprendre de lui le contenu de la lettre du roi d'Angleterre à l'empereur. Mais quand l'ambassadeur n'auroit

pas eu des raisons particulières pour ne point faire cette visite en ce moment , il étoit trop indisposé pour l'entreprendre. Il résolut donc de charger le secrétaire d'ambassade d'aller , à sa place , chez le premier ministre , et de lui porter une copie de la lettre du roi d'Angleterre et le mémoire qu'avoit rendu le légat. Les Chinois , qui étoient liés avec l'ambassadeur , craignoient tellement d'être accusés d'avoir écrit ce mémoire , qu'ils prièrent ce ministre de le faire contre-signer par le page qui l'avoit copié , afin de prouver que c'étoit son écriture.

L'ambassadeur donna des instructions au secrétaire sur tous les points qu'il pouvoit avoir à traiter. L'étiquette de la cour de la Chine ne permettant pas au secrétaire d'ambassade d'avoir , en cette qualité , aucun entretien avec le premier ministre , ni même de s'asseoir en sa présence , il fut nécessaire de faire usage de la commission de ministre plénipotentiaire que lui avoit accordée le roi d'Angleterre , pour qu'il pût suppléer l'ambassadeur , en cas d'absence ou d'indisposition. En cette qualité , il se rendit chez le colao , qu'il trouva dans un petit appartement du palais impérial.

Quelque grand , quelque puissant que soit un visir dans un empire despotique , il ne paroît qu'un petit personnage en comparaison du prince lui-même , qui croit qu'une très-petite partie de sa vaste et magnifique demeure suffit à l'importance relative de la créature de sa faveur. Le visir de la Chine , qui jouissoit presque exclusivement de la confiance de l'empereur , étoit un Tartare d'une naissance obscure , et tiré par hasard d'un emploi subalterne , depuis environ vingt ans. Il étoit de garde à l'une des portes du palais , lorsque l'empereur passa , et fut frappé de sa bonne mine. Ce prince trouvant ensuite qu'il avoit reçu de l'éducation , et possédoit beaucoup de talens , l'éleva rapidement aux dignités. On peut dire qu'après l'empereur il étoit l'homme le plus puissant de l'empire.

Une si grande élévation , du sein d'une si humble origine , paroîtra peut-être singulière à ceux qui sont accoutumés à l'ordre et aux gradations régulières des gouvernemens mixtes : mais les exemples n'en sont rares , ni dans les pays où le monarque peut satisfaire ses volontés et ses caprices , sans crainte d'être blâmé , ni dans ceux qui sont

divisés par les partis , et où des qualités brillantes et des efforts extraordinaires se font bientôt distinguer. Dans le premier cas, il arrive fréquemment que le prince abandonne à celui qu'il a choisi , presque tout l'exercice de son autorité , et qu'il passe sa vie dans l'indolence et les plaisirs sensuels ; mais l'empereur de la Chine continua à s'occuper de l'administration des affaires avec une attention infatigable ; il partagea avec son visir, plutôt qu'il ne lui céda, tous les soins qu'exigeoit son vaste empire. Ce prince ne se laissoit point guider aveuglément par ses avis. Croyant une fois qu'il avoit voulu lui faire un mensonge , il le disgracia aussi promptement qu'il l'avoit élevé , et le colao rentra pendant quinze jours dans l'obscurité de son premier emploi. Un accident heureux ayant ensuite donné à l'empereur occasion de connoître qu'il n'avoit pas eu de justes raisons d'être irrité contre son favori, il lui rendit ses dignités et sa puissance.

Lorsque le colao donna audience au ministre plénipotentiaire, il étoit assis sur une estrade couverte d'une étoffe de soie , entre deux mandarins tartares et deux mandarins

chinois , membres du conseil d'état. Une chaise fut présentée au ministre anglais. Le légat, plusieurs autres mandarins et l'interprète furent obligés de rester debout. Le colao demanda, pour la forme, quel étoit l'objet de l'ambassade anglaise à la Chine. Il fut aisé de le satisfaire sur cela, en lui présentant une traduction chinoise de la lettre que le roi d'Angleterre adressoit à l'empereur; ce qui parut lui être très-agréable, ainsi que le contenu de la lettre. Après une courte pause, le ministre lui remit le mémoire de l'ambassadeur, mémoire qu'il feignit de ne pas connoître. Il parut cependant préparé à faire des objections aux propositions contenues dans cet écrit. On lui répondit par les argumens sensibles qu'exigeoit un cas aussi simple, et de la manière que l'ambassadeur avoit prescrite. Le colao termina la discussion en priant le ministre de faire part de ses raisons à l'ambassadeur, afin qu'il les prît en considération.

Il est à remarquer que pendant toute cette conférence, la salle où elle se tint fut remplie de gens, employés dans le palais, et à qui il étoit permis d'écouter ce qu'on disoit. Il sembloit qu'en traitant avec des

étrangers, à tous égards, si éloignés de la Chine, il n'étoit nécessaire de rien dérober à la connoissance des Chinois. Peut-être un si grand nombre de spectateurs fut-il cause que le colao affecta un grand air de dignité et de réserve; et par ses manières, et par sa conversation, il sembloit vouloir donner à entendre que les civilités qu'il faisoit au ministre anglais, n'étoient qu'une condescendance de sa supériorité nationale et personnelle. C'étoit aussi, sans doute, l'orgueil national qui avoit fait prendre la résolution d'éviter, s'il étoit possible, de payer par des formalités pareilles, celles auxquelles l'ambassadeur consentoit de se soumettre à la cour de l'empereur.

Le lendemain, le légat et deux autres mandarins se rendirent chez l'ambassadeur, et le pressèrent, de la part du colao, de renoncer à ses prétentions. En discutant cette affaire, ils furent dans la nécessité de flotter entre des idées contraires, en représentant le prosternement comme une cérémonie extérieure et insignifiante, quand ils proposoient à l'ambassadeur de s'y soumettre à l'égard de l'empereur de la Chine, et d'une grande importance quand il s'agissoit de le faire faire

par un Chinois devant le roi d'Angleterre. Ils hasardèrent même de faire entendre à l'ambassadeur , qu'un refus absolu pourroit bien ne pas être sans inconvénient pour lui. Mais cette menace indirecte lui fournit occasion de témoigner que le sentiment de son devoir envers son roi , l'emportoit de beaucoup sur la crainte d'aucun danger. Il déclara qu'il devenoit particulièrement indispensable pour lui que la cérémonie fût réciproque , ou qu'un compliment , fait au nom d'un souverain puissant et indépendant , fût distingué de l'hommage des princes tributaires ; parce qu'il savoit qu'on avoit déjà cherché à confondre ces deux choses , en donnant aux présens anglais le nom de *tribut* , dans les inscriptions chinoises qu'on y avoit mises.

La connoissance que l'ambassadeur avoit de cette particularité , força les mandarins à sentir la justice de sa proposition ; et à lui demander jusqu'à quel point il pensoit que son devoir lui permettoit de témoigner son respect à sa majesté impériale , sans se soumettre au prosternement des tributaires ? L'ambassadeur répondit , qu'attaché à son souverain par tous les liens du devoir et de la fidélité , il plioit un genou quand il paroissoit

en sa présence, et qu'il consentoit volontiers à témoigner, de la même manière, son respect envers l'empereur de la Chine.

Les mandarins parurent extrêmement contents de cette réponse, et dirent qu'ils rapporteroient bientôt la résolution de la cour, pour s'accorder sur la cérémonie réciproque, proposée par l'ambassadeur, ou pour accepter l'hommage anglais au lieu du prosternement chinois.

Cependant la conférence, qui avoit eu lieu au palais entre le colao et le ministre plénipotentiaire anglais, se répandit promptement dans Zhé-Hol. Beaucoup de gens, qui ne voyoient dans l'ambassade que quelques étrangers isolés, entièrement à la merci de la cour où ils étoient venus, ne pouvoient pas concevoir comment ils osoient proposer des conditions à cette cour, ou hésiter d'obéir à ses volontés. D'autres prédisoient confidemment qu'ils seroient renvoyés sans être admis à l'audience de l'empereur. L'interprète chinois, que son attachement zélé pour l'ambassade, rendoit extrêmement attentif à tout ce qui la concernoit, commença à craindre que quelqu'un de ceux de ses compatriotes, qui étoient à la suite des

Anglais, ne fût tenté de se mal conduire, persuadé que dans les conjonctures où les Anglais se trouvoient, leurs plaintes ne seroient point écoutées. Cependant ils eurent, au moment même, occasion de faire quelques réclamations relativement aux provisions. Aussitôt on y eut égard ; et les provisions furent fournies avec plus de profusion qu'auparavant.

Tandis que la décision sur le cérémonial étoit en suspens, divers Anglais firent une petite excursion aux environs de Zhé-Hol. Ils étoient loin d'y être encouragés par les mandarins, qui craignoient sans cesse que quelque imprudence ou quelque indiscretion de leur part, ou les dispositions qu'a partout la populace à insulter les étrangers, n'occasionnassent des désagréments. Les rigoureuses maximes du gouvernement chinois rendent les mandarins responsables de tout le mal qu'ils sont supposés avoir pu prévenir. D'après cela, ils prirent des précautions pour empêcher les gens du peuple d'entrer dans l'enceinte habitée par l'ambassade, ainsi que pour que les domestiques, les soldats et les ouvriers anglais ne sortissent point sans permission. Les Chinois, et sur-

tout les gens d'affaires , tels que la plupart des mandarins , ont fort peu d'idée du plaisir qu'on a à se promener dans la campagne pour prendre de l'exercice , ou pour voir les perspectives et la situation du pays. Ils pensent qu'alors on a toujours quelques vues guerrières , et conséquemment suspectes. Cependant l'ordre général qu'avoient reçu les mandarins de fournir aux personnes de l'ambassade ce qui leur conviendrait et ce qu'elles désireroient , ne leur permit pas de leur refuser des chevaux et des guides pour faire leur excursion.

Les Anglais qui entreprirent ce petit voyage , furent bientôt rendus sur des hauteurs , d'où ils eurent occasion de contempler la vallée de Zhé-Hol , qui suit les sinuosités des montagnes , et est très-fertile , mais non pas cultivée avec autant d'art et de soin que les campagnes renfermées dans les anciennes limites de la Chine. Cette vallée est arrosée par une rivière qui , malgré la sécheresse de la saison , étoit assez considérable , et qui entraînoit dans son cours un sable mêlé de beaucoup de parties d'or. Les montagnes adjacentes ne sont ni très-élevées au-dessus de la vallée , ni escarpées
Elles

Elles consistent , du moins à leur surface , en un mélange d'argile et de gravier. Elles ne présentent ni angles saillans , ni angles rentrans , tels qu'en produisent ces torrens violens qui s'ouvrent des chemins à travers les montagnes ; elles n'offrent même aucune chaîne régulière. Mais leur ensemble rappelle une mer en désordre , dont les vagues battues par des vents opposés qui se succèdent rapidement , sont brisées , et ont différentes directions.

Certes , ni la forme de ces montagnes , ni les matières qui les composent , n'ont rien qui annonce qu'elles ont été originairement exposées à l'action du feu. Mais elles conservent plusieurs traces qui prouvent que l'eau , les couvrant pendant long-temps , a façonné la surface de cette partie du globe. Elles paroissent avoir été jadis couvertes de bois. Maintenant leurs sommets et les endroits les plus exposés n'ont plus que des productions rabougries. Le bois de haute futaie est rare dans tout ce pays. L'imprévoyance des premières générations qui n'ont point planté de jeunes arbres , à mesure qu'elles coupoient les vieux , est cruellement sentie par leurs descendans.

- Les montagnes , ainsi dépouillées d'arbres ,
Tome III. E

ne peuvent plus attirer beaucoup d'humidité. Les plus pauvres habitans ne souffrent point que leurs jardins dépendent du hasard de la pluie. Chacun d'eux a un puits, dont il se sert pour arroser ses plantations. Les seaux avec lesquels ils tirent l'eau, ne sont point faits avec des douves, mais avec des brins d'osier entrelassés avec tant de soin et d'intelligence, qu'ils retiennent parfaitement toute espèce de liquide. Les jardins abondent en ail, et autres végétaux âpres et aromatiques, qui peuvent servir à relever le goût du millet et des autres grains dont les paysans de ces contrées font leur principale nourriture.

Quand les Anglais furent sur les hauteurs, ils purent aisément contempler plusieurs belles maisons bâties dans les vallées et dans des situations très-agréables. Ils crurent d'abord qu'elles appartenoient aux principales familles du pays, ou aux grands officiers de la cour; mais bientôt ils surent que c'étoient différens couvents de lamas, fondés par les empereurs de la dynastie régnante.

En s'en retournant, les voyageurs apperçurent au-delà de la ville de Zhé-Hol, une chaîne de hautes montagnes, et une émi-

nence sur laquelle étoit une pyramide de terre ou de pierre , renversée et semblable à celle que nous avons déjà décrite dans ce chapitre. Quelques-uns d'entr'eux eurent envie d'aller l'examiner : mais les mandarins leur observèrent gravement qu'il y auroit de l'inconvenance à le faire ; parce que l'éminence sur laquelle étoit située la pyramide , dominoit la partie du jardin impérial consacrée aux femmes du palais , et qu'on pourroit les voir se promener. Il y avoit cependant trois ou quatre milles de distance d'un lieu à l'autre.

Toute l'ambassade étoit alors occupée à se préparer à être présentée à l'empereur. On avoit annoncé à l'ambassadeur que sa majesté impériale se contenteroit de la forme respectueuse avec laquelle les Anglais avoient coutume d'aborder leur souverain. Cette détermination délivra l'ambassadeur de beaucoup d'inquiétude ; et mit un terme à la nécessité d'examiner jusqu'à quel point il devoit résister , ou céder aux vœux de la cour impériale. On avoua tout bas que le bon sens et la générosité de l'empereur , lui-même peut-être fatigué de trop d'adorations , l'avoient bien plus disposé que ses conseillers

à dispenser les Anglais de ce cérémonial.

Lord Macartney savoit très-bien que le triomphe qu'il obtenoit contribueroit à irriter davantage ceux des Chinois et des Tartares qui étoient ennemis des Anglais ; mais qu'il augmenteroit en général l'estime et la considération du peuple pour une nation en faveur de laquelle on fesoit une exception si extraordinaire ; et que les conséquences de ces sentimens ne pourroient manquer d'être avantageuses pour elle dans tous ses rapports commerciaux et politiques avec la Chine. Cette déviation d'une règle dont on ne s'étoit auparavant jamais écarté, excita la plus grande surprise, peut-être même des murmures, dans l'ame de ceux qui ne considéroient que le passé ; mais elle confirma l'opinion du vieux missionnaire de Pékin , qui avoit annoncé que le prétexte des coutumes, communément et fortement mis en avant par les Chinois, ne l'emportoit pas toujours sur la raison , accompagnée de la fermeté et de la persévérance.

Le jour de naissance de l'empereur , à l'occasion duquel beaucoup d'ambassadeurs et de princes tributaires étoient rassemblés à Zhé-Hol , étoit le 17 de septembre. Mais

on choisit le 14 du même mois pour la réception particulière de l'ambassade anglaise.

En attendant, les présens qui avoient été conduits à Zhé-Hol furent transportés au palais ; et l'ambassadeur reçut plusieurs messages très-polis, qui prouvoient la satisfaction de l'empereur.

Lord Macartney fit aussi une visite particulière au colao, qui l'accueillit avec franchise et affabilité, et lui rendit tous les honneurs dûs à son rang, sans qu'il fût plus question des contestations qui avoient eu lieu. Après plusieurs politesses réciproques, et des réponses satisfaisantes à des questions de curiosité que fit Ho-Choong-Taung, concernant l'Europe, et particulièrement l'Angleterre, l'ambassadeur entama une conversation, dans laquelle il s'efforça de faire sentir au colao la convenance et la loyauté de la conduite passée, et la droiture des intentions futures du roi d'Angleterre à l'égard de la Chine. Il insista sur les maximes pacifiques et bienveillantes de son gouvernement, dont le grand objet étoit l'extension du commerce pour l'avantage général du genre-humain. Il prit occasion de faire mention de l'Indostan, non comme pour en tirer des argumens favorables, mais comme

pour donner quelques renseignemens incidentels. Il dit qu'après la dissolution de l'empire du Mogol, dans cette partie du monde, quelques provinces maritimes dans le voisinage des colonies britanniques, avoient, à l'occasion de leurs dissensions intestines, réclamé la protection des armes anglaises; et qu'elle leur avoit été accordée sans qu'on eût déplacé les princes tributaires qui étoient encore en possession de leurs dignités : mais qu'à d'autres égards, les Anglais ne s'étoient point mêlés des contestations de leurs voisins. Le colao ne lui fit pas la moindre objection qui pût le mettre dans le cas de désavouer plus particulièrement les secours donnés contre les habitans du Thibet.

L'ambassadeur jugea à propos d'user de beaucoup de ménagemens et d'expressions adoucies, pour donner une idée de l'importance dont pourroient être pour la Chine, les liaisons de la Grande-Bretagne avec cet empire, soit en y introduisant les denrées d'Europe, dont la nécessité n'étoit point sentie à titre d'échange; soit en lui fournissant du coton et du riz de l'Inde, que quelques provinces chinoises sont aussi propres à cultiver; ou des lingots d'argent, dont l'accroissement à

quelquefois l'inconvénient de faire augmenter inégalement le prix des objets nécessaires à la vie ; soit enfin relativement au secours d'une force navale pour détruire les pirates de la côte , contre le danger desquels on a une sûre ressource dans la communication intérieure , qui a lieu par les rivières et par les canaux. Telles sont les idées avouées ou affectées qu'a le gouvernement de la Chine sur l'indépendance et la supériorité de cet empire, qu'aucune relation avec les étrangers n'y est admissible sur le pied d'un avantage réciproque. Il n'accorde rien que par grace ou par condescendance.

L'ambassadeur ne vouloit pas refuser de négocier même à ce titre ; et le colao lui dit obligeamment qu'ils auroient de fréquentes occasions de se revoir , durant le séjour que son excellence feroit à la cour de la Chine.

L'entrevue se termina comme elle avoit commencé , avec beaucoup d'apparence de cordialité et de satisfaction des deux côtés. Bientôt après l'ambassadeur reçut des messages de civilité , et des présens de fruits et de confitures de la part de l'empereur et du colao.

Les manières d'Ho - Choong - Taung, étoient aussi engageantes, que son esprit étoit pénétrant et éclairé. Il sembloit posséder les qualités d'un homme d'état consommé. Il avoit été appelé aux emplois et revêtu de l'autorité, par la seule faveur du souverain, comme cela arrive dans la plupart des monarchies : mais il s'y maintenoit par l'approbation de ces personnes qui, par leur rang et leur élévation ont presque toujours de l'influence dans les gouvernemens absolus. Dans ceux de ces gouvernemens qui sont en Asie, les princes ne craignent point, comme en Europe, de dégrader leur dignité en s'alliant avec leurs sujets; et le nombre d'enfans que les monarques asiatiques ont de leurs différentes femmes et de leurs concubines, occasionne tant d'alliances avec la couronne, que l'influence en est diminuée par la concurrence. Cependant, ces sortes de nœuds, ajoutés au pouvoir déjà acquis, l'augmentent et le rendent plus solide.

Une fille de l'empereur étoit mariée au fils d'Ho-Choong-Taung. Cette circonstance suffit pour allarmer quelques personnes de la famille impériale, ainsi que quelques sujets loyaux qui craignoient que l'ambition

du favori n'aspirât à une plus grande élévation. Un homme, indiscrètement zélé, osa présenter un mémoire à l'empereur, pour l'exhorter à déclarer son successeur, parce qu'il croyoit que c'étoit une mesure de sûreté pour prévenir les dissensions qui pouvoient menacer l'empire.

Si le droit de primogéniture prévaloit dans l'empire de la Chine, la succession au trône devroit appartenir à un petit-fils de l'empereur, né de son fils aîné, qui est déjà mort ; mais les maximes du gouvernement laissent cette succession entièrement au choix du prince régnant, qui peut en exclure, comme on en a vu l'exemple, ses propres enfans et sa famille.

L'avis qu'un sujet avoit osé donner au souverain pour l'engager à déclarer son choix, irrita singulièrement ce prince. Le conseiller fut arrêté et capitalement puni ; car le tribunal qui le jugea, mit sa témérité au nombre des crimes les plus odieux. Cependant l'empereur jugea à propos de publier dans les gazettes de Pékin, les raisons qui l'empêchoient de se choisir un successeur. Elles étoient fondées sur le danger d'exciter une ambition prématurée dans une

jeune ame , et de faire naître une faction , opposée au souverain qui occupoit le trône , ainsi qu'on l'avoit déjà vu dans la dynastie régnante.

L'empereur avoit résolu que l'héritier de sa couronne restât inconnu pendant qu'il la conserveroit lui-même. Mais il saisit l'occasion dont nous venons de faire mention , pour annoncer à ses sujets , qu'ayant déjà occupé le trône pendant un demi-siècle , il renonceroit aux soins du gouvernement , s'il vivoit assez long-temps pour compléter la soixantième année de son règne (1) , et qu'alors il exerceroit la haute prérogative de nommer la personne la plus digne de lui succéder. Mais que si sa mort avoit lieu avant cette époque , l'écrit qui contiendrait le nom de son successeur , se trouveroit dans un certain appartement de son palais. Cependant , combien sont vaines les précautions que prennent les hommes , pour régler les événemens qui suivent leur trépas ! Yong-Ching , père de l'empereur actuel , en fournit lui-même la preuve. On raconte qu'il ne régna que parce qu'il entra au palais dans les derniers momens de son prédécesseur ,

(1) Elle devoit arriver en 1796.

et qu'il substitua son nom dans le testament destiné à assurer le trône à un autre.

Le jour que l'ambassadeur anglais fut présenté à l'empereur , plusieurs princes de la famille impériale étoient autour de lui : mais aucun ne paroissoit obtenir plus de respect que les autres , ni avoir la moindre préférence sur eux.

L'ambassadeur et les principales personnes de l'ambassade se rendirent dans le jardin du palais de Zhé-Hol , avant qu'il fût jour , ainsi qu'on les y avoit engagés. Dans le milieu du jardin étoit une tente spacieuse et magnifique , soutenue par des colonnes dorées , ou peintes et vernissées. La toile ne suivoit pas l'obliquité des cordes , dans toute leur longueur , jusqu'aux chevilles qui étoient plantées dans la terre ; mais , du milieu de cette longueur , elle tomboit perpendiculairement , et le reste formoit la couverture. La tente contenoit un trône semblable à celui qui a été décrit dans un des chapitres précédens ; et des fenêtres de chaque côté de la tente , éclairaient particulièrement l'endroit où étoit le trône. Vis-à-vis du trône , il y avoit une grande ouverture , d'où une tente jaune et volante se prolongeoit à une distance

considérable. L'ameublement de la tente étoit élégant, mais sans vain éclat et sans embellissemens recherchés. Plusieurs petites tentes rondes étoient en face de la grande, et il y en avoit une oblongue immédiatement derrière. Cette dernière étoit réservée pour l'empereur, en cas qu'il voulût se retirer en particulier. Il y avoit un sofa à l'une des extrémités. Le reste étoit orné de beaucoup de mousquets et de sabres européens et asiatiques. L'une des petites tentes rondes, devoit servir à l'ambassade pour attendre l'arrivée de l'empereur. Quelques-unes des autres étoient également pour les divers princes et les représentans des états tributaires, qui étoient rassemblés à Zhé-Hol, à l'occasion du jour de naissance de l'empereur, et qui, lorsque l'ambassadeur anglais fut présenté, se rendirent à la cour pour rendre sa réception plus éclatante. Quelques tentes étoient aussi destinées aux enfans mâles de la famille impériale, et aux principaux officiers de l'état. C'est dans la grande tente que l'empereur, assis sur son trône, vouloit recevoir, avec une distinction particulière, l'ambassadeur du roi de la Grande-Bretagne.

Ce n'étoit pas seulement dans l'intention d'avoir un grand espace pour contenir le concours de personnes assemblées en cette occasion, qu'une tente fut préférée à un des grands appartemens du palais. En se conformant, à beaucoup d'égards, aux coutumes d'une nation vaincue, mais plus nombreuse et mieux civilisée que la sienne, la dynastie tartare conserve encore une prédilection pour ses anciennes mœurs, et elle les reprend de temps en temps, sur-tout quand elle est sur le sol de la Tartarie. Une tente mobile est un séjour plus agréable pour un souverain tartare, qu'un palais de pierre ou de bois.

Les princes tributaires, ceux de la famille impériale, et les grands mandarins de la cour, formoient un groupe très-considérable devant la grande tente; et chacun étoit décoré des marques distinctives du rang que lui avoit accordé l'empereur.

Plusieurs des courtisans étoient en partie vêtus de drap d'Angleterre, au lieu d'étoffe de soie et de fourrures, seul genre de vêtemens, qu'ils avoient eus jusqu'alors droit de porter, en présence de l'empereur. Comme ces choses n'étoient pas devenues rares, le règlement qui permettoit l'usage du drap

d'Angleterre à la cour, étoit un honneur qu'on rendoit à l'ambassade anglaise; et l'on eut soin d'en prévenir l'ambassadeur. Il est vraisemblable que la consommation de cet article augmentera considérablement, parce que désormais les premiers ordres des mandarins donneront l'exemple d'en porter. C'est à la seule politesse qu'est dû cet avantage, qui ne pouvoit pas être demandé dans un traité de commerce.

Les princes étoient décorés du bouton rouge transparent (1), marque du premier des neuf ordres, tels qu'ils ont été fixés dans le siècle actuel, par l'empereur Yong-Ching. Aucun des grands, rassemblés en cette occasion, ne portoit une marque inférieure au bouton rouge opaque, qui distingue le second ordre de l'état. Quelques-uns étoient décorés de plumes de paon, placées dans un tuyau d'agate et pendantes à leur bonnet. Cette dignité a trois degrés, distingués par le nombre de plumes. Celui à qui la faveur impériale accorde trois plumes, se regarde comme trois fois grand; et trois fois heureux.

(1) On a déjà vu que les boutons, ou globes, qui distinguent les ordres, se portent au haut d'un bonnet pointu. (*Note du Traducteur.*)

Chacun de ces personnages avoit dans son district un cercle de courtisans , qui dépendoient de lui , et il étoit rempli de l'idée de sa propre importance : mais devant la tente de l'empereur , tous étoient confondus dans la foule , et leur grandeur se perdoit dans la contemplation de la majesté impériale. Suivant l'étiquette , la manière de prouver son respect à l'empereur , est de l'attendre très - long - temps. Quelques - uns passèrent , pour cela , une partie de la nuit dans le jardin. L'empereur devoit y paroître un peu après l'aube. Une heure d'audience , si différente de celles des nations qui , passant par les divers degrés de civilisation , sont parvenues à celui du luxe et de l'indolence , rappelle l'usage journalier de ce peuple , qui part pour la chasse aussitôt que les premiers rayons du soleil lui permettent de distinguer et de poursuivre les animaux auxquels il fait la guerre.

Avant l'arrivée de l'empereur , la petite tente de l'ambassadeur fut remplie par une foule de personnes , qui se succédoient , et qu'attiroit la curiosité ou le désir de faire des politesses à ce ministre. Parmi ces personnes étoit un frère de l'empereur , homme

d'une taille un peu au-dessus de la médiocre, d'un âge déjà avancé, et très-simple dans ses manières. Il y vint aussi deux fils et deux petits-fils de l'empereur. Les premiers étoient des hommes de fort bonne mine, polis et curieux ; les autres, jeunes, grands et extrêmement beaux. L'un des tributaires étoit des environs de la mer Caspienne. Il parloit l'arabe ; et connoissant vraisemblablement un peu plus l'Europe que les autres, il paroissoit prendre un plus grand intérêt à ce qui avoit rapport à l'ambassade. Mais l'ami particulier et déclaré des Anglais, étoit le respectable vice-roi de Pé-Ché-Lée. Il témoigna tant de plaisir en renouvelant connoissance avec l'ambassadeur , et il en parla avec tant d'estime au cercle qui l'environnoit , que tous ceux qui composoient ce cercle furent dès - lors très - prévenus en faveur de son excellence. L'ambassade sembloit aussi avoir plus de confiance, en présence du vice-roi.

Peu après qu'il fut jour, le son de plusieurs instrumens et des voix confuses d'hommes éloignés, annoncèrent l'approche de l'empereur. Bientôt il parut venant de derrière une haute montagne, bordée d'arbres, comme s'il sortoit d'un bois sacré, et précédé par un

un nombre d'hommes, qui célébroient à haute voix ses vertus et sa puissance. Il étoit assis sur une chaise découverte et triomphale, portée par seize hommes. Ses gardes, les officiers de sa maison, les porte-étendards, les porte-parasol et la musique l'accompagnoient. Il étoit vêtu d'une robe de soie, de couleur sombre, et coiffé d'un bonnet de velours, assez semblable, pour la forme, à ceux des montagnards d'Ecosse. On voyoit sur son front une très-grosse perle, seul joyau ou ornement qu'il parût avoir sur lui.

En entrant dans la tente, il monta sur son trône par les marches de devant, sur lesquelles lui seul a droit de passer. Le grand colao, Ho-Choo-Taung, et deux des principaux officiers de sa maison, se tenoient auprès de lui, et ne lui parloient jamais qu'à genoux. Quand les princes de la famille impériale, les tributaires et les grands officiers de l'état furent placés suivant leur rang, le président du tribunal des contumes conduisit l'ambassadeur anglais jusqu'au pied du côté gauche du trône, côté qui, d'après les usages chinois, si souvent le contraire des nôtres, est regardé comme la place d'honneur. L'ambassadeur étoit suivi

de son page et de son interprète. Le ministre plénipotentiaire l'accompagnoit. Les autres principales personnes de l'ambassade , avec un grand nombre de mandarins et d'officiers inférieurs , se tenoient à l'entrée de la tente , d'où l'on pouvoit voir la plus grande partie de la cérémonie.

L'ambassadeur étoit vêtu d'un habit de velours, richement brodé et orné de la plaque de l'ordre du Bain, en diamans. Par-dessus son habit il portoit un manteau du même ordre, assez long pour couvrir ses jambes. Le désir de montrer de l'attention pour les idées et les mœurs chinoises , rendoit assez important le choix du costume , et est cause que nous en parlons ici. Le respect particulier qu'a cette nation pour tout ce qui tient à l'extérieur , influe même sur le système de ses vêtemens , dont le but est d'inspirer de la gravité et de la réserve. En conséquence, ils ont la forme la plus opposée à celles qui laissent appercevoir quelque partie du corps. Certes, parmi les nations sauvages il n'en est peut-être point auxquelles un sentiment intérieur, indépendant de toute espèce de précaution contre l'inclémence de l'air, n'apprenne qu'il est bien de se couvrir

quelque partie du corps. Ce sentiment qu'on appelle *décence* , parce qu'il indique ce qu'il convient de faire , s'accroît en général avec les progrès de la civilisation et le perfectionnement des mœurs, et peut-être n'a-t-il été nulle autre part porté aussi loin que parmi les Chinois , qui , dans leurs robes larges et flottantes , cachent absolument la forme de leur corps. Il n'y a même à cet égard presque aucune différence entre les vêtemens des deux sexes : bien plus , la délicatesse des Chinois s'offense à la vue des ouvrages de l'art qui imitent le corps humain , soit nud , soit couvert seulement des draperies qui suivent et déploient ses contours. Aussi cette délicatesse a retardé , parmi eux , les progrès de la peinture et de la sculpture , du moins en ce qui a rapport à ces sortes de sujets. Elle a aussi obligé les missionnaires à adopter les vêtemens du pays , comme étant plus chastes et plus décens que les habits courts et serrés de l'Europe moderne.

Le grand manteau que l'ambassadeur avoit droit de porter en qualité de chevalier de l'ordre du Bain , étoit un peu analogué à la mode de s'habiller , la plus agréable aux

Chinois. D'après les mêmes principes , le ministre plénipotentiaire qui étoit docteur honoraire ès-loix de l'université d'Oxford , prit la robe d'écarlate qui appartient à ce rang ; ce qui se trouvoit aussi très-convenable dans un pays où les degrés en science conduisent à tous les emplois civils.

L'ambassadeur , instruit par le président du tribunal des coutumes , tint avec ses deux mains , et leva au-dessus de sa tête , la grande et magnifique boîte d'or , enrichie de diamans , et de forme carrée , dans laquelle étoit renfermée la lettre du roi d'Angleterre à l'empereur. Alors , montant le peu de marches qui conduisent au trône , il plia le genou , fit un compliment très-court , et présenta la boîte à sa majesté impériale. Ce monarque la reçut gracieusement dans ses mains , la plaça à côté de lui , et dit : — « Qu'il » éprouvoit beaucoup de satisfaction du » témoignage d'estime et de bienveillance » que lui donnoit sa majesté britannique , » en lui envoyant une ambassade avec une » lettre et de rares présens ; que de son » côté il avoit de pareils sentimens pour le » souverain de la Grande-Bretagne , et qu'il » espéroit que l'harmonie seroit toujours

» maintenue entre leurs sujets respectifs. »

Cette manière d'accueillir le représentant du roi de la Grande-Bretagne, étoit considérée par la cour de la Chine, comme très-honorable et très-distinguée. L'empereur monte rarement sur son trône pour recevoir les ambassadeurs ; et ils ne remettent point leurs lettres de créance dans ses mains, mais dans celles d'un de ses courtisans. Quoique très-peu importantes en elles-mêmes, les distinctions accordées aux Anglais étoient regardées par la nation polie des Chinois, comme un changement très-marqué, en leur faveur, dans l'opinion de son gouvernement, et il fit une heureuse impression sur elle.

Après quelques momens d'entretien avec l'ambassadeur, l'empereur lui donna, pour premier présent, une pierre, appelée par les Chinois, *pierre précieuse*, et qu'ils estiment beaucoup. Elle étoit de plus d'un pied de long, et on l'avoit curieusement sculptée, dans le dessein de lui donner la forme du sceptre, qui est toujours placé sur le trône impérial, et qu'on regarde comme l'emblème de la prospérité et de la paix.

L'étiquette chinoise exigeant qu'indépen-

damment des présens que les ambassadeurs font au nom de leurs souverains , ils en fassent aussi en leur propre nom , l'ambassadeur anglais et le ministre plénipotentiaire , que les Chinois nommoient l'ambassadeur inférieur , offrirent respectueusement les leurs. L'empereur consentit à les recevoir , et leur en fit d'autres en retour. Ces présens étoient , sans doute , les uns et les autres , moins estimés par celui qui les recevoit , que par celui qui les donnoit : mais ils étoient également acceptables , quand on considéroit qu'ils prouvoient d'une part le respect , et de l'autre la bienveillance et la faveur.

Durant la cérémonie , l'empereur se montra très-ouvert , gai et sans la moindre affectation. Loin de s'envelopper d'un air triste et sombre , comme on le représentoit quelquefois , il avoit l'œil brillant , le regard fixe , et le maintien aisé. Tel il parut du moins pendant tout le temps de son entretien avec l'ambassadeur , entretien que prolongea la nécessité de faire interpréter réciproquement tout ce qu'on disoit : aussi l'entrevue fut-elle extrêmement fatigante.

L'empereur s'apercevant de l'inconvé-

nient qui résultoit du besoin d'avoir recours à un interprète, demanda à Ho - Choong-Taung, si quelque personne de l'ambassade entendoit la langue chinoise ; et ayant su que le page , âgé de moins de treize ans , étoit le seul qui eût fait des progrès dans cette langue , il eut la curiosité de le faire avancer jusqu'auprès de son trône , et de l'inviter à parler chinois. Soit par ce qu'il dit , soit par sa modeste contenance et par ses manières, cet enfant plut tellement à l'empereur, que ce prince tira de sa ceinture une bourse contenant des noix d'arèque , et la lui présenta.

Les bourses sont les cordons ou les rubans que le monarque chinois distribue à ses sujets, pour récompenser leur mérite : mais le don de sa propre bourse est une faveur particulière, suivant les idées des nations orientales, parmi lesquelles une chose portée par la personne du souverain , est regardée comme le plus précieux de tous les dons. La bourse de l'empereur procura au jeune favori l'attention et les caresses d'un grand nombre de mandarins , tandis que d'autres, peut-être, envioient son bonheur. La bourse impériale n'a rien de magnifique.

Elle est tout simplement de soie jaune et a, dans son tissu, la figure du dragon aux cinq griffes, et quelques caractères tartares.

Après que l'empereur eut cessé de parler aux Anglais, quelques ambassadeurs du Pégu, et des Mahométans des environs de la mer Caspienne, furent présentés à la droite de son trône. Ils répétèrent neuf fois leurs humbles prosternemens, et furent promptement congédiés. On conduisit l'ambassadeur anglais et les trois personnes qui l'accompagnoient, jusqu'à des coussins, sur lesquels ils s'assirent à gauche du trône. Les princes de la famille impériale, les chefs tartares des nations tributaires et les premiers mandarins de la cour, étoient placés suivant leur rang, plus près ou plus loin du trône. Les Anglais étoient à-peu-près dans le milieu de l'espace qui séparoit le trône de l'extrémité de la tente. Il y avoit une table de deux en deux personnes. Aussitôt que tous les convives furent assis, les tables furent découvertes, et on les vit chargées d'un superbe repas. Elles étoient petites : mais chacune avoit une pyramide de jattes contenant une grande quantité de viandes et de fruits. On avoit placé une table devant le trône, et l'empereur fit

honneur aux mets qui la couvroient. On servit aussi du thé ; ceux qui en présentoient les jattes et les tasses à l'empereur, tenoient leurs mains élevées au-dessus de la tête, comme l'ambassadeur anglais lui avoit offert la boîte d'or qui contenoit la lettre de sa majesté britannique.

Ce cérémonial semble d'abord n'avoir pour but que de marquer l'excessive distance qui, dans une monarchie absolue, se trouve entre le souverain et les sujets : mais quand on le considère attentivement, on est porté à conjecturer qu'il n'a point été originairement imaginé, et ensuite exigé pour le seul plaisir qu'il procure. Il est évident que, pendant qu'on le pratique, non-seulement il annonce une inégalité morale, mais il produit une inégalité physique entre celui qui reçoit l'hommage et celui qui le rend. Le premier, quoique supérieur à toute force ouverte, peut fort bien sentir qu'il n'est pas à l'abri de la trahison particulière, et cet esprit soupçonneux qui accompagne souvent un pouvoir sans bornes, a sans doute suggéré à celui qui le possède, ces précautions contre les desseins secrets et furieux que peuvent avoir des individus qui l'approchent. Le proster-

nement , l'agenouillement , l'élévation des mains au-dessus de la tête , rendent certainement plus difficiles l'agression des personnes qui sont dans ces postures.

Une chose non moins remarquable que ces cérémonies , c'est le silence solennel , qui les accompagne et qui semble être inspiré par une religieuse terreur. Il n'y a nulle conversation entre ceux qui sont assis ; nul fracas parmi ceux qui les servent. Ce qui caractérise le plus une telle scène , c'est cette dignité calme , cette pompe tranquille de la grandeur asiatique , que n'ont point encore égalé les raffinemens européens.

Cependant , l'attention de l'empereur pour ses hôtes anglais ne diminua pas. Durant le repas , il leur envoya divers plats de sa table ; et quand on eut cessé de manger , il les fit approcher , et leur présenta de sa main un gobelet de vin chinois , assez semblable à du vin de Madère , d'une qualité inférieure. Il demanda à l'ambassadeur l'âge du roi d'Angleterre ; et quand on le lui eut dit , il souhaita aussitôt qu'il vécût un aussi grand nombre d'années que lui , et qu'il se portât aussi bien. L'empereur avoit déjà quatre-vingt-trois ans : mais il étoit d'un tempérament si

sain et si vigoureux , qu'à peine paroissoit-il avoir autant d'années qu'il en avoit régné , c'est-à-dire cinquante-sept. A la fin du banquet, il descendit du trône , et marcha très-droit, d'un pas ferme, et sans la plus légère apparence d'infirmité , jusqu'au siège triomphal qui l'attendoit.

Bientôt après que l'ambassadeur fut de retour dans le palais où il logeoit, l'empereur lui envoya des présens de soieries, de porcelaine et de thé, pour lui et pour toutes les principales personnes de l'ambassade. Les étoffes étoient, en général, d'un tissu fort et serré, et d'une couleur grave, telle que celle dont les hommes font usage en Chine. Il y avoit des vêtemens faits au métier, et décorés, les uns du dragon à quatre griffes, ou du tigre impérial ; les autres du faisan chinois, brodés en soie d'une couleur plus gaie que celle de l'étoffe. Les premiers de ces vêtemens étoient de l'espèce de ceux que portent les premiers mandarins militaires ; et les autres semblables à ceux des premiers mandarins civils. La porcelaine consistoit en pièces détachées, peu différentes de celles qu'on envoie ordinairement en Europe. Le thé étoit roulé en boules de différente grosseur. Pour

le préparer ainsi , on emploie un liquide glutineux , qui unit les feuilles sans en altérer la qualité ; de sorte qu'elles conservent tout leur parfum. Ce thé vient de la province méridionale de Yu-Nan ; et l'on n'en porte pas communément en Angleterre. Cette espèce de thé est singulièrement estimée en Chine : mais l'habitude a tant de pouvoir sur le goût , que les Anglais préféreroient le thé auquel ils étoient accoutumés.

Parmi les présens de fruits , qu'on envoyoit de temps en temps à l'ambassadeur , il y avoit des raisins blancs d'une espèce rare. Leurs grains étoient de la grosseur des olives d'Espagne et beaucoup plus oblongs.

A la Chine , presque toute espèce de relation entre les supérieurs et les inférieurs est accompagnée de présens réciproques : mais ceux des premiers sont accordés comme des *dons* , et ceux des autres , acceptés comme des *offrandes*. Les mots chinois , qui répondent à ces termes , sont encore employés pour les présens que l'empereur fait aux princes étrangers , ou reçoit d'eux. C'est le style officiel de la supériorité qu'affecte en ces occasions la cour de la Chine , et qui ressemble au ton que s'arroyoit autrefois la

chancellerie de l'empire germanique à l'égard des autres puissances de l'Europe. Mais, toutes les fois que l'empereur de la Chine fait mention de lui, et sur-tout quand il cite en même-temps quelqu'un de ses ancêtres ou de ses prédécesseurs au trône, il emploie pour tout ce qui a rapport à sa personne, les expressions les plus modestes et les plus humbles, conformément au système des mœurs chinoises. Par un excès de précaution contre l'égoïsme, ces mœurs exigent qu'un homme ne parle jamais de lui que dans des termes très-bas, et de ceux à qui il s'adresse, qu'avec les expressions les plus relevées.

La première marque de civilité qui suivit l'envoi des présens de l'empereur, fut une invitation adressée à l'ambassadeur et à sa suite, pour aller voir les jardins de Zhé-Hol. Les Anglais se rendirent dans ces jardins de très-grand matin, car c'est l'heure où se commencent toutes les affaires dans cette cour si réglée. En se promenant, ils rencontrèrent l'empereur, qui s'arrêta pour recevoir les salutations de l'ambassadeur, et lui dit : —
 « Qu'il alloit faire sa dévotion dans le temple
 » de Poo-Ta-La; que comme ils n'adoroient
 » pas les mêmes dieux, il n'engageoit pas

„ l'ambassadeur à l'accompagner : mais qu'il
 „ avoit donné ordre à ses ministres de se
 „ promener avec son excellence dans les
 „ jardins „.

L'ambassadeur, qui pensoit que l'empereur lui donneroit une marque suffisante de son attention, en le faisant accompagner par un courtisan d'un rang élevé, mais que n'occupoient point les affaires d'état, fut surpris de voir qu'Ho-Choong-Taung l'attendoit dans un pavillon. Le grand-visir de l'empire, celui que tout le peuple considéroit comme un second empereur, avoit ordre en ce moment de dérober une partie de son temps aux soins du gouvernement, pour tenir compagnie à un étranger dans une promenade de plaisir et de curiosité.

Cette circonstance pouvoit contribuer à faire naître une intimité favorable au principal objet de la mission de l'ambassadeur. Mais la satisfaction qu'elle lui occasionna, fut bien diminuée par la présence du général du Thibet. Ce général accompagna le colao, comme s'il craignoit que l'ambassadeur n'acquît quelque crédit auprès de lui, ou qu'il n'y eût entr'eux quelque explication relative à la guerre du Thibet. Le frère du général, lequel

étoit chargé d'une grande partie de l'administration, étoit aussi avec Ho-Choong-Taung, ainsi qu'un des autres principaux personnages de la cour (1).

Ces Chinois prirent la peine de conduire l'ambassadeur et sa suite à travers de vastes terrains plantés pour l'agrément, et ne formant qu'une partie de ces grands jardins. Le reste étoit réservé pour les femmes de la famille impériale; et l'entrée en étoit aussi rigoureusement interdite aux ministres chinois qu'à l'ambassade anglaise.

Ils parcoururent une vallée verdoyante, dans laquelle il y avoit beaucoup d'arbres, et sur-tout des saules d'une prodigieuse grosseur. L'herbe étoit abondante entre ces arbres, et ni le bétail ni le faucheur n'en diminuoient guère la vigoureuse croissance. Les ministres chinois et les Anglais étant arrivés sur les bords d'un vaste lac, de forme irrégulière, s'embarquèrent dans des yachts, et parvinrent jusqu'à un pont qui traversoit le lac dans la partie la plus étroite, et au-delà duquel il sembloit se perdre dans un éloignement très-obscur. La surface de l'eau étoit en partie couverte de lien-wha, espèce de lys, qui croît aussi

(1) Il se nommoit *Sun-Ta-Zhin*.

à Pékin , et dont nous avons parlé dans le quatrième chapitre du second volume. Quoique dans un climat plus rapproché du nord , et dans une saison plus froide que celle où nous l'avions vu dans la capitale de la Chine , il ornoit le lac non-seulement de ses larges feuilles , mais de ses fleurs odorantes.

L'ambassadeur et ses compagnons descendirent dans un endroit , où il y avoit plusieurs petits palais , mais pas un seul édifice considérable. On voyoit quelques bâtimens sur le sommet des montagnes les plus élevées , et d'autres placés dans les endroits les plus sombres des plus profondes vallées. Chacun de ces bâtimens différoit des autres par sa construction , et presque tous avoient , dans leur plan , quelque chose d'analogue à leur situation et aux objets qui les environnoient. Chacun avoit une salle publique , avec un trône dans le milieu et quelques appartemens sur les côtés. Le tout étoit orné des ouvrages de l'art , qu'avoit fournis l'Europe , et des plus rares et des plus curieuses productions de la nature , trouvées en Tartarie. Parmi ces dernières , on remarquoit une agathe d'une grandeur et d'une beauté extraordinaire. Elle étoit placée sur un piédestal de

de marbre dans un des pavillons des bords du lac. Longue de quatre pieds , elle étoit sculptée en paysage , et on y avoit gravé des vers composés par l'empereur.

Les meilleurs ouvrages de l'art que fassent les habitans de ces contrées , sont des sculptures en bois , lesquelles imitent des objets naturels , groupés avec goût , et exécutés avec vérité et même avec délicatesse. Quelques murs des palais étoient couverts de tableaux représentant la chasse des Tartares. L'empereur y étoit toujours peint à cheval , galopant , et perçant de ses flèches les animaux sauvages. Cependant ces tableaux ne pouvoient supporter la critique des Européens. Les arbres , quelques parties des paysages , les oiseaux , même les animaux , y étoient dessinés avec exactitude ; mais ils péchoient dans tout ce qui a rapport à la figure humaine , dont les spectateurs qui la connoissoient mieux , pouvoient plus aisément appercevoir les défauts. Ni les proportions , ni la perspective , n'étoient observées. Les Chinois , quoique corrects et quelquefois hardis dans le dessin des objets séparés , ne peuvent pas être regardés , dans l'état actuel de leurs arts , comme propres à bien

composer et à bien peindre un tableau. Les Anglais virent, dans un appartement, le portrait d'une femme européenne, assez médiocrement peint. Il y avoit aussi, dans une chambre à coucher, une belle statue de marbre, représentant un enfant nud, appuyé sur ses genoux et sur ses mains. Quelques animaux, sculptés en pierre, étoient dans un parterre. On voyoit, en outre, devant plusieurs bâtimens, de monstrueuses et désagréables figures de lions et de tigres en porcelaine. Les choses qui abondoient le plus dans ces palais, et que les conducteurs admiroient davantage, étoient ces figures d'hommes et d'animaux apportées d'Europe, et qui, par le moyen de rouages et de ressorts secrets, produisent des mouvemens qui semblent être spontanés. Dans le premier temps où ces machines parurent en Chine, elles furent considérées comme des ouvrages presque surnaturels, et on les vendit à de très-hauts prix.

Les Anglais ayant poussé leur course plus loin, virent des champs où l'on avoit rassemblé tout ce que la surface d'un pays peut offrir de plus inégal. Dans les uns, croissoient les durs chênes des monts septen-

trionaux ; dans les autres , les plus tendres plantes des vallées du midi. Là , où se présentait une vaste plaine , on avoit entassé des rochers énormes , qui rendoient la scène plus piquante ; et le tout sembloit fait pour offrir l'agréable variété et le frappant contraste de la rude et sauvage nature , et de la nature cultivée et embellie.

Les jardins étoient animés par le mouvement et les sons de beaucoup d'oiseaux et de quadrupèdes : mais on n'y appercevoit aucune ménagerie de bêtes féroces. Plusieurs superbes espèces de poissons argentés et dorés , se jouoient dans des étangs diaphanes , dont le fond étoit garni de cailloux d'agate , de jaspe , et d'autres pierres précieuses.

Dans ces jardins , les Anglais ne trouvèrent point de sentiers garnis de gravier , ni d'arbres plantés par rangs , ou rassemblés par touffes. Tout sembloit y être fait de manière à éviter un air de régularité et de dessein. Il n'y avoit rien de longuement aligné , rien qui tournât à angle droit. Les objets naturels sembloient accidentellement épars , et les ouvrages de l'homme , quoiqu'atteignant parfaitement leur but , paroisoient être faits

par des mains rustiques, et sans le secours d'aucun instrument.

Quelques-uns de ces embellissemens élégans, qu'on a décrits comme ornant les jardins chinois, ne frappèrent point-là les yeux des Anglais. Mais les jardins de Yuen-Min-Yuen, situés près de Pékin, et d'où sont principalement prises les descriptions de ces ornemens, sont, dit-on, plus complets que ceux de Zhé-Hol. Il y auroit donc de la présomption à avancer que ce qui est omis dans les uns, a été faussement attribué aux autres.

Les Anglais n'eurent point occasion de voir, si tant est qu'elle existe, la ville en miniature, qu'on prétend être bâtie dans la partie des jardins destinée aux femmes de la famille impériale, et où les scènes ordinaires de la vie, le mouvement, la confusion de la capitale sont fidèlement représentés, si l'on en croit les récits d'un missionnaire qui, en qualité d'artiste, a été, dit-on, employé à décorer un lieu semblable à Yuen-Min-Yuen. Toutefois, quoique douteux, ces récits ne sont point improbables. Les femmes du palais, qui vivent séparées du monde, seroient sans doute charmées d'avoir une représentation de ce qui s'y

passe ; et l'empereur pourroit , sans répugnance , avoir consenti à satisfaire une curiosité , que peut-être il partageoit à beaucoup d'égards. Lorsque lord Macartney étoit ambassadeur en Russie , il vit , dans un des palais de l'impératrice , à Pétersbourg , l'imitation d'une ville , avec un certain nombre de boutiques d'ouvriers et de marchands , et la vie du peuple représentée d'une manière assez agréable , pour l'amusement de la cour. Cependant un pareil spectacle devoit avoir moins de prix dans un lieu où les femmes sont bien loin d'être , comme celles de la Chine , privées de la vue de ce qui se passe réellement dans le monde.

Pendant plusieurs heures que dura la promenade dans les jardins de Zhé-Hol , Ho-Choong-Taung eut les plus grandes attentions pour l'ambassadeur , et montra qu'il avoit toute la bonne éducation et la politesse d'un courtisan exercé. L'autre ministre ne fut ni moins affable , ni moins prévenant ; mais son frère , le général du Thibet , fut constamment froid et repoussant. Il ne chercha même pas à cacher les violentes préventions qu'il avoit conçues contre les Anglais. Il avoit , sans doute , eu occasion

d'observer à Canton leur esprit hardi et entreprenant ; et l'idée des richesses et du pouvoir , qui les rendoient capables de rivaliser l'empire chinois , n'étoit peut-être pas ce qui l'offensoit le moins. Ce fut en vain que l'ambassadeur tenta de le radoucir , en faisant tomber la conversation sur sa réputation guerrière. Il étoit naturel de s'attendre qu'il seroit flatté qu'on lui proposât de voir , comme juge des exercices militaires , un exemple des évolutions européennes , tel que pouvoit le lui donner la garde de l'ambassadeur. Mais il répondit d'un ton chagrin , qu'il avoit déjà vu les évolutions des troupes étrangères ; et qu'il ne croyoit pas que les Anglais pussent lui offrir rien de nouveau à cet égard. Il ne vouloit pas non plus reconnoître en eux aucune autre espèce de mérite.

Tandis qu'on parcouroit les divers bâtimens des jardins de Zhé-Hol , les Anglais avoient poliment profité des moindres occasions pour témoigner leur approbation à leurs conducteurs , et louer tout ce qui leur avoit paru en valoir la peine. Ils ne refusèrent même pas de partager leur admiration pour ces ouvrages de mécanique , dont nous avons

déjà fait mention , et qui avoient formé une partie de la superbe et curieuse collection, appelée *le Museum de Cox*, faite et vue autrefois en Angleterre. Le général du Thibet jugeant, par leurs applaudissemens, que ces objets étoient nouveaux pour eux, leur demanda d'un air de triomphe, si l'on pourroit en trouver de pareils en Angleterre; et il ne fut pas peu mortifié d'apprendre que c'étoit de là qu'ils avoient été apportés en Chine.

En s'entretenant avec l'ambassadeur, Ho-Choong-Taung lui dit qu'il avoit reçu des nouvelles de l'arrivée du *Lion* et de l'*Indostan*, à Chu - San. L'ambassadeur saisit cette occasion pour demander que le capitaine Mackintosh, qui avoit eu le bonheur de présenter son hommage à l'empereur, eût la permission d'aller rejoindre son vaisseau. Mais le général qui se tenoit à côté du colao prit aussitôt la parole, en s'écriant qu'il ne convenoit pas qu'on laissât cet officier traverser l'empire chinois. L'ambassadeur jugea à propos de ne pas insister sur cela, pour le moment: mais il pressa le colao de lui accorder bientôt un entretien à ce sujet. La multiplicité des affaires, qui pres-

soient dans ces circonstances , auroit pu servir d'excuse à Ho-Choong-Taung , pour refuser l'ambassadeur ; mais il ne fut réellement arrêté que par une indisposition. La fatigue de la promenade qu'il avoit faite dans le jardin de Zhé-Hol , renouvela quelques maux auxquels il avoit été long-temps sujet. En conséquence, il fit prier l'ambassadeur de lui envoyer son médecin anglais , qu'il désiroit de consulter. Le docteur Gillan accompagna aussitôt le messenger dans la maison du colao. Il y trouva rassemblés quelques-uns des principaux médecins de la cour , lesquels paroissoient très - inquiets sur la santé de l'illustre malade.

Le colao étoit attaqué de douleurs violentes (1) , qui affectoient les principales jointures des bras et des jambes. Il sentoit aussi une vive douleur dans la partie inférieure de l'abdomen ; et une tumeur considérable, commençant à l'anneau du muscle oblique extérieur, du côté droit, s'étendoit le long du cordon ombilical. Il avoit souvent souffert de ces incommodités : mais il les avoit eues rarement toutes à-la-fois. Les

(1) Tous ces détails ont été fournis par le docteur Gillan.

douleurs articulaires, lombaires et dorsales se faisoient sentir ordinairement au printemps et en automne. La douleur abdominale et l'enflure revenoient plus souvent, et duroient moins. L'enflure se monroit et disparoissoit quelquefois tout-à-coup : mais elle étoit plus forte et plus douloureuse quand le malade avoit fait quelqu'effort particulier.

Le docteur Gillan apprit toutes ces circonstances du colao lui-même, qui fut surpris du nombre de questions du docteur, parce que les médecins chinois n'avoient pris la peine de lui en faire aucune. Ces médecins tiroient principalement leurs inductions, de l'état du poul, dans la connoissance duquel ils prétendoient qu'étoit la plus grande science. Suivant eux, chaque partie du corps avoit une pulsation qui lui étoit propre, et qui indiquoit quelle étoit la partie souffrante. Ils considéroient le poul comme un interprète général de la vie animale, lequel expliquoit l'état du corps; et ils croyoient que, par son seul moyen, la cause et le siège du mal pouvoient être déterminés, sans qu'on eût besoin d'aucune autre information relative au malade.

Après avoir bien examiné le poul du

colao , ces médecins avoient ; de bonne heure ; décidé que tous ses maux étoient dus à une vapeur maligne , ou à un esprit , qui ayant pénétré dans son corps , ou y étant né , passoit d'une partie à l'autre , et causoit toujours de la douleur dans l'endroit où il se fixoit. D'après cette opinion sur la nature et les causes du mal , ils s'occupèrent immédiatement à chasser la vapeur ou l'esprit ; et la méthode qu'ils employèrent fut de lui ouvrir , directement dans la partie souffrante , des passages par où il pût s'échapper. L'opération fut souvent répétée ; et le malade eut beaucoup à souffrir des profondes piqures qu'on lui fit avec des aiguilles d'or ou d'argent , seuls métaux dont on peut se servir en pareil cas.

Cependant , la maladie se faisoit sentir à l'ordinaire. Mais d'après l'autorité du pouls , c'étoit entièrement dû à l'obstination de l'esprit , qui demeuroit en partie dans le corps , malgré tout ce qu'on faisoit pour l'en faire sortir , ou qui après avoir été expulsé d'une partie , se régénéroit dans d'autres. Les médecins avoient en vain épuisé toute leur science pour traiter cette maladie. Les premières douleurs revenoient comme de cou-

tume; et lorsque le docteur Gillan fut appelé, elles étoient plus fortes qu'elles ne l'avoient jamais été. Les médecins chinois avoient proposé d'observer la même méthode dans le traitement de l'enflure de la partie inférieure de l'abdomen, parce qu'ils pensoient qu'elle avoit la même cause que les douleurs des jointures. Mais le colao craignant que la piquûre des aiguilles n'offensât quelque partie essentielle, ne voulut pas se soumettre à cette opération; et certes, il fut très-heureux de persister dans son refus.

Ce fut dans ces circonstances que le colao désira de connoître l'opinion du médecin anglais sur sa maladie. Après les premières cérémonies, occasionnées par l'arrivée du docteur Gillan; après qu'on eut emporté le thé, le fruit et les confitures qui avoient été servis, le malade présenta son bras droit au docteur, et ensuite son bras gauche, en les appuyant sur un coussin, afin que le pouls pût être plus attentivement examiné. Le docteur pour se conformer aux coutumes, aux préjugés du pays, et ne pas choquer le malade et les médecins, par moins d'attention qu'ils n'en croyoient nécessaire à cette formalité préliminaire, tâta le pouls aux deux

bras avec beaucoup de gravité, et pendant long-temps. Il dit alors au colao et aux autres Chinois que les médecins d'Europe croyoient rarement qu'il fallût tâter le poulx en différentes parties du corps, parce qu'ils savoyent que le poulx de chacune de ces parties correspondoit avec celui des autres, et que toutes communiquoyent entr'elles et avec le cœur, par le moyen de la circulation du sang; de sorte qu'en connoissant l'état ou le poulx d'une artère, l'état de tout le reste étoit également connu.

Le colao écouta cette doctrine avec étonnement, et les médecins n'en eurent pas moins que lui de ce qui étoit si nouveau pour eux. Ils furent très-déconcertés et très-embarrassés dans les observations qu'ils firent sur cela. A la sollicitation du docteur, et pour se satisfaire lui-même, le colao mit l'index de sa main droite sur l'artère du bras gauche, et l'index de sa main gauche à la cheville du pied droit, et il trouva, à sa grande surprise, que dans ces différens endroits la pulsation étoit simultanée. Il témoigna sa satisfaction de ce qu'une expérience aussi simple et aussi aisée, prouvoit ce qui venoit d'être avancé.

Le docteur lui dit , qu'indépendamment du pouls , il étoit nécessaire de prendre des informations sur les sensations intérieures d'un malade , ainsi que sur ce qui y avoit extérieurement rapport , afin de pouvoir juger sainement de l'état de sa maladie. Cette considération engagea le colao à répondre à toutes les questions du docteur. D'après un examen très-exact , il parut que ses souffrances avoient deux causes très-distinctes. La première , étoit un rhumatisme qui revenoit à différentes époques , après s'être d'abord fait sentir dans les montagnes de la Tartarie , où le colao avoit été longtemps exposé au froid et à la pluie. La seconde fut reconnue pour une hernie complètement formée. Si le malade s'étoit laissé piquer dans cette partie , comme le lui avoient proposé ses médecins , il s'en seroit suivi les plus dangereuses conséquences.

Le colao pria le docteur de lui donner , par écrit , l'explication de la nature de sa maladie , et la méthode qu'il devoit suivre pour la guérir. Il lui fit un présent d'une pièce d'étoffe de soie ; et il lui dit que ses idées lui paroisoient claires et raisonnables ,

et qu'elles étoient si nouvelles et si différentes des notions qu'on avoit en Asie, qu'elles sembloient venir d'un habitant d'une autre planète.

Quoique le colao fût promptement guéri de sa maladie la plus pressante, l'ambassadeur fut quelque temps sans pouvoir obtenir une entrevue avec lui. Il se détermina alors à lui écrire, pour lui renouveler ses sollicitations à l'égard du départ du capitaine Mackintosh, qui vouloit s'empresser d'aller joindre son vaisseau à Chu-San. L'ambassadeur demanda aussi qu'il fût permis aux officiers du vaisseau de vendre leurs pacotilles à Chu-San, et d'en employer le produit à acheter des denrées des provinces voisines, pour former une cargaison.

Il n'y avoit à Zhé-Hol aucun missionnaire ami, qui pût procurer une traduction convenable de la lettre de l'ambassadeur, comme cela étoit arrivé en pareil cas à Pékin; mais l'interprète trouva une personne capable de mettre dans les termes propres, le sens de la lettre, qu'on lui expliqua verbalement, et la traduction fut, comme à l'ordinaire, copiée et attestée par le page.

On ne s'attendoit pas à éprouver de nou-

velles difficultés relativement à cette lettre; cependant il y en eut encore pour la faire remettre. Le légat qui étoit toujours chargé du principal soin de l'ambassade, l'auroit certainement prise si on la lui eût offerte; il n'eût pas même manqué de promettre de la faire parvenir à son adresse, comme il l'avoit promis pour le premier mémoire de l'ambassadeur : mais il auroit épargné au colao l'embarras d'une lecture.

L'animosité du légat contre les Anglais n'avoit point été adoucie par la disgrâce dans laquelle il étoit tombé, et dont, suivant ce qu'on rapporta à l'ambassade, elle fut l'innocente cause. L'empereur apprenant que son portrait avoit été mis par l'ambassadeur dans la grande chambre du vaisseau le *Lion*, fut flatté de cette attention, et chargea le légat de lui faire la description de ce portrait, afin de juger s'il étoit ressemblant. Mais les réponses évasives de cet officier lui faisant bientôt connoître qu'il n'avoit pas été à bord, quoiqu'il eût reçu l'ordre d'y aller, il le fit à l'instant dégrader, pour le punir de sa désobéissance ; car c'est un pouvoir que donne la couronne de la Chine, et qui est fréquemment exercé à

l'égard de tous les rangs et de toutes les dignités. Le légat fut réduit à changer son bouton transparent pour un bouton blanc opaque, et sa plume de paon, pour une plume de corneille, qui pendit à son bonnet. Cependant, protégé par Ho-Choong-Taung, il conserva son autorité et ses emplois.

L'on ne put trouver aucun domestique chinois qui eût le courage d'aller porter la lettre de l'ambassadeur, sans la permission du légat. Nul européen ne pouvoit pénétrer seul dans la maison du colao, et paroître en sa présence; mais l'interprète chinois, quoique vêtu d'un uniforme anglais, entreprit de se charger du message. Il fut embarrassé, et même insulté en route par la populace : malgré cela, il parvint jusqu'à la maison du colao, et plaça la lettre en si bonnes mains, qu'il fut sûr qu'elle lui seroit remise sans délai.

Cependant, la célébration de l'anniversaire du jour de naissance (1) de l'empereur arriva. L'ambassadeur et sa suite furent invités de se rendre à cette cérémonie, comme à la première, avant le lever du soleil. La fête peut être considérée comme

(1) Le 17 septembre.

ayant duré plusieurs jours. Le premier fut consacré à rendre un hommage religieux et solennel à la suprême majesté de l'empereur. Cette cérémonie ne se fit point dans une tente ; et il n'y eut point de banquet. Les princes, les tributaires, les ambassadeurs, les grands officiers de l'état et les principaux mandarins furent d'abord assemblés dans une vaste salle, et ensuite on les conduisit dans un édifice reculé, qui ressembloit à un temple. Il y avoit beaucoup de grands instrumens de musique, parmi lesquels étoient des rangs de cloches cylindriques, suspendues à des châssis de bois très-bien travaillés. La grandeur des cloches diminuoit graduellement d'un bout du rang à l'autre. Des pièces triangulaires de métal étoient arrangées de la même manière, et dans les mêmes proportions. Ces instrumens accompagnèrent le chant d'un hymne, lentement exécuté par des eunuques, dont les voix ressembloient de loin aux sons de l'harmonica. Les chanteurs passaient d'un ton à l'autre quand on frappoit sur une cymbale retentissante ; et leur manière d'exécuter plut beaucoup à ceux qui, parmi les Anglais, étoient connoisseurs en musique. L'ensemble de

cette musique fesoit un très-grand effet. Pendant qu'on chantoit l'hymne , et à des signaux , neuf fois répétés , toutes les personnes présentes se prosternoient neuf fois , à l'exception de l'ambassadeur et de sa suite , qui ne fesoient qu'une profonde inclination. Mais pendant la durée de cet hommage , celui à qui il étoit adressé resta invisible , à l'exemple de la divinité.

L'impression religieuse qu'on vouloit faire sur l'esprit des hommes par cette sorte d'adoration d'un mortel comme eux , ne fut mêlée avec rien qui pût y être contraire. On renvoya au lendemain les amusemens et la gaieté. Cependant , les Anglais ne crurent point manquer aux convenances , en visitant les temples bâtis par l'empereur dans le voisinage du palais. Sun-Ta-Zhin , l'un des courtisans qui avoient conduit l'ambassadeur dans les jardins , lui offrit poliment de l'accompagner dans cette nouvelle promenade. Ce chef tartare avoit été récemment élevé au rang de colao , c'est-à-dire , de cette première classe de mandarins qui ne sont qu'au nombre de six dans l'empire. Depuis , il avoit été employé sur les frontières de la Russie , pour terminer quelques différends

qui s'étoient élevés entre les Chinois et les Russes. Il dit qu'il avoit traité à Yachta avec un général russe , décoré d'une plaque et d'un cordon rouge , comme ceux de l'ambassadeur , et qu'il s'étoit promptement arrangé avec lui. Apprenant que lord Macartney avoit été autrefois envoyé à la cour de Russie , il l'interrogea beaucoup sur les richesses , la puissance et les projets politiques de cette cour. En revanche , il répondit très-bien à diverses questions de curiosité que l'ambassadeur lui fit à l'égard de la Chine. La conversation devint intéressante , et , en partie , confidentielle. Sun-Ta-Zhin étoit attentif , intelligent ; et la sorte d'intimité qui commença à cette époque entre lui et l'ambassadeur , devint ensuite très-utile.

Dans l'excursion qu'ils firent ce jour-là , ils visitèrent divers temples. Quelques-uns étoient sur de petites élévations ; quelques autres dans la plaine. Il y en avoit aussi sur le sommet des plus hautes montagnes , auxquels on ne pouvoit arriver que par des escaliers taillés dans le roc , et très-difficiles à monter. L'un de ces temples ne contenoit pas moins de cinq cents statues dorées , un

peu plus grandes que nature, et représentant des lamas morts avec une réputation de sainteté. Quelques-uns de ces saints étoient dans les attitudes contraintes et pénibles, que, par une dévotion extraordinaire et par un secret désir d'être admirés, ils avoient voulu garder toute leur vie.

Le plus considérable des temples qu'eût fait construire l'empereur, étoit le Foo-Ta-La, ou grand temple de Fo, consistant en un grand et plusieurs petits édifices. Le principal est d'une forme carrée, et a deux cents pieds sur chaque face. Il diffère de tous les autres édifices chinois. Les dehors ressemblent beaucoup à la façade d'un édifice européen. Il est très-élevé. On y compte onze rangs de fenêtres, ce qui annonce un pareil nombre d'étages. La façade est très-belle et bien finie, mais simple et uniforme. Cet édifice a, dans le milieu, un carré dans le centre duquel est la chapelle dorée, qu'on appelle ainsi d'après l'or qui y abonde, du moins en apparence. Un vaste corridor en bas et des galeries ouvertes en haut, communiquent aux appartemens du carré. Dans le milieu de la chapelle, il y a une estrade entourée d'une balustrade, et élevée au-dessus du pavé. Là, sont trois autels

richement ornés , sur lesquels on voit les statues colossales de Fo , de sa femme et de son fils. Derrière l'autel, et dans un endroit obscur, est placé le tabernacle, qu'une lampe solitaire éclaire faiblement, comme si l'on vouloit par-là inspirer une religieuse terreur. Au moment où les voyageurs approchèrent, le rideau, qui étoit entr'ouvert, fut fermé pour dérober aux regards curieux des profanes, les reliques que contient ce lieu.

Ils montèrent aussitôt jusqu'au haut de la chapelle, afin d'examiner le toit et l'avancement couverts de plaques, qui, comme les statues placées en bas sur les autels, sont, dit-on, d'or massif. L'empereur semble n'avoir rien épargné pour la construction et l'ornement de ce temple. Cependant on sait, qu'à d'autres égards, il n'aime point les prodigalités. Huit cents lamas sont attachés au service du Poo-Ta-La. Sun-Ta-Zhin et les Anglais, en trouvèrent plusieurs assis sur le pavé, par rangs, les jambes croisées, chantant lentement, et tenant à la main des papiers où il y avoit quelques lignes d'écriture tartare, très-propre. Quelques-uns de ces prêtres sont consacrés au temple depuis leur enfance. Tous sont employés à pratiquer les cérémonies

extérieures de la religion , et contribuent sans doute à sa magnificence : mais on dit qu'il en est peu auxquels une éducation distinguée ou des mœurs très-pures aient acquis sur la multitude , cette influence qui pourroit contribuer à maintenir la paix et le bon ordre de la société ; et par conséquent remplir le but civil ou temporel des institutions religieuses.

Il n'est pas difficile d'expliquer pourquoi la dévotion de l'empereur l'a porté à faire d'aussi excessives dépenses pour les temples de Fo , si l'on en croit quelques-uns de ses courtisans , qui prétendent qu'en considérant la durée et la prospérité extraordinaires de son règne , ce prince s'est insensiblement imaginé que la divinité favorite de Fo a daigné s'incarner en sa personne. On sait , il est vrai , que l'enthousiasme accompagne souvent les talens les plus brillans. Quelles que soient les raisons qu'on ait eues d'attribuer au monarque chinois une idée aussi bizarre , que celle de croire que Fo existe en lui , il a certainement déployé beaucoup de vigueur et d'étendue d'esprit , ainsi qu'une grande activité de corps et une attention sans relâche dans l'administration de ses états. Aussi a-t-il non-seulement conservé les dif-

férentes parties de son vaste empire ; mais il a soumis un pays , qui comprend quarante degrés de longitude à l'occident , et qui , par son étendue , non par sa population , égale presque celui dont il avoit hérité.

C'est autant par mesure de politique , que pour sa propre satisfaction , qu'il rassemble , de temps en temps , à sa cour , ses grands vassaux , les gouverneurs de ses provinces , les commandans de ses armées , afin de recevoir , de nouveau , leurs sermens de fidélité , et de déployer devant eux toute la pompe de la grandeur , à laquelle contribuent également leur présence et les ambassadeurs des princes étrangers. Il distribue aux premiers , et des dignités et des récompenses ; et quand ils retournent dans leurs départemens , ils emportent dans leur ame la double impression de son pouvoir qui réprime leur ambition , et de sa munificence qui assure leur attachement. Le nombre des troupes qui étoient sous les armes à Zhé-Hol , le premier jour de la célébration de l'anniversaire de la naissance de l'empereur , s'élevoit , suivant le calcul du capitaine Parish , à près de quatre-vingt mille hommes. Il y avoit environ douze mille mandarins.

Pendant quelques jours, il y eut plusieurs divertissemens, auxquels assista l'empereur, environné de toute sa cour. Les spectateurs, eux-mêmes, formoient un spectacle imposant : mais il y manquoit ce lustre particulier, qui anime la gaieté, et se trouve dans les assemblées composées d'hommes et de femmes. Pour des yeux accoutumés à ces assemblées, celles où l'on ne voit que des hommes paroissent toujours plutôt destinées aux affaires qu'aux plaisirs. Il n'y eut non plus à Zé-Hol, ni chasse, ni tournois, auxquels les courtisans et les étrangers prissent eux-mêmes part ; ni même de ces courses et des exercices de cheval, comme il sembloit qu'on auroit pu en attendre parmi les Tartares. Les spectacles, les jeux, furent entièrement chinois.

Les individus qui excelloient dans quelque talent particulier ; les hommes qui par leur force, leur agilité naturelle, ou par une extrême application s'étoient rendus capables d'exécuter des choses extraordinaires, furent rassemblés en cette occasion. La persévérance de quelques chinois fait qu'ils sont très-habiles dans l'art de sauter et danser sur un fil-d'archal ; de monter sur une échelle en équilibre, en passant à travers les

échelons, ou de se tenir sur d'autres choses légères balancées dans l'air , et enfin d'escamoter si adroitement en détournant l'attention des spectateurs , qu'ils trompent complètement le sens de la vue. Toutes ces choses là furent faites tour-à-tour, et plaisoient même à ceux qui en avoient vu de pareilles , quand ils réfléchissoient aux difficultés qu'offroit leur exécution. D'après ce principe, les exercices qui suivirent, et qui furent ceux des sauts périlleux et des tours de force , eurent aussi leurs admirateurs. Quant à ces jeux qui produisent de l'intérêt, parce que deux partis opposés se disputent la victoire, il n'y en eut d'autre que le combat de la lutte, qui est peut-être le plus ancien de tous. Malgré l'embarras de leurs longues robes et de leurs bottes grossières, les combattans cherchoient à soulever leurs adversaires et à les laisser ensuite tomber à plat sur la terre. Ils y réussissoient quelquefois en employant avec beaucoup d'adresse tout l'effort de leurs muscles.

Des habitans des différentes parties des vastes états de l'empereur parurent dans le costume qui leur est propre, et déployèrent tout ce qu'il y a de particulier dans leurs

exercices habituels et dans leurs coutumes. Plusieurs d'entr'eux dansèrent d'une manière agréable et avec des attitudes gracieuses. Il y avoit aussi quelques chanteurs , et une immense quantité d'instrumens de musique. Les musiciens affectoient, pour la plupart, des airs lents et plaintifs, assez semblables à ceux des montagnards d'Ecosse, et ils suivoient, en les jouant, une mesure très-exacte. M. Hüttner, très-bon juge en musique, trouva que leur gamme étoit ce que les Européens appeloient imparfaite, et leurs clefs, irrégulières; c'est-à-dire, qu'ils passaient des tons pleins aux tons aigus, et des tons aigus aux tons pleins, excepté quand le son d'une cloche régloit les notes. Il observa encore, qu'en jouant des instrumens, les Chinois montroient qu'ils ne connoissoient point les semi-tons, et qu'ils n'avoient pas même d'idée du contre-point. Cependant, quelque grand que fût le nombre de leurs instrumens, il y avoit toujours une certaine mélodie; quoique de temps en temps, quelques-uns jouassent sur une octave basse, tandis que le reste continuoit sur la plus haute. Ils approchoient même ainsi de l'harmonie.

Aux musiciens succédèrent plusieurs centaines d'hommes, vêtus de longues tuniques uniformes, couleur d'olive. Ils chantèrent et exécutèrent divers ballets, représentant, avec le secours de lanternes de différentes couleurs, des caractères chinois, qui leur valurent beaucoup d'éloges de la part de l'empereur. S'il eût fait nuit, ces ballets auroient paru beaucoup plus brillans, à cause du contraste : mais aucun amusement ne pouvoit avoir lieu qu'en plein jour, parce que l'empereur qui se lève ordinairement avant le soleil, pour vaquer aux affaires de l'état et à ses dévotions, se retire avant que cet astre se couche.

Après les ballets vinrent les feux d'artifice; et quoiqu'en plein jour, ils firent un très-bel effet. Quelques inventions en ce genre étoient nouvelles pour les spectateurs anglais. Nous allons en citer une. Une grande boîte fut élevée à une hauteur considérable; et le fond s'étant détaché, comme par accident, on vit descendre une multitude de lanternes de papier. En sortant de la boîte, elles étoient toutes pliées et applaties; mais elles se déplièrent peu-à-peu, en s'écartant l'une de l'autre. Chacune prit une forme régulière,

et tout-à-coup, on y aperçut une lumière, admirablement colorée. On ne savoit si c'étoit une illusion qui faisoit voir ces lanternes, ou si la matière qu'elles contenoient, avoit réellement la propriété de s'allumer, sans qu'elles eussent aucune communication extérieure. La chute et le développement des lanternes furent plusieurs fois répétés, et chaque fois il y eut de la différence dans leur forme, ainsi que dans les couleurs de la lumière qu'elles renfermoient. Les Chinois semblent avoir l'art d'habiller le feu à leur fantaisie. De chaque côté de la grande boîte, il y en avoit de petites, qui y correspondoient, et qui, s'ouvrant de la même manière, laissèrent tomber un réseau de feu, avec des divisions de forme différente, brillant comme du cuivre bruni, et flamboyant comme un éclair, à chaque impulsion du vent. Le tout fut terminé par l'éruption d'un volcan artificiel dans le plus grand genre.

Tous ces spectacles furent exécutés avec avantage en plein air, dans la place qui étoit devant la grande tente de l'empereur : et ils furent, en cette occasion, préférés aux plaisirs plus délicats des spectacles dramatiques. Ces derniers, il est vrai, plaisent

singulièrement aux Chinois ; mais ils ne pouvoient être entendus de beaucoup de Tartares et d'autres spectateurs étrangers , tels que les Anglais. Des personnes choisies, parmi lesquelles étoient l'ambassadeur et les principaux Anglais de sa suite, furent invités à la représentation d'une pantomime , dans la salle de spectacle appartenant aux dames du palais , laquelle étoit située sur les limites qui séparent leur jardin particulier et les grands jardins de l'empereur. C'étoit un édifice petit , mais très - joli , et à plusieurs étages. Il y avoit trois théâtres, l'un au-dessus de l'autre. Vis-à-vis de celui d'en bas étoient des loges profondes pour les hommes , et au-dessus de ces loges des galeries reculées et garnies d'un treillis pour les femmes , qui, sans être vues, pouvoient voir tout ce qui se passoit sur les divers théâtres. Il est probable qu'elles ne distinguoient rien dans les loges ; car l'empereur voulant satisfaire la curiosité qu'elles avoient de voir quelque une des personnes de l'ambassade, envoya chercher, par l'un des eunuques, le page anglais qui étoit dans la loge de l'ambassadeur , et le fit conduire sur une estrade, où les dames pouvoient le voir.

Au lieu de figures humaines , les acteurs , qui parurent sur le théâtre , prirent la forme d'autres êtres animés , ainsi que des productions inanimées de la terre et de la mer. Ils remplissoient les trois théâtres , formant une sorte d'abrégé du monde , et jouant de manière à faire croire , à quelques-uns des spectateurs , qu'ils représentoient le mariage de l'Océan et de la Terre. Cette pantomime avoit plusieurs actes , et dura une grande partie de l'après-midi.

Dans les entr'actes , plusieurs des spectateurs vinrent dans la loge de l'ambassadeur pour le voir et converser avec lui. La plupart étoient des Tartares ; car peu de Chinois sont invités à Zhé-Hol. Il y vint aussi deux Musulmans , chefs de quelques hordes de Calmouks qui , mécontents du gouvernement russe , émigrèrent , naguère , en grand nombre , des côtes septentrionales de la mer Caspienne , et se retirant dans la Tartarie chinoise , se mirent sous la protection de l'empereur. Ce prince leur fit un accueil très - favorable , et décora les bonnets des deux chefs , de boutons de dignité , et de plumes de paon.

L'empereur qui , non-seulement dans les

occasions importantes, mais dans les circonstances les plus ordinaires, semble être attentif à l'impression qu'il doit produire sur l'esprit des étrangers, aussi bien que sur celui de ses sujets; fit appeler l'ambassadeur et lui dit : — « Que ce n'étoit que » dans des occasions particulières, comme » celle que lui offroit ce jour, qu'il assistoit » à de tels spectacles; que le soin de veiller à la sûreté de ses peuples, et de faire » des loix pour leur bonheur, demandoit » nécessairement tous ses momens. »

Cependant, il est certain que ce prince avoit mis tant d'ordre dans l'administration des affaires publiques, et fait une si sage distribution de son temps, qu'il lui en restoit assez pour cultiver quelques-uns des beaux-arts, sans négliger les intérêts de son empire. Il a composé des poëmes qui annoncent, à-la-fois, de l'imagination, du goût et l'intention d'imiter la nature. Ils sont moins remarquables pour l'invention que pour les vérités philosophiques et morales, et ressemblent plus aux écrits de Voltaire qu'à ceux de Milton. Il remit à l'ambassadeur quelques stances pour le roi d'Angleterre, avec quelques pierres précieuses, qu'il estimoit beau-

coup, parce qu'elles étoient depuis huit cents ans dans sa famille ; mais il les donna comme un gage d'éternelle amitié.

Il aimoit aussi beaucoup le dessin et la peinture , et employoit soigneusement le peu de missionnaires qui étoient en état de cultiver ces arts. Il étoit très-habile à tracer les caractères chinois pour lesquels , comme pour les dessins , on se sert toujours du pinceau. Les papiers copiés par le page de l'ambassadeur , méritèrent son approbation ; et jugeant qu'il devoit employer son pinceau à autre chose , il envoya chercher les dessins qu'il avoit faits des objets chinois , parce ce prince pouvoit juger de leur correction. Le page , qui n'étoit qu'un dessinateur sans prétention , fut très - embarrassé ; mais il choisit des sujets aisés , tels que la feuille et la fleur du *nenuphar* , plante favorite du pays , et la bourse , que l'empereur avoit daigné lui donner. L'idée plut à ce prince , qui lui témoigna sa satisfaction par d'autres présens.

Aussitôt que les fêtes furent terminées , les princes tartares se préparèrent à partir pour retourner chez eux. Ils sont chefs de hordes nombreuses , qui ne dépendent que d'eux

d'eux, et ils peuvent mettre de grandes armées sur pied. Leurs fiefs sont proprement héréditaires, suivant le droit de primogéniture : mais depuis peu il est devenu nécessaire, pour ceux qui en héritent, de recevoir une sorte d'investiture de l'empereur. A la vérité, ce prince ne la refuse que dans des cas très-particuliers. Ces princes tartares épousent ordinairement des filles ou des nièces de la famille impériale ; et cette alliance leur donne, à la cour, un rang supérieur. Leur éducation consiste ordinairement à apprendre ce qui a rapport à la guerre et à leurs armes, l'arc et le cimetère. Malgré cela, quelques-uns d'entr'eux connoissent l'histoire et la géographie de leur pays.

Ils ont une grande vénération pour l'empereur, qu'ils considèrent comme le descendant de Kublai-Khan, qui envahit la Chine au treizième siècle.

Dès le siècle suivant, la famille de ce conquérant fut chassée du trône, et s'enfuit dans la partie orientale de la Tartarie, possédée par la nation des Manchoux. De leurs mariages avec les filles du pays, les princes expulsés de l'empire chinois devinrent la tige des Bog-Doi-Khans qui, dans le

siècle dernier , rentrèrent en Chine , et formèrent la dynastie régnante , dynastie jusqu'à présent extrêmement heureuse. En 1793 , ses quatre premiers règnes avoient duré cent quarante-neuf ans , quoique le dernier des quatre ne fût pas encore terminé. Ce sont peut-être les quatre plus longs règnes qui se soient suivis sans interruption à l'exception de ceux des quatre derniers rois de France , qui comprennent une période de cent quatre-vingt-trois ans , encore que le dernier soit mort jeune.

Quoique les quatre souverains de la Chine aient régné sur un peuple qui , lorsque le premier monta sur le trône , étoit loin d'être entièrement soumis , et qui semble encore un peu étonné de ce joug étranger , leurs règnes ont été non-seulement longs , mais d'une prospérité sans exemple. Le premier a commencé par une minorité ; mais il a eu toute la vigueur et l'activité d'une nouvelle dynastie ; et ceux qui ont suivi ont été également remarquables par la sagesse , la fermeté et la vigilance. Le dernier est aussi brillant par les victoires. L'année que les annales britanniques ont appelée le *glorieux* 1759 , fut aussi une année

glorieuse pour Chen-Lung. Il acheva alors de soumettre les Eleuthes , qui possédoient une grande partie de ce qu'on appeloit jadis la Tartarie indépendante.

Maintenant les frontières des états de l'empereur de la Chine , du côté de la Tartarie , sont reconnues dans les cartes russes. Chacun de ces deux empires contient une surface d'environ quatre millions de milles carrés ; ou de près d'un onzième du globe , et égale aux deux tiers de l'Europe. Ces deux grands empires se touchent dans quelques-unes de leurs extrémités , et ils occupent ensemble un cinquième de la terre. Dans le territoire russe est comprise cette vaste et inhabitable étendue de déserts , bornés par la mer Glaciale ; ce qui , conséquemment , fait que la partie habitée se trouve bien moins considérable. Mais dans l'empire chinois , tous les pays conviennent à l'homme , et sont désirables pour lui. La plupart sont situés sous la plus heureuse partie de la zone tempérée , c'est-à-dire , par les cinquante degrés de latitude nord. Une petite partie seulement s'étend du côté du midi , entre les tropiques. Tout l'empire peut fournir les plus précieuses denrées ; et elles abondent dans plusieurs

de ses provinces. Ces provinces sont également riches en productions des arts utiles.

L'empereur règle , suivant les saisons , le séjour qu'il fait dans ses différens états : il passe l'hiver en Chine , et l'été en Tartarie. Moukden est la capitale des anciennes possessions de sa famille. Il a beaucoup agrandi et embelli cette ville , et l'on croit qu'il y a accumulé d'immenses trésors , comme s'il se défioit encore de pouvoir maintenir sa puissance en Chine , où , à la vérité , il est considéré comme étranger. En Asie , les hommes ne sont pas autant distingués par le lieu où ils sont nés que par la race dont ils tirent leur origine. Quoique l'empereur Chen-Lung soit le quatrième , en ligne directe , de la famille qui , dans le siècle dernier , conquit heureusement la Chine ; et quoique de ces quatre souverains , les trois derniers soient nés à Pékin , ils sont universellement regardés par leurs sujets , et ils se sont toujours regardés eux-mêmes comme Tartares. Leurs principaux ministres , leurs serviteurs de confiance , les chefs de leurs armées , la plupart de leurs femmes , de leurs concubines , de leurs domestiques , de leurs eunuques , sont de cette race.

En Chine, tout mâle d'origine tartare reçoit une paye depuis le moment de sa naissance, et est inscrit parmi les serviteurs du prince. Ces tartares forment la garde à laquelle il confie sa sûreté personnelle. Une telle préférence semble être à-la-fois partielle et impolitique : mais elle fut jugée absolument nécessaire au commencement de la dynastie, lorsque la conquête du pays n'étoit pas encore achevée, et qu'on ne pouvoit avoir que peu de confiance dans la fidélité des vaincus. Cette préférence devint en même-temps la source d'un surcroît de mauvaise volonté qui, à son tour, exigea la continuation des mesures qui l'avoient produite. Depuis que les nations tartare et chinoise sont soumises au même souverain, nul changement dans leur état n'a contribué à leur union, ou à surmonter cet éloignement, approchant de l'antipathie, qui doit avoir long-temps auparavant subsisté entre un peuple guerrier, qui cherche sans cesse à envahir, et un peuple civilisé, qui s'efforce toujours d'écarter ses voisins. On dit encore communément dans les provinces de la Chine, où les conquérans sont en plus grand nombre, que demi-douzaine de Chinois

ne sont pas rassemblés pendant une heure , sans commencer à crier contre les Tartares. Les souverains de la dynastie régnante se sont jusqu'à présent conformés aux mœurs , aux loix et au langage chinois , plutôt qu'ils ne les ont exclusivement adoptés. Mais peut-être ne doit-on guère s'attendre que cete dynastie se maintienne assez long-temps sur le trône , pour se confondre entièrement avec les Chinois. Elle a déjà régné presque aussi long-temps qu'ont duré , l'une dans l'autre , celles qui l'ont précédée. Chacune d'elles devoit son élévation aux talens et à l'activité qui avoient profité des circonstances favorables : aussi , ont-elles presque toujours péri lorsqu'elles n'ont plus su opposer que de l'indolence et de l'incapacité au malheur et à l'insurrection. Le principe du droit héréditaire , qui a été si long-temps le soutien d'autres trônes , ne paroît pas avoir été gravé dans l'ame des Chinois. Ils ne considèrent que le pouvoir qui , comme base de l'autorité , est d'une durée bien moins stable. Mais les princes tartares de la dynastie actuelle ont continué à maintenir le leur d'une main ferme et vigoureuse ; et le désir de perpétuer la durée et l'uni-

formité de leur gouvernement , les a dirigés dans le choix de leurs successeurs ; parce qu'ils ont cru que c'étoit le moyen le plus certain d'y réussir.

L'empereur Chen-Lung s'étoit déterminé depuis quelque temps à une mesure qui , dans d'autres pays , pourroit ne pas avoir les mêmes conséquences qu'à la Chine. Il vouloit abdiquer la couronne à une époque à laquelle , toute éloignée qu'elle étoit , son tempérament robuste devoit lui faire espérer de survivre. Ainsi , il aura pu , sans risque , placer sur le trône celui qu'il aura choisi pour son héritier , et qui , soit qu'il fût son propre fils , soit qu'il ne le fût que par adoption , aura suivi ses avis et ses exemples ; car il a dû y être excité par les sentimens de l'affection et de la reconnoissance , ainsi que par ceux de la piété filiale qui , en Chine , n'est point affoiblie , même par le trône. Il est donc vraisemblable que Chen-Lung aura eu la satisfaction de jouir , dans un autre , de sa dignité et du pouvoir qu'il lui a communiqué , sans en être privé lui-même.

De divers fils qu'a eus l'empereur , il n'y en a plus que quatre vivans , le huitième , le onzième , le quinzième et le dix-septième.

Le onzième étoit gouverneur de Pékin , où il se tenoit durant l'absence de son père. Les trois autres étoient à Zhé-Hol ; et de ces trois , les deux plus jeunes promettoient beaucoup. Ils avoient des manières très-polies , et aimoient beaucoup à s'instruire sur ce qui avoit rapport aux autres pays , et à examiner les inventions et les ouvrages bien faits qui en sortoient.

Le grand âge de l'empereur ne lui permettant plus de faire la chasse aux bêtes féroces dans les forêts de la Tartarie , ainsi qu'il avoit accoutumé de le faire après la célébration de l'anniversaire de son jour de naissance , ce prince résolut de retourner promptement à Pékin ; et il fut décidé que l'ambassadeur l'y précéderoit.

Avant de quitter Zhé-Hol , l'ambassadeur reçut , par les mains du légat , une réponse d'Ho-Choong-Taung à la lettre qui lui avoit été adressée quelque temps auparavant. Le colao annonçoit qu'il seroit permis à l'*Indostan* de vendre des marchandises et d'acheter des denrées à Chu-San , sous les auspices des principaux mandarins , qui auroient soin d'empêcher que les gens du pays ne se permissent aucune fraude. Il

disoit en outre , que comme l'*Indostan* avoit été en grande partie chargé de présens pour l'empereur , il ne seroit assujéti à payer aucun droit de sortie , ce qui étoit une grace qu'on n'avoit point demandée. Enfin , Ho-Choong-Taung ajoutoit qu'il ne convenoit pas qu'on permît au capitaine Mackintosh d'aller en ce moment joindre l'*Indostan* , parce que les affaires de ce vaisseau pouvoient être continuées par les personnes à qui on les avoit déjà confiées.

Cette réponse étoit plus favorable qu'on ne s'y attendoit , d'après le canal par lequel elle parvint à l'ambassadeur. Elle n'avoit de désagréable que la dernière clause qui , vraisemblablement , étoit due aux remontrances du général du Thibet , parce qu'il avoit été question de cette affaire en sa présence. Son animosité contre la nation anglaise ne sembloit pas avoir diminué. Aussi , rien n'étoit , peut-être , plus à désirer pour les intérêts de cette nation , que de voir le général exclu des conseils de l'empereur , et de la vice-royauté de Canton , où il pouvoit , non-seulement opprimer les Anglais , mais calomnier auprès de la cour leur conduite et leurs intentions.

Le capitaine Parish déterminâ la latitude de Zhé-Hol par les quarante-un degrés cinquante-huit minutes nord. Tandis que l'ambassade y demeura , le temps fut très-sec , et le ciel pur et serein.

PLANTES recueillies pendant le voyage de Pékin à Zhé-Hol en Tartarie.

Sedum. Trique ou orpin.

Dianthus. Oeillet.

Tribulus terrestris. Herse.

Cassia procumbens. Casse à tige tombante.

THUNBERG.

Sophora-japonica. Sophoré du Japon.

Poligonum lapathifolium. Renouée à feuille d'oseille.

Poligonum Fagopyrum. Bled-Sarrazin.

.....Une deuxième espèce.

Berberis. Vinettier.

Convallaria multiflora. Muguet multiflore.

.....*Verticillata*. Muguet verticillé.

Asparagus. Asperge.

Crassula spinosa. Crassule épineuse.

.....Une deuxième espèce.

Sambucus nigra. Sureau ordinaire.

.....*Umbellata*. Sureau ombellé.

Bupleurum. Buplevre.

Swertia rotata.

Ulmus. Orme.

Chænopodium. Chénopode.

.....Deux autres espèces.

Asclepias sibirica. Asclepias de Sibérie.

Vitis heterophylla. Vigne hétérophylle.

THUNB.

Evonymus. Fusain.

Rhamnus. Nerprun.

.....Trois autres espèces.

Capsicum. Piment.

Solanum nigrum. Morelle.

Physalis alkekengi. Coqueret.

Hyoscyamus niger. Jusquiame noire.

Campanula. Campanule.

.....Une deuxième espèce.

Convolvulus. Lizeron.

.....Une deuxième espèce.

Lysimachia. Corneille.

Echium. Vipérine.

Cistus. Ciste.

Sanguisorba officinalis. Sanguisorbe officinale.

Rubia cordata. Garance à feuilles en cœur.

THUNB.

Scabiosa leucantha. Scabieuse à fleurs blanches.

.....Une deuxième espèce.

Aristida. Aristide.

Arundo. Roseau.

Avena. Avène.

Brisa eragrostis. Amourette.

Poa. Paturin.

Panicum crus corvi. Millet ou Panis pied
de corbeau.

Panicum glaucum. Panis glauque.

.....*Italicum*. Panis italique.

.....*Viride*. Panis verd.

.....*Ciliare*. Panis cilié. RETZ.

Obs.

.....Une autre espèce.

Saccharum. Canamelle ou Canne à sucre.

Cyperus iria. Souchet à épillets alternes.

.....Une deuxième espèce.

Moræa chinensis. Morée de la Chine.

Valeriana. Valeriane.

Amethystea cærulea. Améthistée à fleurs
bleues.

Veronica. Véronique.

.....Une deuxième espèce.

Syringa vulgaris. Lilas.

Quercus. Chêne.

Salix. Saule.

Pinus. Pin.

Nicotiana. Nicotiane ou Tabac.

Allium. Ail.

Morus. Mûrier.

Fraxinus. Frêne.

Aster. Aster.

Pœonia. Pivoine.

Matricaria. Matricaire.

CHAPITRE III.

Retour à Pékin. Séjour de l'Ambassade dans cette capitale et à Yuen-Min-Yuen. Observations qui y ont rapport.

UN très-grand nombre d'étrangers ne pouvoit pas demeurer long-temps à Zhé-Hol, sans risquer d'y causer de l'embarras. Les principaux de ceux qui s'y étoient rendus à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de l'empereur, en partirent en même-temps que l'ambassadeur anglais, c'est-à-dire, le 21 septembre 1793. Ils prirent différentes routes. Parmi ceux qui alloient au Midi, comme lord Macartney, étoient les envoyés du Pégu et d'autres royaumes limitrophes de quelques provinces chinoises.

Des motifs très-différens de ceux de l'ambassade anglaise engagent les souverains de ces états à envoyer souvent des personnes pour les représenter à la cour de Pékin. Non-seulement leurs possessions sont extrêmement inférieures à la Chine, en étendue et en population, mais la foiblesse et l'in-

certitude de leur gouvernement, et la fréquence de leurs divisions intestines, les rendent peu capables de résister aux forces de ce vaste empire. Ils ne peuvent pas même au besoin, compter sur le secours d'autres princes, jaloux de maintenir la balance du pouvoir asiatique. C'est donc, en général, par une maxime de prudence politique qu'ils se reconnoissent dans une sorte de vasselage à l'égard de la Chine. Ils rendent hommage et paient tribut à l'empereur, afin d'éviter qu'il ne se mêle plus directement de leurs affaires, et qu'il n'envahisse entièrement leurs états : ce qui ne manqueroit pas d'arriver s'ils osoient par un refus, le provoquer à une lutte trop inégale.

Les envoyés qui faisoient la même route que lord Macartney, étoient sous la conduite de quelques mandarins inférieurs. Pendant qu'ils étoient sur le territoire chinois, le gouvernement leur accordoit, pour leur entretien, une somme modérée, mais raisonnable. Toutefois les mandarins comptant sur les difficultés qu'éprouvent toujours les étrangers pour faire parvenir leurs plaintes à la cour, et espérant qu'ils n'oseront

pas l'entreprendre, s'abandonnent au mépris que leur inspirent ces étrangers, et les traitent souvent avec indignité. En outre, ces mandarins recevant eux-mêmes un très-petit salaire du gouvernement, se font peu de scrupule de tirer avantage d'une occasion si favorable d'augmenter leurs émolumens, en privant frauduleusement les personnes confiées à leurs soins, d'une partie considérable de ce qui leur revient; heureusement que ces hommes sont accoutumés à la dureté d'une vie guerrière, et que leur ame n'est pas assez délicate pour sentir très-vivement les humiliations. Ce qui faisoit peut-être le plus de peine aux envoyés du Pégu, étoit la manière toute différente dont on traitoit l'ambassade anglaise.

Par-tout où il y avoit des postes militaires les troupes se mirent sous les armes, comme la première fois que l'ambassade y avoit passé. Comme la marche n'étoit plus gênée par les présens, parce qu'on les avoit laissés à Zhé-Hol, on résolut de voyager avec plus de célérité qu'auparavant; mais de s'arrêter pourtant encore dans quelques-uns des palais impériaux où tout étoit préparé pour recevoir l'ambassadeur et sa suite. Les chemins

mins nouvellement réparés facilitoient la marche. Il y en avoit un réservé pour l'empereur seul. Il étoit parfaitement sec et nivelé. Des citernes creusées à côté , servoient à fournir de l'eau pour l'arroser de temps en temps , et empêcher qu'il n'y eût de la poussière. Un autre chemin parallèle , un peu moins large , et balayé avec moins de soin , mais très-commode et très-sûr , étoit destiné à la suite de l'empereur ; ce fut sur celui-là que l'ambassade anglaise eut droit de passer. Tous les autres voyageurs , exclus de ces deux routes privilégiées , furent obligés de chercher les autres sentiers qui leur convinrent le mieux.

Quelque peu de temps qui se fût écoulé depuis que l'ambassade avoit passé dans cette route pour se rendre à Zhé-Hol , il s'étoit fait un changement considérable dans la température , et les Anglais trouvèrent un bien plus grand degré de froid qu'on n'en éprouve dans la même saison , et dans une pareille latitude en Europe. Ils en étoient affectés à un point qu'on ressent rarement en Angleterre.

Quand l'ambassade arriva à Koo-Pé-Koo , et que les Anglais furent près de l'endroit

Tome III.

K

où ils avoient déjà visité la grande muraille, quelques-uns d'entr'eux, entraînés par une insatiable curiosité, eurent envie d'examiner encore une fois cet antique boulevard. Mais ils eurent en cette occasion une nouvelle preuve de l'extrême méfiance du gouvernement chinois, ou au moins des personnes qu'il emploie. La brèche où ils avoient passé pour monter sur la muraille, étoit déjà fermée avec des pierres et des décombres, de manière à empêcher qu'ils ne pussent encore l'escalader. Dans toutes les occasions, les Tartares et les Chinois sembloient embarrassés entre la crainte d'offenser, par trop de contrainte, des hôtes qu'ils avoient ordre de respecter, et la crainte plus grande encore de se rendre responsables envers le gouvernement, s'ils souffroient que des étrangers prissent une trop grande connaissance du pays. La principale politique de ces personnes consistoit à détourner ces étrangers des objets curieux qu'ils désiroient de voir, en employant des moyens indirects, et leur opposant des obstacles qui avoient l'air d'être purement accidentels; et les Anglais, en partie par prudence, et en partie par

égard pour leurs conducteurs, renonçoient fréquemment aux excursions et aux recherches les plus innocentes.

Peu après le départ de Zhé-Hol, un des gardes de l'ambassadeur mourut d'une indigestion, qui lui fut, à ce qu'on croit, occasionnée pour avoir mangé trop de fruit. Sa mort eut lieu dans un des palais de l'empereur. Telle est l'excessive délicatesse de cette nation pour tout ce qui a rapport à son auguste souverain, qu'on ne souffre que personne rende le dernier soupir dans l'enceinte d'une demeure impériale. Les conducteurs de l'ambassade firent donc emporter le corps du garde, dans un palanquin, comme s'il étoit encore vivant, et l'on ne déclara sa mort que lorsqu'il fut à une certaine distance sur la route.

Une autre personne de la suite de l'ambassadeur, souffroit beaucoup d'une dysenterie, et s'arrêta dans un cabaret chinois. Là, elle consulta le médecin du lieu. Ce médecin, joignant à la doctrine du poul un discours sur les différens tempéramens, attribua malheureusement les souffrances du malade à une humeur froide, et lui fit prendre de fortes doses de poivre, de canelle

et de gingembre dans de l'eau-de-vie distillée (1) et chaude. Cette médecine augmenta tellement les symptômes de la maladie, que l'Anglais eut beaucoup de peine à pouvoir arriver en vie à Pékin.

Le retour de l'ambassadeur et de sa suite dans cette capitale, fut un événement très-agréable pour ceux de leurs compagnons de voyage qu'ils y avoient laissés. Ceux-ci avoient mené, durant l'absence des premiers, une vie extrêmement retirée. Plusieurs missionnaires désiroient de jouir de leur société, presque autant que des exilés désirent de voir leurs compatriotes dans une terre étrangère; et, au commencement, ils les avoient visités presque tous les jours : mais cette intimité contribua peut-être à réveiller l'extrême jalousie des Chinois contre les uns et les autres.

Le long séjour des missionnaires ne les exempta pas de la méfiance générale que tous les étrangers inspirent à cette nation; et rien ne pouvoit être plus extravagant et plus dangereux, que les desseins qui leur étoient attribués, particulièrement dans les lettres de Macao et de Canton. Les officiers du gouvernement de Pékin résolurent promp-

(1) Que les Chinois appellent *chow-shoo*.

tement qu'on ne laisseroit , que le moins qu'il seroit possible , les anciens Européens communiquer avec les nouveaux. Sous le futile prétexte d'empêcher les domestiques , qui servoient les premiers , de dérober les effets que l'ambassadeur avoit laissés dans son hôtel , on n'en permit l'entrée qu'au seul missionnaire , chargé d'interpréter les Anglais , qui y étoient restés , et de leur procurer les choses dont ils pouvoient avoir besoin.

Le costume des Anglais attiroit , autour d'eux , une populace importune , toutes les fois qu'ils se hasardoient à sortir. Ils n'étoient accompagnés ni par des mandarins d'un rang propre à les faire respecter , ni par des interprètes chinois qui pussent leur expliquer ce qu'ils voyoient et ce qu'ils entendoient. Il est vrai que l'étendue de l'hôtel où ils demeuroient , leur permettoit de prendre assez d'exercice pour qu'ils ne souffrissent pas de cette gêne. D'ailleurs , plusieurs d'entr'eux alloient fréquemment à Yuen-Min-Yuen , où l'arrangement des machines et des autres principaux présens exigeoit leur surveillance.

Le docteur Scot , qui avoit été laissé à Pèkin pour prendre soin de divers soldats

et domestiques malades, fut extrêmement attentif auprès d'eux. D'autres circonstances lui fournirent une nouvelle occupation. En Chine, comme ailleurs, non-seulement les besoins de l'homme sont ce qui excite son industrie, mais ses inventions perfectionnent quelquefois les objets qu'il est obligé de se procurer. Les vêtemens que les Chinois portent immédiatement sur leur corps, ainsi que ceux dont ils se parent, sont en général d'une couleur obscure, et n'exigent ni qu'on les renouvelle, ni qu'on les lave fréquemment. Ils sont quelquefois d'une étoffe qui n'admet point cette dernière opération. Les vêtemens blancs de toute espèce ne se portent que pour le deuil. L'étiquette veut même qu'ils ne soient jamais trop propres, parce que ceux qui sont en deuil n'ont point de soin d'eux-mêmes, afin de mieux paroître accablés par la douleur.

Les Européens ont besoin, pour leur santé et pour leur propreté, de changer et de laver souvent les vêtemens qui approchent le plus de leur corps. L'ampleur des habillemens des peuples asiatiques, quoiqu'exigeant fréquemment qu'ils en mettent

une plus grande quantité pour se garantir de l'inclémence de l'air, permet en même-temps qu'ils les portent plus long-temps sans inconvénient. Leurs tables vernissées ne peuvent être ni pénétrées par l'humidité, ni gâtées par la poussière; aussi ne les couvrent-ils jamais avec une nape. Ils ne se servent pas non plus de draps de lit. Ils n'ont point adopté l'usage du linge; et la plupart ne font usage de toile de coton blanc, que dans très-peu d'occasions. Pour laver la toile grossière dont ils se servent, ils la font tremper dans une eau alcaline, qui la dégage sans danger des mal-propretés qu'elle contracte quand ils la portent. L'alcali avec lequel ils composent cette lessive, est fait avec un fossile blanc, qui se trouve en abondance dans les environs de Pékin. Ils n'en emploient presque jamais d'autres, excepté pour se nettoyer la peau; et à cet égard, ils font usage de beaucoup de préparations cosmétiques.

Cependant l'alkali des Chinois est trop âcre pour le linge fin, et il en détruit promptement le tissu. Afin de remédier à cet inconvénient, le docteur Scot se procura une suffisante quantité d'huile, et avec l'al-

kali chinois, il fit de très-bon savon pour la consommation de ses compagnons et pour la sienne.

Il est vraisemblable que l'usage général du linge, auquel l'Europe doit l'exemption des maladies lépreuses, sera adopté par les Chinois, à mesure que s'accroîtront leur commerce et leurs relations avec les Européens. La lèpre est la seule des maladies pour laquelle il y a des hôpitaux régulièrement établis en Chine; car on l'y regarde comme trop contagieuse, pour souffrir que les personnes qui en sont affligées aient aucune communication avec le reste de la société.

L'usage du savon s'établira bientôt après celui du linge, parce qu'il en est la suite nécessaire. Les ingrédients pour faire du savon, et la plupart des autres objets demandés pour l'usage des Anglais, furent fournis aux dépens du gouvernement chinois; cependant il fallut toujours expliquer très-particulièrement aux mandarins ce qu'on vouloit en faire.

Ces mandarins ne refusoient jamais verbalement ce que les Anglais désiroient; mais, dans le fait, ils ne l'accordoient pas toujours. Quelquefois ils prenoient l'alarme, comme si ce qu'on leur demandoit avoit quelque but

dangereux. Un des peintres de l'ambassade les pria une fois de lui procurer un chevalet afin d'y placer la toile dont il devoit se servir pour faire le portrait d'un missionnaire. Les mandarins ne concevant pas la nature d'un chevalet, quelque simple que cela fût, crurent probablement que ce pouvoit être quelque partie d'un appareil de mathématiques, duquel on vouloit se servir pour faire des mesurages ou des plans de fortifications, ou pour dessiner les remparts de la capitale; et on ne put absolument les engager à donner des ordres pour faire faire un pareil instrument.

Quelques personnes de l'ambassade désirèrent de se pourvoir à leurs dépens, des choses dont elles avoient besoin. Mais elles étoient veillées de près. Le prix des articles achetés leur fut rendu; et ceux qui les leur avoient vendus, furent punis corporellement. Il est vrai que l'hospitalité chinoise, qui veut que les étrangers soient affranchis de toute espèce de dépense, sert de prétexte à cette rigueur : mais tout cela n'étoit pas totalement étranger à un système de précautions dictées par la jalousie.

A cette jalousie politique et remplie de prévention, se joignirent des alarmes et une

jalousie d'une autre espèce. Elles furent cependant excitées très-innocemment. Dans une des cours de l'hôtel de l'ambassadeur, étoient des rochers artistement entassés dans le goût chinois, et faits pour servir de décoration, mais qui pouvoient servir aussi pour monter sur le mur formant l'enceinte de l'hôtel. De là on pouvoit quelquefois apercevoir les femmes des maisons voisines. On dit que durant l'absence de l'ambassadeur, quelques Anglais se promènerent sur le mur de l'hôtel, par désœuvrement, non par aucun motif d'indécente curiosité. Ce fait fut regardé comme très-peu convenable; et tout le voisinage en fut scandalisé. Mais dès qu'on s'en plaignit, la promenade cessa.

Ce fut à cette époque, qu'il se répandit à Pékin un bruit confus sur la contestation passagère, qui eut lieu à Zhé-Hol, à l'occasion de la cérémonie de la réception. Quelques politiques en conclurent que non-seulement l'ambassade se borneroit là, mais qu'on ne permettroit pas même à l'ambassadeur de retourner dans la capitale; et qu'ainsi que les envoyés du Pégu, qui quittoient la Tartarie en même temps que lui, il seroit obligé de continuer sa route sans s'arrêter. L'arrivée

de l'ambassadeur à Pékin mit fin à ces conjectures.

On lui rendit, à son entrée, les honneurs accoutumés; et il reçut la visite des principaux mandarins, dont plusieurs avoient attendu son arrivée à son hôtel. Cependant lord Macartney sentoit qu'il convenoit de fixer un terme à son ambassade. La résidence permanente du ministre d'une cour étrangère, en Chine, étoit une chose inouïe dans le pays. La maxime d'après laquelle on considère les ambassadeurs étrangers, comme des hôtes qu'il faut défrayer aux dépens du trésor public pendant tout le temps qu'ils séjournent dans le pays, engageoit naturellement à abrégé ce séjour. La dépense extraordinaire, qu'occasionnoit à l'empereur la manière splendide dont on traitoit les Anglais, étoit une raison de plus pour qu'ils songeâssent à se retirer; car, en restant long-temps, ils auroient abusé de l'hospitalité avec laquelle ils étoient reçus. C'eût été, sans doute, trop blesser l'orgueil et les préjugés de la nation chinoise, que de lui proposer, tout-à-coup, dans une première mission diplomatique, de renoncer à ses anciens principes à l'égard des envoyés des souverains étrangers, et de souf-

frir que l'ambassadeur anglais vécût à ses propres frais , pendant qu'ils seroit encore sur le territoire de la Chine. Lord Marcartney résolut donc de partir après la grande fête du commencement de l'année chinoise , c'est-à-dire, en février. Durant cet intervalle, il devoit avoir le temps de s'occuper de tout ce qu'il pouvoit raisonnablement espérer d'obtenir ou demander.

Cependant , ce ministre apprit qu'il devoit s'attendre à recevoir bientôt quelque proposition relative à son départ. Les Anglais qu'on avoit laissés à Yuen-Min-Yuen , pour monter les machines qui y avoient été portées en présent , furent pressés de finir leur ouvrage , de peur d'être obligés de le laisser incomplet. Le docteur Dinwiddie y étoit presque constamment pour diriger les ouvriers qui ajustoient les parties compliquées du planétaire. M. Barrow alloit aussi dans ce palais , et y séjournoit même de temps en temps , afin de veiller à l'arrangement des autres présens. Il eut fréquemment occasion d'observer l'intelligence et la dextérité des ouvriers chinois. Deux d'entr'eux descendirent les deux magnifiques lustres de cristal envoyés à l'empereur , afin de les placer dans une situation

plus avantageuse. Ils les séparèrent par pièce, et les remontèrent en peu de temps sans difficulté et sans se tromper, quoique le tout fût composé de plusieurs milliers de petits cristaux, et qu'ils n'eussent jamais rien vu de semblable. Un autre chinois tailla fort bien un étroit morceau du bord d'un vase courbe de cristal, afin de remplacer dans le dôme du planétaire un autre morceau qui avoit été cassé dans le transport. Les ouvriers anglais avoient en vain tenté de tailler ce verre avec un diamant, suivant la ligne courbe qu'il devoit avoir. Le chinois ne fit point connoître sa méthode : mais on dit qu'il réussit en commençant par tracer une ligne avec un fer chaud sur la pièce qu'il vouloit séparer.

L'invention de ce chinois est d'autant plus singulière qu'il n'y a dans tout l'empire d'autre manufacture de verre que celle de Canton, où au lieu de mettre en fusion du sable et d'autres ingrédients avec les procédés nécessaires pour les convertir en verre, on se contente de faire fondre les morceaux de verre cassé, qu'on a ramassés, et de leur donner de nouvelles formes, suivant les usages auxquels ils peuvent être destinés.

Les Chinois ont très - vraisemblablement droit à l'honneur de ne devoir qu'à eux-mêmes l'invention des instrumens nécessaires dans les premiers et les plus utiles arts de la société. Le voyageur savant et attentif aura sans doute observé , relativement aux outils les plus communs , tels , par exemple , que le rabot et l'enclume , que , soit dans l'Inde , soit en Europe , et dans les temps anciens , comme dans les temps modernes , ils ont été fabriqués précisément de la même manière , différant rarement , excepté peut-être dans la qualité des matières qui les composent , et dans le plus ou moins de perfection du travail , mais dénotant toujours une origine commune , et n'étant en général qu'une imitation servile les uns des autres. Dans la Chine seule , les outils les plus communs ont quelque chose de particulier dans leur construction. C'est souvent , à la vérité , une légère différence ; mais elle indique clairement que , plus ou moins propres à remplir le même objet que ceux des autres pays , les uns n'ont point servi de modèle aux autres : ainsi , le dessus de l'enclume , qui , par-tout ailleurs est plat et un peu incliné , a , en Chine , une forme convexe.

Ce fut dans les forges qu'on trouve près de Pékin, en se rendant à Zhé-Hol, que les voyageurs observèrent cette enclume. Là, un autre objet attira aussi leur attention. Les soufflets dont les forgerons se servent en Europe, sont placés verticalement. Le vent est en partie produit par le poids de la machine, qu'en conséquence on rend très-lourde. Mais elle est ouverte ou soulevée par le bras d'un homme, qui est obligé de vaincre la difficulté que lui offre le poids qui produit le vent, et pendant cette opération le souffle est discontinué. Mais les soufflets des Chinois, se placent horizontalement. L'homme qui souffle n'est aidé dans aucun temps, par le poids de la machine, mais aussi il n'en est jamais accablé. C'est assurément un avantage que de n'avoir qu'un travail égal et jamais excessif. Le soufflet est fait comme une boîte, à laquelle une porte mouvante est si bien adaptée, que quand on la retire en arrière, le vide qu'on produit dans la boîte fait que l'air entre avec impétuosité par une ouverture d'une espèce de valvule, et en même-temps le vent sort par une autre ouverture qui lui est opposée. Le même effet est continué quand la porte est

poussée en avant : l'espace se trouve diminué, l'air est comprimé, et une partie sort par la même ouverture. Lorsqu'au lieu d'une porte mouvante, un piston est adapté à la boîte, l'air est comprimé alternativement entre le piston et les deux extrémités de la boîte, et par conséquent forcé de sortir continuellement. On fait mouvoir, très-aisément, ce soufflet double ou perpétuel, qui produit deux fois autant d'effet que les soufflets ordinaires. Peut-être la description de cette invention chinoise n'est pas très-intelligible; mais on en a porté un modèle en Angleterre, pour le soumettre à l'examen des curieux.

Le rabot chinois est, ainsi que l'enclume, distingué par quelques petites particularités, qui montrent qu'il n'a point eu de modèle. Il diffère, non-seulement, dans la manière dont on y fixe le ciseau, mais aussi dans celle dont on s'en sert. Ailleurs, les bouts du rabot servent de manche; et c'est en tenant ces bouts qu'on pousse l'outil sur la surface du bois, afin de la rendre unie : mais à la Chine, le rabot est garni de manches particuliers, qui font que le même travail se fait peut-être avec plus d'aisance.

L'histoire des temps les plus reculés, où
subsistoit

subsistoit l'empire chinois , attribue les inventions les plus utiles dans la société , aux premiers monarques du pays. Il est bien plus probable qu'elles ne sont que le résultat graduel des efforts de plusieurs individus obscurs, qui, dans le cours de leurs travaux, sentant le besoin de ce secours mécanique, cherchèrent à se le procurer. Les historiens qui sont venus ensuite, n'en pouvant point connoître les vrais inventeurs, ont remplacé leurs noms par ceux des princes qui encouragèrent ces arts. Cependant il y a lieu de croire que, non - seulement les inventions de première nécessité, mais celles de décoration et d'ornement, ont été connues des Chinois dès la plus haute antiquité. Les annales de l'empire l'attestent, et l'on ne peut manquer d'en être convaincu, quand on considère le progrès naturel de ces inventions, et l'état des artistes chinois en ce moment.

Un art nouvellement découvert s'exerce grossièrement, même avec le secours des outils, et cela continue assez long-temps. Mais l'art arrivant ensuite à son second période, est perfectionné, et l'artiste est déjà à même de se servir de tous les outils et

de toutes les machines qui peuvent y être employés. Le dernier période de la perfection est celui où l'artiste est devenu si adroit, qu'il peut faire son ouvrage avec peu d'outils, ou des outils grossiers, et avec peu ou même point de secours. Tel est, en Chine, l'état avancé du potier, du tisserand, de celui qui travaille l'ivoire et les métaux précieux, et de la plupart de ceux qui pratiquent les arts mécaniques en usage dans le pays. De semblables progrès sont, sans doute, le dernier effort de l'art, et la plus forte preuve qu'on le possède depuis très-long-temps.

Il n'est pas surprenant que l'art de faire la poudre à canon, et celui de l'imprimerie, aient été découverts par les Chinois long-temps avant d'être connus en Europe. Quant au premier, il est vraisemblable que dans tous les pays où la nature crée en abondance du nitre ou du salpêtre, qui est le principal ingrédient dont on se sert dans la composition de la poudre à canon, les propriétés inflammables de cette substance doivent être d'abord observées; et quelques expériences, fondées sur l'observation, conduisent à la composition qui produit de si prompts et si violens effets.

Le salpêtre est une production naturelle et constante de la Chine et de l'Inde; et là aussi, la connoissance de la poudre à canon semble avoir existé dans les siècles les plus reculés , dont l'histoire fasse mention. Les Chinois l'ont employée, de tout temps, à des choses utiles. Ils s'en servent pour faire sauter des rochers , et écarter les grandes masses de terre qui les gênent. Elle est en même-temps un des objets de leurs amusemens , car ils font beaucoup de feux d'artifice. Ils l'ont aussi, dès long-tems, employée comme moyen de défense , en minant les passages de l'ennemi, et le faisant sauter. Mais ils ne s'occupoient pas à diriger sa force avec des tubes de métal , comme l'ont fait les Européens , bientôt après qu'ils l'ont eu découverte. Cependant, il n'est pas décidé que cette invention appartienne à ceux qui en ont profité, et l'on ne peut pas marquer précisément dans l'histoire, l'époque où elle a commencé à être mise en pratique. Quoiqu'à l'imitation de l'Europe, elle ait été nouvellement introduite dans les armées de l'Orient, on y préfère encore quelquefois d'autres manières de combattre.

Pour l'art de l'imprimerie, dont les effets

sont si importants en Europe , il est évident que comme son objet est de multiplier les copies d'un même écrit , il n'a pu être cherché que dans une société où il y avoit beaucoup de lecteurs. Le nombre de ces lecteurs a dû sans doute aussi s'accroître par-tout où l'art de l'imprimerie a été introduit. Mais là où ce nombre étoit déjà devenu très-considérable par d'autres causes tendantes à augmenter les classes polies et lettrées de la société , les différens essais , entrepris pour satisfaire leur goût , ont dû naturellement produire une invention aussi simple que l'art de l'imprimerie des Chinois.

Cet art consiste seulement à tailler en relief, sur du bois dur , la forme des caractères écrits ; à enduire ces caractères d'une substance noire et glutineuse , et à y appliquer successivement différentes feuilles de papier , afin que les caractères restent imprimés sur chaque feuille de ce papier , qui , lui-même , est une invention préliminaire très-ingénieuse. L'art de graver , pour le plaisir des hommes riches et puissans , avoit été porté à un si haut degré de perfection chez plusieurs nations de l'antiquité , que l'invention de l'imprimerie , telle

que nous venons de la décrire , et approchant de si près de la gravure , devoit naturellement la suivre par-tout où le nombre des lecteurs étoit assez grand pour que l'inventeur fût sûr d'être récompensé. Depuis les premiers siècles , l'état de la société , en Chine , rend le nombre des lecteurs prodigieux. Là , ce n'est point comme dans le reste du monde , où la valeur et les talens militaires , réunis quelquefois à une éloquence naturelle , sont originairement le fondement de la puissance et de la grandeur , tandis que les lettres n'y ont guère jamais servi que d'amusement. A la Chine , l'étude de la morale écrite , de l'histoire et de la politique , est la seule route par où l'on puisse acquérir , non-seulement du pouvoir et des honneurs , mais toute espèce d'emploi dans l'état. Ainsi , la nécessité de multiplier les copies des divers écrits pour toutes les personnes des classes mitoyennes , ainsi que des premières classes , dans le plus peuplé des empires , fut ce qui , très-naturellement et de bonne heure , donna naissance à l'art de l'imprimerie , tel qu'on l'y pratique encore.

Le papier dont on se sert pour les livres , à la Chine , est trop faible pour pouvoir être

imprimé des deux côtés. La planche gravée sur laquelle on applique le papier pour en recevoir l'empreinte, contient ordinairement des caractères pour deux pages. Quand le papier est imprimé, on le plie en mettant le blanc en-dedans. Le pli forme la marge extérieure, qui, par ce moyen, se trouve double; et contre l'usage des relieurs européens, on coud ensemble tous les bords des feuilles, et on relie ainsi le volume. Lorsque l'édition est achevée, les planches ou formes sont rassemblées, et on indique ordinairement, dans la préface, l'endroit où elles sont déposées, en cas qu'on ait besoin d'une seconde édition de l'ouvrage.

L'on a quelquefois pensé, en Europe, que des caractères mobiles étoient une invention préférable à celle des Chinois. Mais si chaque caractère est considéré comme une lettre dans un alphabet, des caractères mobiles peuvent être difficilement employés dans l'impression d'une langue qui, ainsi que la langue chinoise, a un nombre immense de caractères. Dans une imprimerie européenne, le compositeur distribue les vingt-quatre lettres de l'alphabet. Il sait tout de suite où il doit les prendre. Il les distingue d'un coup-d'œil. Ses mains

acquièrent l'habitude de les atteindre rapidement sans qu'il les regarde, comme les doigts apprennent à connoître les touches d'un clavecin sans que les yeux s'y portent. Mais si le clavecin avoit plusieurs milliers de touches, il est évident qu'on n'acqueroit pas une pareille habitude, et que les touches ne pourroient pas toutes être à la portée de la main. La pratique seroit également impossible en imprimant avec quatre-vingt mille caractères mobiles, car c'est le nombre des différentes lettres qui constituent la langue chinoise. Les artistes de la Chine ne se sont point occupés à former des caractères mobiles et séparés, pour chacun des traits élémentaires dont les lettres sont composées, comme on l'a entrepris il y a quelques années en Allemagne. Il est cependant possible qu'une telle pratique eût pu réussir, malgré la difficulté qu'offre la petitesse du caractère nécessaire pour chaque trait particulier ; difficulté qui a été surmontée par un ingénieux et savant artiste, en imprimant la langue persane au Bengale, de laquelle, il est vrai, les caractères ne sont pas tous nécessairement si petits. Il est encore une autre difficulté ; c'est celle d'unir dans l'im-

pression, avec des caractères séparés, les différens traits d'une lettre chinoise; ce qui n'est pas nécessaire dans l'impression des langues européennes, où les lettres d'un même mot se touchent rarement.

Il est des ouvrages où les mêmes lettres sont répétées, comme, par exemple, dans les calendriers et les gazettes; et alors les Chinois se contentent d'avoir des caractères séparés, et de les insérer dans les formes où ils sont nécessaires.

On publie fréquemment des gazettes à Pékin, sous l'autorité du gouvernement. Les diverses nominations aux emplois, les graces accordées par l'empereur, tous les actes publics, l'affranchissement des impôts dans les districts qui ont éprouvé la disette ou quelque autre calamité générale, les récompenses de services extraordinaires, les ambassades envoyées, les tributs payés à l'empereur; voilà ce qui forme une partie considérable des nouvelles publiques. Les détails domestiques de la maison du prince et de sa vie privée, sont rarement, ou plutôt ne sont jamais mentionnés dans les gazettes; mais on y trouve les événemens singuliers, les exemples de longévité, et

quelquefois la punition des fautes commises par les mandarins. On y rapporte même quelques exemples des femmes adultères qui sont punissables, quoique leur crime ne soit pas regardé comme capital; mais on en parle peut-être pour détourner les autres de l'envie de les imiter. Quand la Chine étoit en guerre, ses victoires et la soumission des rebelles étoient annoncées dans les papiers publics. En tout autre temps, les nouvelles du monde se bornent à la Chine.

Indépendamment des ouvrages classiques des Chinois, qui sont excessivement multipliés, la littérature légère du pays donne beaucoup d'occupation à la presse. *L'Orphelin de la Chine*, perfectionné sans doute en Angleterre par un poëte dramatique très-estimable, peut être considéré comme une preuve avantageuse de l'art de la tragédie parmi les Chinois; et *l'Histoire agréable*, dont, grace aux soins d'un savant et ingénieux prélat, il a paru, depuis plusieurs années, une traduction anglaise, montre que leurs romans sont d'un genre simple et intéressant. Le zèle du christianisme a engagé les missionnaires à procurer aux lecteurs sérieux de la Chine plusieurs ouvrages

en langue chinoise , à l'appui des préceptes que prêchent ces religieux.

Malgré la vigilante police des magistrats chinois , des livres désapprouvés par eux sont secrètement imprimés et répandus dans l'empire. Il n'est ni aisé de prévenir , ni de découvrir toujours les opérations d'un commerce qui , avec du papier et de l'encre , n'a besoin que de quelques planches et d'un couteau pour y graver des caractères. Les livres ainsi publiés furtivement , sont principalement ceux qui blessent la décence et enflamment l'imagination de la jeunesse. On ne dit point qu'il y en ait eu contre le gouvernement. Cependant , les mandarins affirmèrent aux Anglais que depuis des siècles il y avoit , à la Chine , une secte dont les principes avoient pour base la haine de la monarchie , et qui se nourrissoit de l'espérance de la renverser. Les assemblées de cette secte se tenoient dans le plus grand secret , et personne n'en avoit la connoissance ; mais une sorte d'inquisition étoit établie pour les découvrir. Ceux qu'on soupçonnoit d'en être membres , étoient enlevés et séparés de la société. Ils se voyoient traités à-peu-près comme les personnes ac-

cusées de judaïsme l'étoient autrefois dans quelques royaumes catholiques.

Les ouvrages politiques , moraux et historiques des Chinois , ne contiennent point des idées abstraites de liberté qui puissent les conduire à prétendre à l'indépendance. On dit que lorsque les Français ont voulu étendre les principes de la démocratie , la déclaration des droits de l'homme a été traduite dans un des langages de l'*Indostan*, et y a même été répandue. Il n'est pourtant pas vraisemblable qu'elle cause quelque fermentation parmi les Indous dont l'esprit est tranquille , soumis , résigné , et la constitution foible et délicate ; mais il pourroit en être tout autrement avec les Chinois qui sont plus susceptibles d'impressions fortes et plus disposés aux entreprises. C'est une race très-hardie. Leur climat plus septentrional que celui de l'Inde , contribue à les rendre intelligens et résolus. Ils sont plus agriculteurs que manufacturiers , et comme tels , plus propres à se sentir animés d'un esprit audacieux. Plusieurs d'entr'eux ne sont pas très-satisfaits de leur condition , qui met perpétuellement leur fortune et leur personne à la merci des mandarins.

Les punitions corporelles auquel tout homme est sujet à l'instant où un magistrat fait le moindre signe , et quelquefois les seules appréhensions de ces punitions sont , lorsqu'elles n'avilissent pas l'ame , capables d'exciter l'impatience et l'indomptable ressentiment. A la Chine , des preuves manifestes d'innocence ne suffisent pas toujours d'appui à l'individu qui a recours au pouvoir supérieur. La maxime de maintenir la subordination empêche , en général , qu'on ne rende justice à l'opprimé. Cependant les vexations énormes et multipliées produisant , enfin , le tumulte et le désespoir , excitent l'attention du gouvernement ; et le magistrat est déplacé , et souvent puni avec la plus grande sévérité.

Mais si en se permettant des injustices contre le peuple , il est la plupart du temps sûr de l'impunité , il se voit traité avec la plus inexorable rigueur , dès qu'il commet la moindre faute contre le gouvernement. Il vit aussi dans la crainte de devenir fréquemment responsable des événemens qui sont hors de sa portée. D'après le principe général qui veut qu'un magistrat veille sur les mœurs du peuple , il est dans beaucoup

de circonstances considéré comme criminel pour n'avoir pas prévenu des crimes qu'il n'étoit pas en son pouvoir de prévenir. Ainsi, les mandarins savent qu'une bonne conduite ne les empêche pas toujours d'être disgraciés, et ils sentent tout le chagrin d'une dangereuse incertitude.

Certes, il est toujours le plus solide le gouvernement où, comme en Angleterre (1), la plus grande partie des sujets savent qu'ils sont intéressés à sa conservation. Il ne paroît pas que les Chinois pensent généralement ainsi à l'égard du leur. Sans raisonner sur le droit de changer ceux qui les gouvernent, plusieurs d'entr'eux se plaisent à regarder un pareil changement comme propre à améliorer leur condition. Ils sont en même-temps enclins à prendre part aux révoltes qui ont fréquemment lieu, tantôt dans une province, tantôt dans l'autre. On empêche les assemblées, parce qu'on craint

(1) Nous ne pouvons nous empêcher d'observer que toutes les fois qu'il s'agit de la France ou de l'Angleterre, l'Auteur de cet Ouvrage montre beaucoup de partialité. Il ne déguise ni son admiration pour le gouvernement de son pays, ni son antipathie pour celui des Français. (*Note du Traducteur.*)

toujours qu'il ne s'y passe quelque désordre. L'on a pris les plus grandes peines sous la dynastie régnante , pour inspirer aux Chinois de l'attachement pour la personne de leur souverain : mais cet attachement cesse dès qu'ils éprouvent quelque calamité, qu'ils lui imputent d'avoir occasionnée, ou de ne pas s'efforcer de soulager ; et alors, oubliant le droit qu'il a au trône qu'il remplit, droit qui est ailleurs garant de la sûreté des monarques, ils sont toujours emportés par le désir de l'engager à céder ce trône à un autre.

La maxime générale d'obéir au prince , maxime inculquée par les moralistes chinois , pourroit bien ne pas tenir dans toutes les ames contre la nouvelle doctrine du droit sacré et du devoir de résister à l'oppression. Mais le soupçonneux gouvernement de la Chine prévoyant l'avidité avec laquelle des notions d'égalité seroient adoptées, particulièrement par de jeunes esprits des classes inférieures de la société, que doit naturellement enflammer cette lumière flatteuse et nouvelle , a commencé de bonne heure à prendre des mesures pour en arrêter l'introduction.

Jusqu'à présent le plus solide fondement de

la sûreté et de la tranquillité de l'empire a été le système patriarcal , lequel , ainsi que nous l'avons observé plus haut , a continué d'être suivi par tous les individus des générations successives , vivant toujours sous les vieillards de leurs familles. La prudence et l'expérience de ces vieillards , en dirigeant les intérêts de leurs enfans , tend à détourner d'eux les funestes conséquences des évènements qui pourroient provoquer le mécontentement et la déloyauté ; et comme ils se défient de toute innovation , ils leur donnent l'exemple de se résigner au lot qui leur est échu dans le partage de la vie. Le sentiment naturel de respect pour l'âge , réuni à l'affection qu'inspirent les parens , s'enracinant de bonne heure , et se fortifiant par l'idée des services reçus chaque jour , lient les ames d'une manière plus douce , mais souvent plus efficace que toute la force des loix.

L'art de l'imprimerie , pratiqué , sans doute , dès les premiers temps de l'empire , a contribué à le conserver jusqu'à ce jour , dans un état presque uniforme. C'est cet art qui a répandu universellement , et établi dans tous les rangs , des principes de justice invariables ,

et des règles de morale , qui sont autant de barrières contre la fougue des passions humaines , et s'opposent au penchant des hommes dans la plénitude du pouvoir.

A chaque changement dans le gouvernement des contrées qui sont voisines de la Chine , mais dont les mœurs et les usages sont bien différens des siens , le succès , semblable à un torrent , entraîne tout ce qui se rencontre devant lui , et efface tous les premiers arrangemens de la société ; mais en Chine , les institutions et les opinions survivent aux ravages des conquêtes et des révolutions. Le souverain peut être détrôné , toute sa famille disparaître : mais les mœurs et la condition du peuple restent les mêmes. Le trône est appuyé par des maximes que propage la presse. C'est par elle que les vertus du possesseur de ce trône sont peintes à tous ses sujets. Elle lui donne l'immense avantage de diriger leurs sentimens comme il le juge convenable. Ses palais , ses jardins , sa magnificence , n'inspirent point d'envie contre un prince qu'on représente comme doué des qualités les plus transcendantes , et occupé à travailler , sans relâche , au bonheur de son peuple.

Les

Les cérémonies extérieures, destinées à l'honorer, ne sont point de vaines formalités. Elles contribuent à inspirer au peuple des sentimens de respect et de dévouement pour lui. Le jour de l'anniversaire de sa naissance, tous les mandarins qui résidoient à Pékin, revêtus de leurs robes de cérémonies, se rassemblèrent à midi dans le grand palais de cette capitale, et firent, devant le trône, les prosternemens accoutumés. Du bois de sandal et du bois de rose brûloient à côté ; et des viandes et des liqueurs y furent présentées, comme si, quoiqu'absent, l'empereur pouvoit jouir de ces offrandes.

M. Barrow fut présent lorsqu'on observa les mêmes cérémonies à Yuen-Min-Yuen ; et il apprit que la même chose avoit eu lieu dans toutes les parties de l'empire, et que ceux qui se prosternoient, étoient très-attentifs à se tourner du côté de la capitale.

Tous les premiers jours de la nouvelle et de la pleine lune, l'encens et les offrandes sont également présentés par les officiers qui résident dans les différens palais de l'empereur.

Ces palais sont en grand nombre dans l'empire. Celui de Pékin forme le centre de

la cité tartare. Quoique cette capitale soit bâtie au milieu d'une plaine poudreuse , d'où les montagnes de la Tartarie ne sont vues que de loin, le mur qui environne le palais, les bâtimens qui en dépendent et les jardins renferment un abrégé de toutes les diverses espèces de sites, que la main de la nature a créés en se jouant sur la surface du globe. Des montagnes et des vallées, des lacs et des rivières, d'horribles précipices et des pentes douces, ont été réunis dans un lieu où la nature n'avoit pas voulu les placer : cependant ils y sont avec des proportions si exactes, et tant d'harmonie, que sans l'aspect uniforme de la campagne environnante, le spectateur douteroit si ce sont des productions réelles, ou d'heureuses imitations de la nature. Ce monde en miniature a été créé par l'ordre et pour le plaisir d'un seul homme : mais il a fallu y employer le pénible travail de plusieurs milliers de bras.

Les temples de Pékin n'égalent point ses palais. La religion de l'empereur est nouvelle en Chine ; et ses cérémonies y sont pratiquées avec bien moins de pompe qu'en Tartarie. Les mandarins, les lettrés, parmi

lèsquels sont choisis les magistrats qui gouvernent l'empire, et qui occupent le premier rang dans la société, révèrent, plutôt qu'ils n'adorent Confucius, et se rassemblent pour honorer sa mémoire, dans des édifices très-propres, mais d'une construction simple. Les classes nombreuses et inférieures du peuple sont moins en état de fournir aux moyens de construire de grands et superbes édifices pour le culte public, qu'elles n'y sont naturellement portées. En outre, leur principale attention est dirigée vers leurs dieux domestiques. Chaque maison a son autel et ses déités. Les livres de mythologie contiennent des images de celles qu'on croit veiller sur les personnes et les propriétés, et présider aux objets extérieurs, dont l'effet peut être sensible. *Lui-Shin* est, suivant les Chinois, l'esprit qui préside au tonnerre; et dans son emblème, la violence de ce météore auquel rien n'est capable de résister, la rapidité de l'éclair que rien ne peut surpasser, et leurs effets réunis, sont représentés par une figure monstrueuse qui s'enveloppe de nuages. Sa bouche est recouverte par un bec d'aigle, symbole des dévorans effets du tonnerre; et ses ailes en peignent l'extrême vélocité.

D'une main il tient un foudre, et de l'autre une baguette, pour frapper sur diverses tymbales, dont il est environné. Ses serres d'aigle sont quelquefois attachées à l'axe d'une roue, sur laquelle il tourne au milieu des nuages, avec une rapidité extraordinaire. Dans l'original, d'où cette description est tirée, le pouvoir qu'a cet esprit redoutable est indiqué par le spectacle d'animaux frappés de mort et couchés sur la terre, de maisons abattues et d'arbres déracinés.

Dans les environs de Pékin, les jardins de Yuen-Min-Yuen occupent un terrain qui, suivant M. Barrow a, au moins, douze milles de circuit. Cet Anglais fût, de tous ceux qui composoient l'ambassade, celui qui vit le mieux ces jardins. Ainsi, nous allons citer ce qu'il en dit. — Yuen-Min-Yuen est un lieu délicieux. Tout ce que la nature a de grand et d'agréable y est séparé, rapproché ou arrangé avec tant d'intelligence, que son ensemble n'offre ni embarras ni désordre dans la variété des objets. Il y règne, au contraire, un accord et des proportions qui produisent des effets très-naturels. On ne voit, dans aucune partie de ces jardins, de plaines rondes, ovales ou carrées,

avec du gazon taillé bien ras. Les Chinois sont singulièrement habiles dans l'art d'agrandir aux yeux, l'étendue réelle d'un terrain, en disposant les objets destinés à embellir sa surface. Pour cela, ils placent sur le devant de l'endroit d'où doit être pris le point de vue, des arbres hauts et vigoureux, du verd le plus foncé. Ceux qu'ils plantent plus loin sont graduellement moins élevés et d'un verd plus clair. En général, la perspective est terminée par des groupes d'arbres, dont l'espèce et la couleur du feuillage sont variées, et qui ne déploient pas leur vigueur à la même époque. Souvent ces arbres paroissent vieux et rabougris, croissent avec difficulté, à travers des rochers, tantôt comme s'ils y étoient nés, tantôt comme s'ils y avoient été rassemblés à dessein. L'effet de cette apparente difficulté, et de cette demi-vue, est aussi très-bien entendu des Chinois. A Yuen-Min-Yuen, on a construit une légère muraille qui, vue de loin à travers les branchages d'un bosquet, ressemble à un édifice magnifique. Les pièces d'eau ne sont point entourées d'un talus comme les glacis d'une fortification, mais leurs bords sont, en divers endroits, gar-

nis de rochers artificiels , qui paroissent y avoir été posés par la nature.

Les seules choses qui ne soient pas pittoresques dans les paysages des Chinois, sont la forme étudiée et la couleur brillante de leurs bâtimens. Cependant leurs toits onduleux ne méritent point la première partie de ce reproche, et leur projecture jette une ombre douce sur les colonnades qui les soutiennent. Quelques-unes de ces hautes tours, que les Européens appellent des *pagodes*, sont très-favorables à la perspective; et en conséquence on les place dans des situations élevées.

Malgré la juste idée que les Chinois se sont formée de l'art d'orner les jardins, et le goût avec lequel ils savent faire ressortir tous les objets qu'ils y placent, non-seulement ils ignorent totalement les principes de la perspective et du clair-obscur, mais ils sont insensibles à leurs effets, comme le prouvent tous les ouvrages sortis de leur pinceau. Lorsque les Anglais exposèrent divers portraits, peints par les meilleurs artistes de l'Europe, et destinés à être offerts à l'empereur, les mandarins observant la variété des teintes, occasionnées par la lumière et

les ombres, demandèrent sérieusement si les originaux de ces portraits avoient un côté du visage d'une couleur différente de l'autre ? Ils regardoient l'ombre du nez, comme un grand défaut dans la peinture ; et quelques-uns d'entr'eux croyoient qu'elle y avoit été placée par accident.

Un missionnaire italien , nommé Castiglione , et excellent peintre , étoit attaché à la cour de Pékin. Il reçut ordre de l'empereur de lui faire divers tableaux ; mais on lui enjoignit en même-temps d'imiter la manière de peindre des Chinois, non celle de l'Europe , qui étoit considérée comme peu naturelle. Aussi, dans les ouvrages qu'il a faits pour décorer le palais, on voit des maisons au-dessus des maisons , dans un ordre régulier, jusqu'au haut du tableau. Les figures du devant et celles du fond , sont de la même grandeur et bravent la nature et les sens. Il a peint aussi une suite de figures chinoises occupées à différens métiers. Ces tableaux sont admirables par la touche et le coloris ; mais le défaut d'ombres fait qu'ils sont sans effet. Toutefois les Chinois les préférèrent à tous les chef-d'œuvres de peintures qu'on peut leur porter d'Europe.

Les Chinois semblent considérer les ombres comme des circonstances accidentelles, qui ne doivent pas être transportées de la nature dans un tableau, parce qu'elles le privent de l'uniformité du coloris et d'une partie de son éclat. Quant à la représentation des objets, à différente distance, ils préfèrent de les voir dessinés, non comme ils paroissent à l'œil, diminuant par degrés à mesure qu'ils s'éloignent, mais d'une grandeur prescrite par le jugement, qui corrige les erreurs de la vue ; erreurs qui sont pourtant nécessaires à la beauté et à l'ordre du paysage.

Le mauvais effet des tableaux, exécutés d'après les principes chinois, doit produire le découragement de l'art. Aussi les maisons sont ornées, non de tableaux, mais de tablettes, contenant des sentences morales, peintes sur du bois ou sur de l'étoffe de soie, avec beaucoup d'art et de délicatesse. Les Chinois estiment mieux ces tablettes que les ouvrages des meilleurs maîtres. Quoique les peintres chinois pèchent dans le groupé des figures, et dans tout ce qui concerne la composition et l'ordonnance d'un tableau, ils réussissent dans le dessin des

objets individuels. Ils dessinent, sur-tout, avec bonheur, les sujets d'histoire naturelle. Ils les rendent non-seulement d'une manière très-correcte, mais avec les traits, les attitudes de la nature, et avec une telle exactitude, qu'un peintre chinois compte quelquefois le nombre d'écailles des poissons qu'il veut représenter. Leur coloris est extraordinairement brillant; et cet éclat est d'autant plus surprenant, qu'il n'est dû qu'à la patience et au soin qu'ils emploient dans la levigation des mêmes ingrédients, avec lesquels on fait les couleurs en Europe (1). Quelques estampes ont été copiées par eux, et coloriées avec un art qui a été admiré des meilleurs juges. Un homme connu, à Londres, par son goût, possède une copie coloriée et faite en Chine, d'une étude de sir Josué-Reynolds, et il a cru qu'elle mérit

(1) Le docteur Sparrmann, célèbre par ses voyages et par ses connoissances en histoire naturelle, m'a montré, dans le cabinet de l'académie de Stockholm, un volume de poissons, peints à la Chine. Ils sont peints avec tant de vérité, qu'ils ont l'air d'être vivans; et il y en a dont les couleurs sont si brillantes, qu'on croiroit qu'on y a appliqué de légères feuilles d'or, d'argent ou de nacre. (*Note du Traducteur*).

toit d'entrer dans la précieuse collection de ses tableaux.

M. Barrow observe qu'on a parlé, depuis très-long-temps, du talent d'imiter des Chinois ; mais que les principales causes qui arrêtent les progrès des arts parmi eux , sont le peu de communication qu'ils ont avec les autres nations , et le défaut d'encouragement de la part de leur gouvernement , dont la politique est de s'opposer au luxe , et de soutenir le travail , sur-tout celui de l'agriculture. Il ajoute que leur talent pour la sculpture est encore très-défectueux à l'égard des formes , des attitudes et des proportions. Ils ont , il est vrai , l'art de se servir très-délicatement du ciseau pour tailler la pierre , le bois et l'ivoire ; mais leurs productions sont contournées et peu naturelles. Ils font souvent la figure humaine sans les proportions nécessaires , et leur aversion pour l'anatomie en est en partie cause. Ils ne réussissent pas mieux à représenter le lion. Il y en a deux en bronze devant l'une des portes de la salle d'audience de Yuen-Min-Yuen. Le métal a été fondu par petits morceaux , qui ont ensuite été ajustés d'une manière très-ingénieuse , quoiqu'il y en ait plus de cent dans la com-

position de chaque statue. Mais ces statues ressemblent si peu à l'animal qu'on a voulu qu'elles représentassent, qu'on peut presque les prendre pour des chevaliers armés, avec des perruques comme on les portoit du temps du roi Charles (1).

Le lion peut être considéré, par les Chinois, comme un être imaginaire. Il n'y en a point dans leur pays. On n'y en a jamais porté, ni pour en faire présent à l'empereur, ni pour les montrer en payant comme objet de curiosité. Les statues des lions, qu'ont les Chinois, sont probablement faites d'après quelques mauvais dessins où étoit représenté cet animal, que sa force supérieure et la générosité qu'on lui attribue ont fait connoître bien plus loin qu'il n'a voyagé.

Le plus gros et le plus puissant des quadrupèdes, l'éléphant, se trouve, comme une suite de la grandeur, dans les palais impériaux, où il ne mérite pas moins d'entrer par rapport à la force et à la docilité qui peuvent le rendre utile, que pour sa taille énorme et sa forme singulière. C'est le seul quadrupède qui a une trompe : mais cette conformation se trouve fréquemment dans les insectes, et

(1) Charles second.

entr'autre, dans la mouche commune, qu'on cite quelquefois comme en état de vaincre l'éléphant même.

Des éléphants mâles et femelles sont transportés en Chine des environs de l'équateur ; et il en naît quelques-uns au nord du tropique. Quelque pudiques que soient ces animaux, on a découvert, à cette occasion, qu'ils s'unissent de la même manière que les autres quadrupèdes. Leur conformation des deux côtés paroît, il est vrai, s'opposer à leur union : mais il est des circonstances où la nature triomphe de cet obstacle. Les éléphants de la Chine sont plus petits et d'une couleur plus claire que ceux de la Cochinchine. Ils sont granivores, puisqu'on ne leur donne ordinairement que du riz et du millet : mais dans l'état sauvage ces animaux, ainsi que la girafe, le chameau et la chèvre, se nourrissent plus souvent des feuilles et des bourgeons des arbres et des arbustes, que de graines, de paille ou d'herbe (1).

(1.) On peut ajouter le rhinocéros aux animaux que cite ici l'auteur, et rappeler l'ingénieuse et judicieuse observation d'un voyageur célèbre ; c'est que la corne du rhinocéros et les longues dents de l'éléphant, ne leur ont été données, par la nature, que

Les officiers de la maison de l'empereur et les domestiques des palais de ce prince, sont tous, ou du moins la plupart, des êtres qui, avant d'arriver à l'âge de puberté, ont été privés des moyens de devenir hommes, ou qui, s'ils ont eu le temps de le devenir, ont depuis cessé de l'être. Ce ne sont, sans doute, que les fureurs d'une excessive jalousie qui ont suggéré l'idée de mutiler un sexe pour en faire un sûr gardien de l'autre; et il n'y a que l'extrême abus d'une autorité illimitée qui a pu exécuter un dessein si cruel et si dénaturé. Mais d'autres motifs ont ensuite contribué à augmenter le nombre de ces êtres dégradés. N'appartenant à aucun sexe, méprisés et détestés de tous deux, sans espérance d'avoir jamais de postérité, incapables de chérir et d'être chéris, ne ressemblant enfin à personne, ils peuvent être supposés

pour qu'ils puissent toujours trouver à se nourrir dans les immenses forêts où ils vivent. Lorsque les arbres ne leur fournissent point assez de jeunes branches et de bourgeons, l'un de ces animaux se sert de sa corne et l'autre de ses longues dents, pour fendre, en une multitude de lattes, le tronc des arbres les plus mous, et par ce moyen, ils peuvent aisément les brouter. (*Note du Traducteur.*)

plus propres à porter les chaînes factices de la servitude , et à s'attacher , à se dévouer sans réserve au prince qui les emploie. Commencant par être des domestiques abjects , et ne prétendant à aucune importance , ils sont les prompts et serviles ministres des amusemens et des plaisirs secrets de leur maître , et ils parviennent , en rampant , à la familiarité et à la faveur. Ensuite ils acquièrent quelquefois beaucoup de crédit et d'autorité , ainsi que l'attestent un grand nombre d'exemples cités dans les annales de la Chine. Quand ils sont revêtus du pouvoir , ils se vengent sur le genre-humain de la dégradation de leur être , et ils ont souvent occasionné des calamités qui ont mis l'empire à deux doigts de sa perte. Plusieurs fois ils ont presque tous été chassés de la cour. Dans le temps de la minorité de Caung-Shée , aïeul de l'empereur régnant , Chen-Lung , on renvoya près de six mille eunuques : mais leur nombre a augmenté depuis , et à présent ils occupent tous les emplois inférieurs , du moins dans les palais de Pékin et de Yuen-Min-Yuen.

Il leur suffit pour être propres à remplir ces emplois , d'avoir subi l'opération qu'on pratique quelquefois dans certaines parties

de l'Europe , et qui en perfectionnant la voix , ôte la faculté de devenir père. Mais pour garder les femmes de la cour , et pour pouvoir même approcher de leurs appartemens , il faut être ce que les Turcs appellent , sans aucun égard à la couleur , un eunuque noir , c'est-à-dire , un être qui a perdu toutes les marques de son sexe.

Les lecteurs seront peut-être surpris quand ils apprendront que l'opération , qu'on fait pour cela , est , quoique très-délicate , exécutée même sur des Chinois adultes , sans compromettre leur vie. Un tel fait est d'autant plus extraordinaire , que l'art de la chirurgie est si peu connu en Chine , qu'on n'y fait pas même usage de la saignée , et que l'anatomie y est non-seulement ignorée , mais en horreur. On doit cependant remarquer qu'à la Chine on guérit de toute sorte de maladies accidentelles , plus rapidement que dans la plupart des contrées de l'Europe , et qu'elles y sont même accompagnées de moins de symptômes dangereux. On a aussi observé que les habitans de l'Indostan guérissent constamment et avec promptitude des blessures les plus terribles. Les chirurgiens ont été souvent surpris de la facilité avec la-

quelle se rétablissoient quelques cipayes , blessés au service des Anglais. Sans doute la pureté de l'air de la Chine et de l'Inde , est dans ces sortes d'occasions plus propice que le *cælum nebulis fœdum* dont parle Tacite , dans sa description de la Grande-Bretagne ; mais la manière de vivre contribue aussi beaucoup à former le tempérament , et le plus ou moins de dispositions qu'ont les chairs à s'enflammer et à se corrompre lorsqu'il y a , comme on dit d'une manière technique , solution de continuité. Ni les Chinois , ni les Indous ne sont enclins à aucune sorte d'excès. Les Indous de la plus nombreuse et dernière classe peuvent manger de toute espèce d'animaux , excepté du bœuf. Malgré cela , et ces Indous et le peuple chinois , consomment moins de viande et boivent moins de liqueurs spiritueuses et de liqueurs fermentées , que les habitans de l'Europe , du moins ceux du Nord.

Ceux qu'on rend eunuques à la Chine , peuvent subir l'opération depuis la première enfance jusqu'à l'âge de quarante ans. On dit que dans ces occasions on se sert non du fer , mais de ligatures ointes d'une liqueur caustique. Souvent on voit , peu de
jours

jours après l'opération , le malade sortir comme s'il ne lui étoit rien arrivé. Lorsqu'un adulte est ainsi transformé en eunuque noir , sa barbe commence bientôt à tomber , et insensiblement il ne lui en reste plus ; en même-temps il se flétrit , et en peu d'années son visage est sillonné comme celui de

La Socière ridée , au dos courbé par l'âge (1).

Cette précoce vieillesse des eunuques chinois s'accorde avec ce qu'observe Chrysostôme , en parlant de l'eunuque Eutrope.

— « Quand il a ôté son fard , dit-il , son visage paroît plus laid et plus ridé que celui d'une vieille femme. »

Claudien remarque qu'il n'y a presque point d'intervalle entre la jeunesse et la décrépitude des eunuques. Le principal gardien des femmes de Yuen-Min-Yuen en étoit la preuve. Quoiqu'il n'eût pas plus de trente ans , il ne se monroit jamais sans que son visage fût peint , sa personne bien composée , sa parure très-riche ; et il portoit à sa ceinture beaucoup de glands et de colifichets. Il avoit au moins six pieds de

(1) L'expression du poëte anglais est littéralement ,
à l'âge double.

haut; et il étoit robuste , mais mal fait et tout dégingandé. Il n'y avoit point de petite fille qui eût la voix plus foible et plus glapissante que la sienne.

Si un homme, désirant de sortir de la classe des plébéïens , se soumet à devenir eunuque , il est aussitôt reçu et employé dans le palais; ce qui lui donne les avantages et l'importance d'un homme de qualité. Soit qu'il porte un balai ou un paquet de clefs, il ne retranche rien de son titre. Peu d'eunuques cependant sont décorés d'un bouton à leur bonnet , parce que le bouton est proprement la marque distinctive des mandarins civils et militaires.

Les eunuques du palais ont souvent plus d'influence que d'autorité avouée; et on sait que quelquefois leurs insinuations ont fait disgracier des premiers mandarins qui leur avoient déplu. Sachant tout ce que peuvent leurs rapports et leurs mensonges dans le cours de leur service familial auprès du souverain , ils portent l'effronterie jusqu'à traiter avec indignité des personnes mêmes de sa famille. Un prince d'environ dix-huit ans, qui étoit petit-fils de l'empereur, se trouvoit un jour à Yuen-Min-Yuen, parmi ceux qui regar-

doient les présens apportés d'Angleterre, lorsqu'un eunuque le fit sortir, en disant qu'il lui convenoit mieux d'aller à l'école, que de faire le paresseux dans cette salle.

Il y a dans le palais une école, où les princes sont instruits, principalement dans les langues chinoise et tartare-manchou, ainsi que dans l'histoire, les coutumes et les cérémonies des deux nations.

On croit que l'occupation des eunuques, dans l'intérieur du palais, a beaucoup diminué à mesure que l'empereur est avancé en âge. L'impératrice reconnue étoit morte depuis quelque temps, lorsque l'ambassade anglaise arriva en Chine, et l'empereur avoit traité avec beaucoup de légèreté la proposition qu'on lui avoit faite, de se marier de nouveau. Plusieurs autres compagnes de sa jeunesse ont aussi cessé de vivre.

A la mort d'un empereur, toutes ses femmes sont, dit-on, conduites dans un bâtiment particulier qui est dans l'enceinte du palais, pour y passer le reste de leurs jours, séparées du monde entier. On nomme ce bâtiment le *palais de chasteté*.

Il y a en Chine, quelques religieuses payennes, qui font vœu de rester vierges;

et quoique ce soit contraire aux maximes générales de politique et de morale, adoptées dans l'empire, on a, pour ces filles, l'admiration qu'inspirent ordinairement les personnes qui, à force de persévérance, réussissent à exécuter des choses difficiles.

A l'avènement d'un nouvel empereur, les principaux personnages du pays conduisent leurs filles dans son palais, afin qu'il choisisse ses femmes parmi elles. Les familles de celles qui sont acceptées, en acquièrent beaucoup d'honneur et de crédit. Indépendamment de ces femmes réservées pour l'empereur, d'autres sont présentées pour femmes ou pour concubines, aux princes de son sang. Les concubines sont considérées, en Chine, sous le même point de vue que les servantes de l'Écriture.

Les missionnaires attachés au palais, sachant combien leur état est précaire, et avec quelle facilité on peut réveiller le soupçon contre des hommes qui tendent à changer la religion et les opinions de l'empire, craignent plus de déplaire à un eunuque qu'à un mandarin; car le premier est toujours plus insolent, plus capricieux et plus sujet que l'autre à céder à de vils sentimens de

malice et de vengeance. Chaque missionnaire s'efforce de se maintenir dans les bonnes grâces de toutes les personnes de la famille impériale, et de celles qui vivent à la cour. Ils ont auprès d'elles beaucoup d'humilité ; ils leur rendent de petits services en exerçant pour elles les arts, qui sont à leur portée ; et quelquefois ils leur présentent des objets d'Europe, qui sont en leur possession, et dont ces personnes peuvent avoir fantaisie ; encore sont-ils alors très-attentifs à les remercier de l'honneur qu'elles leur font d'accepter ces objets. Les missionnaires ne parlent jamais qu'à genoux, aux princes du sang.

Quelques missionnaires restoient constamment auprès des Anglais, qui dirigeoient l'arrangement des présens à Yuen-Min-Yuen, afin de leur servir d'interprètes, et d'apprendre à connoître la nature et l'usage des instrumens qu'on déposoit dans ce palais.

Ces Anglais étoient parfaitement bien traités à Yuen-Min-Yuen. Un mandarin les visitoit tous les jours pour leur demander s'ils étoient satisfaits, et s'ils désiroient d'avoir autre chose que ce qu'on leur avoit fourni.

Un d'entr'eux alloit ordinairement à Pékin trois fois par semaine. Un cabriolet étoit toujours à ses ordres. Quelquefois un mandarin et son domestique l'accompagnoient : mais il étoit souvent maître d'aller seul. Chaque matin, il recevoit un message pour savoir s'il iroit ce jour-là *à la cité*.

Les instrumens et les différentes machines étant enfin montés et mis en ordre, et tous les présens arrangés de la manière la plus avantageuse, en différentes parties de la salle d'audience et des deux côtés du trône, tous les Anglais qui étoient à Yuen - Min - Yuen, s'apprêtèrent à retourner à Pékin. Mais le principal eunuque du palais déclara qu'il avoit reçu un ordre de l'empereur pour faire changer l'arrangement des présens, et les placer à l'une des extrémités de la salle d'audience, parce que, quand ils seroient là, sa majesté pourroit les voir de son trône, sans être obligée de tourner la tête. Tel fut le motif qu'on allégua pour ce nouvel arrangement ; et comme si ç'eût été une affaire très-importante, on se dispensa, à cette occasion, de suivre la coutume d'interrompre, dans le palais, toute sorte de travaux, trois jours avant, et trois jours après l'anniver-

saire du jour de la naissance de l'empereur.

Très-peu de temps après le retour de l'ambassadeur à Pékin, on annonça que l'empereur approchoit de Yuen-Min-Yuen, et l'on avertit son excellence que, conformément à l'étiquette, on s'attendoit qu'elle iroit à quelques milles au-devant de sa majesté impériale. L'ambassadeur étoit alors très-affecté d'un rhumatisme, qui l'avoit souvent tourmenté depuis son arrivée en Chine. Les mandarins qui s'aperçurent à quel point il souffroit en ce moment, et combien peu il lui étoit impossible d'agir comme à l'ordinaire, lui proposèrent de rendre le voyage moins fatigant, en le faisant à deux reprises, et de partir la veille de l'arrivée de l'empereur, pour aller coucher dans son ancienne demeure, près de Yuen-Mia-Yuen, parce que le lendemain il n'auroit que très-peu de chemin à faire. Ce plan rendit praticable la marque d'attention qu'on désiroit de l'ambassadeur. En conséquence, il passa la nuit à la campagne avec toute sa suite d'Anglais et de Chinois. Le lendemain, ils furent tous debout avant le lever du soleil. Ils suivirent un chemin parallèle à celui qui étoit exclusivement réservé pour l'empereur, et qu'en

séparoit un fossé peu profond. Tous les deux étoient illuminés avec des lanternes de diverses couleurs , et suspendues chacune à trois bâtons plantés obliquement dans la terre et formant un triangle.

L'ambassadeur et sa suite arrivèrent après deux heures de marche au lieu du rendez-vous général. Ils furent conduits dans un salon spacieux, où l'on avoit préparé des rafraîchissemens. Après en avoir profité , ils se rendirent dans l'endroit où devoit passer l'empereur , et où il pouvoit remarquer l'attention respectueuse des Anglais. Ils étoient placés sur une hauteur verdoyante à gauche du chemin ; et de chaque côté d'eux , on voyoit une multitude de mandarins , de gardes et de porte-étendards. Plusieurs de ces derniers , en attendant l'approche de l'empereur , avoient mis leurs étendards roulés en travers du chemin destiné à ce prince , comme s'ils avoient voulu empêcher que personne tentât d'y passer. Les deux côtés de la route étoient bordés de troupes dans un espace de plusieurs milles , et aussi loin que l'œil pouvoit atteindre. Tout auprès de la route étoit une tente qu'on avoit préparée pour l'ambassadeur , parce que ,

comme on étoit informé de son indisposition, on vouloit qu'il fût à son aise en attendant l'empereur. Divers escadrons de cavalerie, avec des archers armés de leurs arcs, de leurs carquois, précédoient le monarque. Bientôt après parut un palanquin, ou plutôt une chaise telle que celle que nous avons décrite dans un chapitre précédent, mais couverte de drap d'un jaune brillant, et ayant des portières garnies de glaces. Elle étoit portée par huit hommes, à côté desquels huit autres marchaient, pour être prêts à les relever en cas de besoin. A la suite de la chaise étoient des troupes de cavalerie en uniforme jaune, des soldats armés de piques, d'autres qui portoient des boucliers, et d'autres des étendards. L'empereur étoit dans la chaise. Aussitôt qu'il aperçut l'ambassadeur, il s'arrêta, et lui envoya un message gracieux, en lui faisant dire qu'il prioit de se retirer sans délai, parce que le froid et l'humidité du matin étoient très-contraires à la maladie dont il avoit appris que son excellence étoit incommodée.

Derrière la chaise de l'empereur il y avoit une voiture à deux roues, grossièrement faite et sans ressorts, différant très-peu,

pour la construction, des plus mauvaises voitures de campagne, mais couverte de drap jaune, et vide, comme si elle étoit destinée à servir de temps en temps à l'empereur. Quand on compare une telle voiture avec les carrosses légers, commodes et élégans portés en présent à l'empereur, il ne paroît pas vraisemblable que le préjugé national résiste long - temps à l'évidence d'une commodité et d'un agrément si supérieur; et un jour viendra peut-être où les carrosses anglais seront en Chine un article d'importation, comme les montres et le drap.

La voiture de l'empereur étoit immédiatement suivie d'une chaise, dans laquelle étoit le grand colao Ho-Choong-Taung. Tandis que l'empereur étoit occupé à envoyer son message du côté du fossé où étoit l'ambassadeur, plusieurs mandarins franchirent ce fossé, et se jetèrent à genoux pour rendre hommage au premier ministre. On remarqua qu'aucun autre ministre, ni même aucun des princes de la famille de l'empereur ne marchoit à sa suite, ni ne paroissoit sur la route. La distinction en étoit d'autant plus grande pour celui qui

s'y trouvoit. Peut-être aussi que quelqu'arrangement avoit exigé, ou quelqu'accident occasionné, que l'empereur se séparât ainsi de ses courtisans.

L'ambassadeur, dont l'excursion étoit inutile à l'empereur, retourna sans délai à Pékin, tandis que ce prince poursuivit sa route droit à Yuen-Min-Yuen. Il étoit impatient de contempler les présens que l'ambassadeur y avoit déposés avant d'aller à Zhé - Hol. Il les examina avec bien plus d'attention qu'un homme qui n'auroit pas voulu prendre la peine de tourner la tête pour les voir (1). Il parut très-satisfait de la plupart de ces présens; et donna ordre qu'on distribuât de l'argent aux ouvriers qui avoient travaillé à les arranger. Quelques-uns des instrumens et des machines furent essayés en sa présence. On observa, avec le télescope, des objets éloignés; et l'on fit fondre des métaux dans le foyer de la grande lentille de Parker. L'esprit philosophique de l'empereur ne manqua sûrement pas de remarquer que, grace à l'industrie européenne, la même matière, le verre, étoit

(1) On a vu plus haut ce que disoit l'eunuque de Yuen-Min-Yuen.

propre à opérer des effets aussi divers qu'extraordinaires.

Un modèle du *Royal Souverain*, vaisseau de guerre de cent dix canons, captiva long-temps l'attention de l'empereur. Il s'adressa aux Anglais qui étoient présens, et leur fit plusieurs questions concernant les diverses parties de ce modèle, et la marine anglaise en général. Mais il étoit aisé de s'appercevoir que les interprètes avoient une grande difficulté à expliquer beaucoup d'expressions techniques; inconvénient qui abrégéa très-certainement le nombre des questions du monarque. Cependant, la curiosité qu'il témoigna en cette occasion, et l'empressement qu'il eut de converser avec de simples particuliers, prouva que l'appréhension de n'avoir que des entretiens imparfaits et ennuyeux par le moyen des interprètes, l'empêcha bien plus que l'étiquette de la cour, ou aucune indifférence pour l'Europe, de communiquer fréquemment et personnellement avec l'ambassadeur.

Quant à ce qu'étoient, à cette époque, les sentimens de ce prince à l'égard des Anglais ou de leur ambassadeur, la situation de ce dernier ne lui permettoit presque pas de

pouvoir le découvrir. Cependant, il avoit quelque raison de se flatter que, depuis l'arrivée de l'ambassade, la jalousie conçue contre sa nation, à l'occasion de la guerre du Thibet, avoit insensiblement disparu du cœur de l'empereur. En outre, les amis de l'ambassadeur étoient persuadés que le général, qui avoit commandé les troupes chinoises dans cette guerre, et qui, depuis, avoit été vaincu dans une autre, alloit perdre la vice-royauté de Canton, où la haine qu'il portoit aux Anglais le rendoit très-peu propre à avoir des relations avec leur factorerie.

D'un autre côté, il étoit assez probable que l'empereur pouvoit avoir balancé entre les représentations opposées qui lui avoient été faites relativement aux Anglais. Mais, c'étoit la première fois que quelques-uns d'entr'eux paroissoient à sa cour; et l'on avoit observé que des préventions conçues contre des absens, étoient souvent affoiblies quand ils se montroient, et même insensiblement détruites. Certes, les Anglais s'étoient déjà fait des amis parmi les grands officiers et les mandarins, quoique leurs efforts pour cela n'eussent pu être que mo-

mentanés. Ce fut par le moyen de ces amis que l'ambassadeur apprit qu'il s'étoit tenu à la cour un conseil, à l'occasion de la lettre du roi de la Grande-Bretagne, et qu'on y avoit aussi discuté la manière dont il convenoit d'agir envers ses sujets. On sut que le premier ministre avoit fait appeler, à ce conseil, le général du Thibet, et l'ancien hoppo de Canton, déjà déclaré coupable, et que, sous prétexte qu'ils étoient en état de juger de la conduite et des intentions des étrangers faisant le commerce de la Chine, il avoit voulu avoir leur témoignage et leur avis. Mais, dans le fait, le colao n'avoit employé ce moyen que pour fortifier son opinion, et triompher des dispositions favorables de l'empereur. Quand le but immédiat de l'ambassadeur eût été d'obtenir quelque avantage particulier pour sa nation, ç'eût été probablement en vain, puisqu'il avoit contre lui les suggestions du colao et de ses adhérens. Il sentit encore mieux qu'il convenoit d'envoyer, sans tarder, au colao le message dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, afin de lui annoncer que dès que le premier jour (1) de l'année

(1) En février.

chinoise seroit passé, il demanderoit à l'empereur la permission de quitter Pékin.

Au lieu de répondre directement à ce message, le colao fit inviter l'ambassadeur à aller le voir le lendemain à Yuen-Min-Yuen, où il avoit quelques lettres anglaises à lui remettre. Cette invitation étant connue de toute l'ambassade, les divers anglais qui y étoient attachés, se sentirent vivement émus dans l'attente de recevoir, enfin, des nouvelles des amis qu'ils avoient dans leur patrie. Ceux-mêmes qui étoient immédiatement engagés dans la négociation, oublièrent un moment toutes les considérations politiques, et jouirent d'avance de la satisfaction qu'ils croyoient devoir les attendre à Yuen-Min-Yuen. Lorsqu'ils y arrivèrent, quelques lettres anglaises leur furent, en effet, remises; mais elles étoient écrites de Chu-San par les personnes qui étoient à bord du *Lion* et de l'*Indostan*. Le principal mandarin de Chu-San, animé par un motif d'honnêteté et de politesse, avoit inséré dans les paquets de l'empereur, des lettres adressées aux étrangers qui étoient à sa cour. Des motifs tout différens avoient dirigé la conduite des mandarins de Canton, quoique ce fût de ce der-

nier port, qu'on attendît les lettres les plus intéressantes, les plus importantes, celles qui venoient d'Europe.

La défiance qui s'étoit emparée de l'ame du colao, à l'égard des desseins des Anglais, le rendoit impatient de connoître le contenu des lettres adressées de Chu-San à l'ambassadeur. Ces lettres étoient de sir Erasme Gower. L'ambassadeur dit au colao que sir Erasme lui mandoit qu'il étoit dans l'intention de partir immédiatement de Chu-San; mais que l'*Indostan* ne pouvoit pas mettre à la voile, jusqu'à ce que le capitaine l'eût rejoint. Lord Macartney remit, en même-temps les lettres dans les mains du colao, afin d'écarter les doutes qu'il pouvoit avoir sur la fidélité de cette explication.

En apprenant que le départ du *Lion* étoit résolu, Ho-Choong-Taung parut inquiet. Il dit : — “ Qu'il espéroit que ce vaisseau ” n'avoit pas encore mis à la voile, et qu'il ” attendroit que l'ambassade eût le temps ” de se rembarquer; — que dès que l'empe- ” reur avoit appris l'indisposition de l'am- ” bassadeur, et la mort de quelques per- ” sonnes de sa suite, il avoit remarqué ” combien les hivers de Pékin étoient rudes ” pour

„ pour les étrangers ; et que craignant que
 „ le séjour de cette ville ne fût nuisible à la
 „ santé des Anglais , et sachant en outre que
 „ le voyage par terre étoit très-incommode
 „ et très-fatigant , il avoit pensé qu'il leur
 „ convenoit de partir avant que les rivières
 „ et les canaux fussent gelés , ce qui ar-
 „ rivoit quelquefois de bonne-heure et su-
 „ bitement ». — Le colao ajouta : — « Qu'il
 „ croyoit que son excellence désiroit d'at-
 „ tendre la fête de la nouvelle année ; mais
 „ que cette fête n'étoit qu'une répétition de
 „ ce qui avoit eu lieu à Zhé-Hol ».

Il étoit évident que cette sollicitude affectée pour la santé de l'ambassade , cachoit tout autre motif ; mais l'ambassadeur crut qu'il falloit répondre sur le même ton. Il observa que les Anglais étant eux-mêmes nés dans un climat plus septentrional que celui de Pékin , ils craignoient moins les effets du froid que ne pourroient raisonnablement les craindre d'autres étrangers ; et qu'ils avoient pris des précautions contre quelque degré de froid auquel la capitale de l'empire pût être exposée. — Passant ensuite à d'autres considérations , l'ambassadeur observa — « Combien
 „ il seroit affligé de quitter sitôt une cour

Tome III.

O

„ où il avoit été si bien accueilli ; que les
 „ intentions de son souverain étoient qu'il y
 „ restât assez long-temps , aux propres frais
 „ de sa majesté britannique , pour avoir de
 „ fréquentes occasions , et non aussi peu
 „ qu'il en avoit eues jusqu'alors , de renou-
 „ veler les témoignages de son respect à
 „ l'empereur , et de cultiver et cimenter
 „ l'amitié qui avoit si heureusement com-
 „ mencé entre les deux nations. Que dans
 „ cette vue , le roi son maître lui avoit re-
 „ commandé de faire connoître combien il
 „ seroit charmé que l'empereur pût accor-
 „ der , avec les coutumes de l'empire , l'envoi
 „ d'un ou plusieurs de ses sujets , comme
 „ ambassadeurs en Angleterre ; et qu'en ce
 „ cas on auroit soin de leur fournir des vais-
 „ seaux convenables pour l'allée et pour le
 „ retour „. — Lord Macartney poursuivit en
 „ disant : « Que tandis qu'il étoit à Zhé-Hol ,
 „ le colao avoit eu la bonté de lui donner la
 „ flatteuse espérance d'avoir plusieurs entre-
 „ vues avec lui ; et que , quoiqu'il le désirât
 „ vivement , son prompt départ l'en prive-
 „ roit nécessairement „.

L'ambassadeur essaya alors d'expliquer ,
 en termes généraux , ce qu'il auroit bien

mieux aimé pouvoir dire dans une de ces entrevues vainement promises. Mais il eut soin d'écarter tout ce qui pouvoit avoir la moindre apparence de plainte , et il usa de toute sorte de précautions et de patience , de peur de nuire aux intérêts qui lui étoient confiés , ou d'affoiblir l'impression que l'ambassade avoit déjà faite en faveur de son pays.

Le colao sut parfaitement dissimuler tous ses sentimens , et n'entra dans aucune discussion sur les objets que l'ambassadeur lui avoit communiqués : mais il parla encore du départ , et conclut en disant : — « Que l'empereur » n'avoit d'autre motif , en proposant ce départ , que l'intérêt qu'il prenoit au bien-être de l'ambassade , et qu'à tout autre » égard son séjour lui seroit très-agréable ».

Rien ne pouvoit être plus flatteur que les expressions dont se servit Ho-Choung-Taung , lorsqu'il parla , en son propre nom , à l'ambassadeur. Quoique natif de la Chine , l'interprète , qui n'étoit point accoutumé au langage et aux dissimulations de sa cour , conclut que l'ambassadeur étoit absolument maître de rester à Pékin aussi long-temps qu'il le jugeroit convenable.

Le colao laissa sortir l'ambassadeur sans le prévenir, en aucune manière, que la réponse de l'empereur, à la lettre du roi d'Angleterre, étoit déjà prête, et qu'il se proposoit de la lui remettre le lendemain; ce qui, suivant l'usage du pays, devoit être regardé comme un congé. Cependant, à peine l'ambassadeur fut de retour à Pékin, qu'il reçut un avis particulier sur cela. L'après-dînée, les mandarins Chow-ta-Zhin et Van-ta-Zhin, lui rendirent visite et lui apprirent qu'il recevrait le lendemain un message du colao Ho-Choong-Taung, pour l'inviter à se trouver avec lui au palais de Pékin. Feignant ensuite de n'être pas sûrs de ce qu'ils alloient dire, ils ajoutèrent qu'il paroissoit probable que la réponse de l'empereur à la lettre du roi d'Angleterre, lui seroit remise; et que dans ce cas, ils lui conseilloient de demander la permission de retourner, sans délai, auprès de son souverain. Il étoit évident qu'on leur avoit recommandé de donner ce conseil. Aussi, durant toute la conversation, furent-ils dans un embarras extraordinaire, et lorsqu'ils conseillèrent à l'ambassadeur de prendre congé, ils parurent accablés.

Le lendemain , le légat vint de bonne-heure auprès de l'ambassadeur , pour le prévenir que le colao désiroit qu'il se rendît , aussitôt qu'il lui seroit possible , dans la grande salle d'audience du palais de Pékin , où il l'attendoit.

Quoiqu'indisposé , l'ambassadeur ne voulut point manquer ce rendez-vous ; et bientôt il partit avec une suite convenable , traversa une grande partie de la cité tartare , et arriva au palais. Entré dans l'enceinte du palais , il fut conduit à travers des cours spacieuses , et le long de canaux d'eau stagnante sur lesquels on a construits des ponts de granit , ornés de balustrades de marbre ; et quand il fut auprès de la salle d'audience , il trouva la réponse de l'empereur contenue dans un grand rouleau de papier couvert d'une étoffe de soie jaune , et placée dans une chaise de cérémonie , entourée de rideaux de la même couleur. La lettre fut ainsi portée dans la salle par l'escalier du milieu , tandis que le colao et les autres chinois , qui s'étoient jusqu'alors tenus auprès de la lettre , montèrent , ainsi que l'ambassadeur et sa suite , par les deux escaliers de côté. La salle d'audience ne forme qu'un seul bâtiment , mais

il y en a tout autour un assez grand nombre d'autres. Bâtie en bois, sur des fondemens de granit, elle est spacieuse, magnifique, et ornée en-dedans et en-dehors de dorures et de peintures extrêmement brillantes, et variées de la manière la plus heureuse. La réponse fut placée dans le milieu de la salle, d'où elle devoit être ensuite envoyée à l'hôtel de l'ambassadeur.

On n'annonça point le contenu de la lettre : mais tout ce qu'il pouvoit y avoir de gracieux ou de favorable n'étoit probablement dû ni au colao, ni à ses adhérens, qui, en refusant obstinément les présens d'usage que leur offrit l'ambassadeur, montrèrent clairement, suivant les mœurs orientales, qu'ils lui étoient contraires. Malgré cela, dans la conversation qui suivit, relativement aux objets que désiroit d'obtenir la compagnie des Indes anglaise, Ho-Choong-Taung demanda un mémoire sur ces objets ; et, sans s'engager à l'appuyer, il promit qu'on le prendroit incessamment en considération. Il n'étoit pas au moins sans avantage que ces objets fussent connus, et pussent servir de réponse aux assertions si souvent faites à la cour. Ces assertions portoient que les étrangers, quelque indignes

qu'ils fussent, jouissoient, à Canton, de tout ce qu'exigeoient la justice et l'humanité : mais que l'ambassade anglaise avoit des desseins secrets , dangereux pour le gouvernement. D'après cela , l'ambassadeur s'empressa de présenter une note contenant ses demandes.

Cependant, il sembloit qu'une partie de la cérémonie du jour où lord Macartney fut reçu par le colao , étoit de lui montrer la beauté du palais impérial de Pékin. Le colao se préparoit à le conduire par-tout , avec la même politesse qu'il avoit eue en l'accompagnant dans les jardins de Zhé-Hol : mais l'indisposition de l'ambassadeur l'obligeant à se retirer , il laissa le ministre plénipotentiaire et quelques autres anglais auprès du colao , qui les conduisit dans un grand nombre d'édifices séparés , construits sur un plan régulier , et semblables à ceux qu'ils avoient déjà vus dans les autres palais impériaux , mais d'un style plus relevé et d'une plus grande magnificence. Tous ces édifices étoient destinés à servir dans les grandes occasions , et à déployer toute la pompe du trône. Les appartemens particuliers de l'empereur , placés dans l'intérieur du palais , ne furent montrés que de loin.

Le même soir, la réponse de l'empereur à la lettre du roi d'Angleterre, fut portée en cérémonie à l'hôtel de l'ambassadeur. En même temps on envoya différentes caisses contenant les présens de l'empereur pour sa majesté britannique. Ces présens étoient sans doute choisis parmi les productions les plus précieuses et les meilleures manufactures de l'empire. Il y avoit aussi des présens pour l'ambassadeur et pour toutes les personnes de sa suite. En donnant quelques faibles marques de sa générosité aux moindres domestiques de l'ambassade, l'empereur eut l'attention de ne pas oublier les absens. Les officiers et les équipages qui avoient porté l'ambassadeur en Chine, eurent part à sa générosité.

Jusqu'alors il n'avoit été prescrit rien de positif pour le départ de l'ambassade ; et d'après la dernière déclaration faite à Yuen-Min-Yuen de la part de l'empereur, on pouvoit en conclure que la cour n'emploieroit point, à cet égard, des commandemens absolus. Mais il eût été difficile, et sans doute inutile, de prétendre résister aux volontés du colao. Cependant l'ambassadeur n'avoit encore eu que fort peu de temps pour traiter de l'objet de sa mission, et il désiroit beau-

coup de demeurer quelque temps de plus , dans l'espérance de rendre le gouvernement plus favorable à cet égard. Dans ces circonstances , le même homme qui l'avoit déjà prévenu en secret qu'il recevroit la réponse de l'empereur , et qui connoissant parfaitement la cour de Pékin , savoit aussi un peu que les vexations qu'éprouvoient le commerce et les négocians étrangers , à Canton , étoient toujours croissantes , écrivit ce qui suit :

« Les Chinois ne regardent une ambassade
 » que comme une visite , qui vient avec des
 » présens , à l'occasion de quelque fête solem-
 » nelle , et qui ne doit demeurer dans le pays ,
 » que pendant la durée de ces fêtes. En consé-
 » quence , parmi les nombreuses ambassades
 » qui leur ont été envoyées dans le siècle
 » dernier et dans le siècle actuel , il n'en est
 » aucune qui ait passé ce terme. Sous le
 » présent règne , l'ambassadeur de Portugal
 » fut congédié au bout de trente-neuf jours ;
 » quoique sa nation soit la plus favorisée
 » de celles qui fréquentent la Chine.

» Les Chinois ne savent presque pas ce
 » que c'est que de faire des traités avec
 » les pays étrangers. Lorsqu'on veut né-
 » gocier quelques affaires avec eux , il faut

» les y préparer par une ambassade de
 » compliment , et ensuite on doit suivre les
 » négociations peu - à - peu , car on peut
 » obtenir beaucoup d'eux avec du temps et
 » des ménagemens ; mais rien avec préci-
 » pitation.

» Il est vrai que les exactions des officiers
 » inférieurs et des autres personnages qui
 » traitent avec les étrangers , à Canton , s'é-
 » toient accrues graduellement ; et à moins
 » que l'autorité ne les réprimât , elles pou-
 » voient avec le temps devenir si excessives,
 » qu'on eût été dans l'alternative , ou de re-
 » noncer entièrement au commerce de la
 » Chine , ou d'envoyer une ambassade pour
 » faire des remontrances à cet égard. Plutôt
 » c'eût été , mieux cela eût valu. Si l'ambas-
 » sade anglaise fût arrivée avant que la révo-
 » lution de France eût fait craindre au mi-
 » nistère et aux tribunaux chinois la plus
 » légère innovation , elle eût eu moins de
 » difficultés à remplir entièrement le but
 » qu'elle se proposoit. Mais cette mission
 » a fait une telle impression dans tout
 » l'empire , que malgré des oppositions mo-
 » mentanées , elle aura des conséquences
 » avantageuses pour les Anglais ; et dé-

» sormais l'oppression n'ira pas plus loin.

» Tels sont le caractère et l'usage du gouvernement chinois, que quoique d'abord
 » contraire à toute proposition nouvelle,
 » parce qu'il craint qu'on ne lui surprenne
 » des concessions injustes, ou des régle-
 » mens nuisibles, il souffre qu'on lui pré-
 » sente une seconde fois la même demande;
 » et alors n'étant plus effarouché par une idée
 » de nouveauté, il la prend sérieusement
 » en considération. Ce moment peut être
 » accéléré par les lettres qu'un souverain
 » écrira à l'autre. Il faut envoyer ces lettres
 » par les vaisseaux qui viennent annuelle-
 » ment en Chine : cela ne paroîtra point
 » déplacé, à présent, que les relations ont
 » commencé d'une manière convenable ».

— Cette lettre étoit terminée par le conseil de ne pas persister à vouloir demeurer plus long-temps à Pékin.

Un événement que l'ambassadeur venoit d'apprendre, mais que l'auteur de cette lettre ignoroit encore, servit d'appui aux avis qu'elle contenoit. L'un des Chinois, amené de Naples, lequel s'étoit séparé du *Lion* près de Macao, et qui après avoir repris l'habillement de son pays étoit venu joindre sa

famille à Pékin , porta à lord Macartney une lettre d'un des commissaires de la compagnie, à Canton. Dans cette lettre, datée du mois de juillet 1793 , le commissaire fesoit mention des événemens politiques qui avoient rapport à l'Angleterre jusqu'au mois de janvier précédent. Il disoit, qu'il étoit très-probable qu'une rupture avoit eu lieu entre les Anglais et les républicains de France et de Brabant. Il ne paroissoit point invraisemblable que des étrangers , réunis sous les pavillons français et belge, pussent entreprendre d'enlever quelques - uns des navires anglais qui partiroyent séparément de la Chine pour retourner en Angleterre , à moins que des vaisseaux de guerre n'arrivassent à temps pour les faire partir tous ensemble , et les convoyer en sûreté.

Dans ces circonstances , l'ambassadeur ne pouvoit rendre à la compagnie un service plus essentiel et plus à propos que de ramener avec lui , sous l'escorte du *Lion* , tous les navires anglais qui partiroyent de Canton , la saison suivante. Comme les derniers navires en chargement, sont rarement prêts avant le mois de mars, l'ambassadeur pouvoit , en attendant, essayer d'exécuter lui-

même sa mission au Japon : mais il falloit pour cela avoir le bonheur de trouver encore sir Erasme Gower , à Chu-San , ce qu'il ne crut pas impossible , si le gouvernement vouloit aussitôt dépêcher une lettre à sir Erasme. Le désir qu'avoit le colao de voir partir l'ambassade , devoit l'engager à ne pas retarder l'envoi de la lettre.

L'ambassadeur se déterminâ donc à annoncer à Ho-Choong-Taung , qu'il avoit l'intention d'aller joindre immédiatement sir Erasme Gower à Chu-San , et à le prier de faire expédier , sans le moindre délai , la lettre qu'il écrivoit à ce commandant ; parce qu'autrement il courroit risque de le manquer.

Cette résolution fut très-satisfaisante pour le colao : et tout prouva qu'elle avoit été sagement prise. L'étiquette chinoise exigeoit que l'ambassade cessât au moment où elle reçut la réponse de l'empereur et les présens de congé. Dès - lors il ne devoit plus y avoir de communication avec sa majesté impériale. Il étoit en même-temps aussi peu convenable à la dignité d'un ambassadeur , de prolonger son séjour lorsqu'il sentoit que sa mission cessoit d'être agréable , qu'il l'eût été à un hôte ordinaire de rester au - delà

du temps pour lequel il avoit été invité.

Les relations avec l'empereur , dont le terme supposé étoit ce qui causoit le plus de peine à l'ambassadeur , furent cependant continuées , ainsi qu'on le verra dans les pages suivantes ; elles le furent même d'une manière plus intime , et par une voie plus favorable , que tandis qu'il restoit environné d'une nombreuse cour.

Un si prompt déplacement parut très-fâcheux à quelques Anglais attachés à l'ambassade , lesquels s'étoient arrangés pour passer l'hiver à Pékin. Jugeant de la température , par la latitude de cette ville , qui n'est que de quelques minutes au-dessous du quarantième degré de latitude nord , ils ne songeoient pas aux violens effets que la grande chaîne des hautes montagnes de la Tartarie , éternellement couvertes de neige , produit sur cette capitale , où pendant les mois d'hiver le thermomètre est ordinairement la nuit à moins de vingt degrés , et le jour beaucoup au - dessous du point de la congélation.

Les habitans de Pékin sentent moins le froid , non - seulement parce qu'ils en ont l'habitude , mais parce qu'ils se couvrent en

raison de son intensité. Leurs vêtements consistent alors en fourrures, en étoffes de laine et en toiles de coton piquées. Ils ne sont point accoutumés à voir le feu; il n'y a d'autres cheminées dans Pékin, que celles qui sont dans les cuisines des grands hôtels. Le feu sur lequel les Anglais comptent principalement, pour ne pas souffrir de la rigueur du froid, ne pouvoit pas bien remplir leur but, dans des maisons construites de manière à laisser entrer l'air extérieur de presque tous les côtés. Cependant, il y a des poêles dans les principales maisons, et ils sont chauffés en dehors des appartemens, avec du charbon de terre qui se trouve en abondance dans les environs de Pékin. Ces poêles sont placés ordinairement sous des estrades, où l'on s'asseoit le jour, et où l'on dort la nuit.

Le plus mauvais temps, à Pékin, doit être regardé comme assez doux par les Tartares, parce qu'ils sortent d'un climat plus rigoureux; mais les autres étrangers s'y trouvent, dit-on, moins bien l'hiver que l'été, quoiqu'alors la chaleur y soit excessive. Pour l'une et l'autre saison, il semble nécessaire d'être *acclimaté*.

Plusieurs personnes de l'ambassade furent malades à Pékin; et toutes ne se rétablirent pas. Le corps humain semble plus fait pour supporter l'air le plus chaud, que le plus froid, et pour vivre sous l'équateur, plutôt que près du pôle.

CHAPITRE IV.

Départ de Pékin. Voyage à Han-Choo-Foo, fait en partie sur le Canal Impérial.

LORSQUE lord Macartney eut résolu de tâcher de joindre le *Lion* à Chu-San, il eut, autant d'impatience de partir de Pékin, qu'il avoit d'abord eu d'envie d'y prolonger son séjour. Un autre motif contribua à lui faire hâter son départ. Le Pei-Ho et les autres petites rivières du nord de la Chine, doivent une partie de leurs eaux aux neiges qui fondent, en été, sur le sommet des montagnes de la Tartarie. Tandis que les neiges continuent à fondre, les rivières sont profondes et propres à la navigation ; mais vers la fin de l'automne, où les rayons obliques du soleil ont moins d'effet sur la terre, et où la fonte des neiges cesse, les rivières deviennent tout-à-coup si basses, et leur cours se ralentit tellement, qu'elles ne peuvent plus porter que des bateaux petits et peu commodes, même avant que le froid ait changé en glace leurs eaux foibles et paresseuses.

Tome III.

P

Les mandarins qui accompagnoient l'ambassade , sachant bien qu'en Chine les voyages par terre étoient extrêmement incommodes et fatigans , sur-tout en hiver , hâtèrent tous les préparatifs , afin de pouvoir être à temps de s'embarquer sur le Pei-Ho , pendant qu'il étoit encore navigable.

Il fut décidé que l'ambassade se rendroit à Han-Choo-Foo , capitale de la province de Ché-Kiang , dont Chu-San forme une partie ; parce que si , quand elle seroit à Han-Choo-Foo , on apprennoit que sir Erasme Gower l'attendoit encore à Chu-San , on pourroit aller le joindre en peu de jours , sinon , se rendre directement à Canton , afin de s'y embarquer pour l'Europe. Les mandarins Chow-ta-zhin et Van-ta-zhin étoient constamment restés auprès de l'ambassade , à laquelle ils étoient extrêmement utiles.

Lord Macartney demanda qu'ils continuassent à l'accompagner jusqu'au moment de son embarquement ; et quoiqu'ils fussent particulièrement attachés à la province de Pé-Ché-Lée , on n'hésita pas à les lui accorder.

Les doutes et les soupçons que les ennemis des Anglais avoient inspirés au colao , et qu'ils avoient même tenté de faire parve-

nir jusqu'à l'empereur, procurèrent à l'ambassadeur un avantage plus grand encore que celui d'avoir auprès de lui les deux premiers conducteurs de l'ambassade. Le gouvernement chinois crut, ce semble, qu'il falloit qu'un homme digne de la plus grande confiance, fût chargé d'accompagner ces étrangers suspects, pendant le long voyage qu'ils alloient faire dans l'intérieur de l'empire, afin de veiller sur leur conduite, et de découvrir, s'il étoit possible, quels étoient leur caractère et leurs desseins. Le choix tomba sur le colao Sun-ta-Zhin, dont nous avons parlé dans un des chapitres précédens. Lorsqu'il avoit été envoyé sur les frontières pour traiter avec les agens de la Russie, il s'étoit acquitté de cette mission d'une manière très-satisfaisante pour la cour; aussi le jugea-t-on le plus propre à remplir une mission nouvelle à l'égard d'autres étrangers. Il avoit des manières ouvertes et engageantes, et ne paroissoit pas fait du moins pour adopter la haine et les préventions du légat. Le choix d'un homme de ce rang pour accompagner l'ambassade, fut considéré par les Chinois comme un honneur qu'on lui rendoit, et ce fut de cette

manière qu'on l'annonça à l'ambassadeur.

Dans la matinée du 7 octobre , Ho-Choong-Taung se rendit avec d'autres colaos dans un des pavillons qui sont en-dedans des portes de Pékin , afin de se séparer de l'ambassadeur avec les cérémonies d'usage. On dit à ce dernier plusieurs choses flatteuses de la part de l'empereur ; et les ministres qui représentoient ce prince , observèrent toute l'étiquette de la civilité chinoise. Ils dirent qu'ils espéroient que l'ambassadeur étoit satisfait du traitement qu'avoit reçu l'ambassade , pendant son séjour parmi eux ; et ils l'assurèrent que rien ne seroit oublié pour rendre son voyage agréable jusqu'au port où il devoit s'embarquer ; et , en effet , on lui tint parole.

On mit sur une table deux tuyaux de bambou , couverts d'un drap jaune , et contenant des rouleaux de papier jaune , semblable à du vélin. L'un des rouleaux contenoit la liste des présens de l'empereur , et l'autre une réponse aux dernières demandes de lord Macartney. Les dispositions des hommes qui avoient été consultés sur cette réponse , et la promptitude avec laquelle on l'avoit faite , ne donnoient pas lieu de croire

qu'elle fût favorable ; mais quand même on eût eu quelque espoir qu'elle pût l'être , il eût certainement été détruit par le silence qu'Ho-Choo-Taung garda à ce sujet ; car s'il eût accédé aux demandes de l'ambassadeur , il eût voulu se faire mérite de le lui annoncer. En présence de l'ambassadeur , les deux rouleaux furent attachés avec des rubans jaunes sur les épaules d'un mandarin du cinquième ordre qui , pendant cette opération , se tint constamment à genoux. On le fit ensuite monter à cheval pour porter les deux rouleaux jusqu'à l'endroit où l'ambassade devoit s'embarquer.

La distance des rangs , en Chine , est tellement marquée , que les deux mandarins qui , depuis long-temps , accompagnoient l'ambassade , et qui n'étoient point d'un ordre inférieur , s'agenouillèrent pour prendre congé du colao. Quoique l'interprète eût été annoncé comme secrétaire de l'ambassade pour la langue chinoise , il étoit toujours obligé de se tenir debout devant le même colao ; et une fois , l'orgueilleux général de l'armée du Thibet le força de l'interpréter à genoux.

Après s'être séparé des ministres de l'em-

pereur, l'ambassadeur, avec sa suite ordinaire d'Anglais et de Chinois, sortit de Pékin par une des portes du côté de l'est, et fut salué avec les honneurs accoutumés. Il marcha ainsi droit à Tong-Choo-Foo, afin de s'y embarquer sur le Pei-Ho.

L'air étoit alors bien moins chaud que la première fois que l'ambassade avoit passé sur la magnifique chaussée, par laquelle on sort de la capitale; aussi, aucun anglais ne se trouva trop pressé par la foule qui couvroit le chemin. Certes, il n'est pas nécessaire qu'il y ait des étrangers pour que ce chemin soit continuellement rempli de monde. Indépendamment du nombre immense de personnes employées à porter des provisions à Pékin, ou à en emporter des marchandises, la foule d'hommes qui accompagne toujours les mandarins qui y arrivent ou qui en partent, et les lentes processions, particulièrement celles des funérailles, occupent souvent toute la largeur de la route.

On ne laisse enterrer personne dans l'enceinte de la ville; et la cérémonie de porter les morts en terre, cause autant d'embarras aux portes de cette capitale, que le charroi des provisions pour les vivans. Quels que

soient l'état et la fortune d'un chinois qui n'est point dans les emplois publics, il ne vit point habituellement avec éclat, et réserve ses principales dépenses pour les fêtes solennelles, ou les évènements particuliers qui arrivent dans sa famille. Suivant les mœurs du pays, la mort d'un parent est certainement un des plus grands évènements. Les sentimens d'affection et de respect qu'on avoit pour ce parent tandis qu'il étoit vivant, ne s'éteignent point tout-à-coup dans l'ame de ceux qui le perdent. C'est une satisfaction, une consolation même, que de rendre des devoirs superflus aux mânes de ceux qu'on regrette. Les vœux de la nature sont, à cet égard, confirmés et fortifiés par la morale et les loix de l'empire. Toute institution tendante à maintenir l'habitude du devoir des enfans envers ceux à qui ils doivent le jour, est sanctifiée par un précepte qu'on ne peut jamais négliger sans s'exposer à l'infamie.

Le premier convoi funèbre, que les Anglais rencontrèrent en sortant de Pékin, étoit précédé par plusieurs instrumens qui exécutoient une musique solennelle. Ensuite venoient des personnes portant diverses

enseignes. Il y avoit des étendards en soie, et des planches peintes, avec des caractères et des devises qui indiquoient le rang et les titres de celui qui n'étoit plus. Immédiatement en avant du cercueil marchaient les parens mâles, qui étoient soutenus par des amis, occupés à empêcher qu'ils ne se livrassent aux excès de la douleur, à quoi leur air sembloit annoncer qu'ils étoient disposés. On portoit au - dessus des pleureurs des parasols avec de longs rideaux. Lorsqu'un convoi se trouvoit vis-à-vis d'un temple ou d'un cimetière, plusieurs personnes étoient occupées aussitôt à brûler des morceaux de papier rond, couverts de légères feuilles d'étain. Suivant l'opinion populaire, ces feuilles, comme le denier qu'on offroit à Caron pour passer le Styx, doivent, dans les premiers instans d'une nouvelle existence, être employées à acheter les choses nécessaires à la vie.

Quoique d'après leur doctrine philosophique, les Chinois lettrés excluent toute idée contraire à la raison, et n'admettent pas même l'existence des êtres qui n'ont point de rapport avec nos sens, ils cèdent souvent à l'usage; et se conforment, dans la

pratique, aux notions des foibles et du vulgaire. Parmi beaucoup d'autres superstitions, le peuple a celle d'être très-scrupuleux sur le temps et le lieu où il doit enterrer les morts. Le délai occasionné par ces difficultés a souvent retenu long-temps les cercueils des riches, loin de leur dernier asyle. On en voit ainsi beaucoup dans des maisons et dans des jardins, où, en attendant, on élève un apprentis pour les mettre à l'abri du mauvais temps. Mais la nécessité force les pauvres à vaincre leurs scrupules, et à porter promptement, et sans de grandes cérémonies, les restes de leurs parens dans leur dernière demeure.

Quelque différent que soit le sentiment qui agite l'ame des Chinois à l'occasion du mariage, ils le célèbrent, à la vérité, d'une manière brillante et dispendieuse, mais avec beaucoup moins de pompe qu'ils n'en mettent dans leurs funérailles. La magnificence qui accompagne la célébration du mariage, doit vraisemblablement son origine aux parens des époux. Ce sont eux qui ont pu naturellement désirer de donner de l'éclat à une union de leur choix. Ils ont voulu y mettre une solennité qui contribuât à en rendre les

liens plus sacrés et plus durables. Mais l'impulsion qui réunit les deux sexes n'a jamais eu besoin du secours des fêtes publiques. Le mystère sert beaucoup mieux l'amour ; et est préféré pour ses solennités.

Les Chinois ne regardent le célibat d'aucun sexe , comme une vertu. La constance est la seule sorte de chasteté qu'ils recommandent. Cependant les règles de la décence extérieure sont maintenues chez eux par l'exemple et les leçons de toutes les personnes qui ont de l'éducation et de la politesse. Quelque ressemblance qu'on trouve entre le paganisme de la Chine et celui de l'Indostan, le premier semble n'avoir emprunté de l'autre aucune de ces figures obscènes, sculptées quelquefois jusque sur le dehors des temples indiens, et représentées comme l'emblème des premiers desseins de la nature.

Un des anglais attaché à l'ambassade, eut, en partant de Pékin, le temps d'examiner un petit temple ouvert, situé sur l'un des côtés de la chaussée. Il n'avoit pu prendre ce soin, dans l'empressement où l'on étoit en approchant de cette ville. Une figure sculptée, qu'il trouva dans le temple, lui parut représenter le lingam des Indous, ou

leur dieu des jardins. Ce n'étoit, cependant, qu'une simple colonne, élevée perpendiculairement sur le dos d'un lézard grossièrement fait. La colonne n'étoit, sans doute, là que pour porter une inscription chinoise qui en couvroit presque tout un côté.

Si d'après les expressions libres, qu'on trouve fréquemment dans quelques-uns des écrivains les plus élégans de l'antiquité, et d'après les tableaux indécens qu'on a découverts parmi d'anciennes ruines, comme par exemple, à Pompeïa, ainsi que d'après les restes du culte obscène, pratiqué dans une partie obscure même du pays, et les usages effrontés de quelques tribus sauvages, si, dis-je, on doit inférer que la décence n'est un sentiment ni naturel, ni nécessaire, il faut avouer que c'est au moins un heureux artifice de la société, parce que quoiqu'elle n'exclue pas toujours le vice, elle cache sa turpitude, et ajoute au charme et à la délicatesse des jouissances naturelles. Dans la pratique de cette vertu factice, les Chinois ont précédé et surpassé la plupart des nations.

A son arrivée à Tong - Choo - Foo, l'ambassade fut très-bien accueillie dans le même

temple où elle avoit logé quelques jours, la première fois qu'elle avoit passé dans cette ville. Les principaux mandarins de Tong-Choo-Foo rendirent visite à l'ambassadeur, et le soir la ville fut illuminée avec des très-jolies lanternes. Les Anglais trouvèrent les troupes sous les armes devant le temple. Elles avoient différents habits uniformes. Il y en avoit de très-singuliers et très-pittoresques, mais qui sembloient plutôt faits pour paroître sur le théâtre que pour aller au combat. Des gilets et des jupons piqués, des bottes de satin avec des semelles de papier très-épais, ont un mélange de grossièreté et de mollesse peu fait pour une vie guerrière. Mais le temple pouvoit se passer de leur secours. Il étoit bien en sûreté sous la protection plus puissante du *Men-Shin*, esprit qui le gardoit, et dont la figure étoit peinte sur la porte d'entrée. Des dessins de la même espèce, et auxquels on attribue le même pouvoir, sont collés sur les portes d'entrée et les portes intérieures de la plupart des maisons chinoises.

Le peuple chinois sachant à combien de maux il est exposé, cherche de tous côtés ce qu'il croit pouvoir l'en préserver. Les

ames une fois ouvertes à la crédulité, acceptent avidement les secours surnaturels, qu'une religion nouvelle leur offre contre la violence du pouvoir, ou les calamités de la nature. La propre religion des Chinois n'a rien d'exclusif; et ils auroient, en grand nombre, embrassé le christianisme, s'ils avoient pu l'accorder avec leurs autres préceptes. Les jésuites qui vouloient permettre à leurs néophytes de pratiquer leurs anciennes cérémonies dans les demeures de leurs ancêtres, auroient bien mieux réussi que les antagonistes qui les condamnoient; car le principal reproche qu'un payen de la Chine fait à présent à ces antagonistes, c'est de négliger leurs ayeux. Les sacrifices de troupeaux, de volaille, d'huile, de sel, de farine, et d'encens, dont fait mention le *Lévitique*, sont connus et pratiqués par les Chinois. Ils ont aussi leurs lares et leurs pénates, comme les Romains; et en faisant des offrandes à chaque nouvelle lune, ils rappellent l'expression du poëte latin :

Coelo supinas si tuleris manus nascente lunâ.

Puisque les Chinois ont un si grand penchant pour toutes les religions, il n'est pas

surprenant que les Anglais aient trouvé , dans le temple de Fo , un prêtre étranger à la secte de cette divinité. Il étoit disciple de Lao-Koun , dont la doctrine diffère peu de celle d'Épicure. Ce Lao-Koun disoit que vivre heureux étoit le premier but de l'homme , et qu'une indifférence absolue pour tous les évènements , étoit le plus sûr moyen d'atteindre ce but ; qu'il ne falloit pas vainement réfléchir sur le passé , ou s'inquiéter de l'avenir , parce que la plus sage occupation étoit de jouir des momens passagers de la vie.

A ces maximes qui , quand elles seroient vraies , ne pourroient guère être praticables , les prêtres ont joint beaucoup de rites et de prétentions , qui ont un but opposé : mais ils ont été obligés de le faire , pour acquérir de l'ascendant sur le peuple. Ils prétendent pouvoir prédire l'avenir , et fournir des moyens de se garantir du mal. Ils ont leurs sectateurs et leurs temples , et portent un habillement qui les distingue des autres. Mais , d'ailleurs , ils sont réunis avec toutes les autres sectes , contre la religion simple et naturelle , ou plutôt la raison-morale de Confucius.

Indépendamment des divinités que nous avons dit, dans un autre chapitre, être dans le temple de Tong-Choo-Foo, on y remarque les statues de la paix et de la guerre, de la tempérance et de la volupté, de la joie et de la mélancolie, avec des figures de femme, représentant la fécondité et le plaisir. Devant ces statues, on voit tantôt un seul, tantôt plusieurs vases de bronze, dans lesquels les prêtres et les dévots brûlent des mèches parfumées et du papier couvert de feuilles d'étain.

Tandis que les principales personnes de l'ambassade achevoient de visiter le temple et la ville de Tong-Choo-Foo, les Anglais et les Chinois de leur suite, arrangeoient tout ce qu'il falloit pour l'embarquement. Les yachts étoient déjà prêts sur le bord de la rivière. L'ambassadeur eut la satisfaction de voir que, pour qu'il pût descendre commodément la rivière, on avoit tout préparé avec le même soin, la même attention, que lorsqu'il l'avoit remontée. Les présens donnés par l'empereur n'étoient pas de nature à causer tant d'embarras que ceux qu'on lui avoit portés; et il fallut peu de temps pour embarquer tout le bagage dans les bateaux.

Un de ces bateaux fut chargé des voitures de l'ambassadeur, qu'on avoit démontées exprès. Il y avoit parmi ces voitures un très-beau carrosse de cérémonie, que l'ambassadeur avoit voulu offrir, en son nom, à l'empereur, et qu'il avoit, en conséquence, inséré dans la liste des présens remis aux mandarins. Trouvant ensuite qu'il convenoit mieux d'offrir quelque chose de sa propre main, il présenta au monarque deux montres enrichies de diamans. Cependant le carrosse étoit déjà à Yuen-Min-Yuen. L'empereur l'y ayant vu à son retour de Zhé-Hol, le renvoya avec un message poli, attendu qu'il n'acceptoit point deux fois des présens d'un particulier.

L'ambassade ne s'arrêta pas plus de vingt-quatre heures à Tong-Choo-Foo. Les eaux du Pei-Ho étoient déjà basses, et continuoient à diminuer. Si on avoit attendu quelques jours de plus, elles n'auroient pas pu porter les yachts; et il eût été également incommode de voyager par terre ou dans de petits bateaux.

Les yachts, dont on se servit dans cette occasion, étoient de la construction la plus légère possible, mais commodes pour les passagers.

passagers. Il n'y avoit point, au-dessus des chambres, de logement pour le domestique, et on ne pouvoit mettre que très-peu de bagage à fond de cale. Ils avoient soixante-dix pieds de long, et quinze de large, avec un fond plat; ils tiroient à peine dix ponces d'eau. Malgré cela la rivière étoit si basse, que le second jour du voyage il fallut, en quelques endroits, les faire passer de force. Indépendamment de la cause du décroissement des eaux, citée au commencement de ce chapitre, il y en a une autre qui n'est pas si constante, mais qui avoit lieu en cette occasion. La sécheresse avoit été si considérable que, depuis le mois de juillet, il étoit à peine tombé une ou deux fois de la pluie pour remplacer ce que l'évaporation faisoit perdre à la rivière. Depuis cette époque, il avoit été rare de voir un nuage. Le temps de la moisson est si peu pluvieux, qu'on bat communément le grain sur une aire, dans le milieu du champ même où on l'a recueilli.

Le thermomètre de Farenheit qui, au mois d'août, n'étoit presque jamais sur le Pei-Ho au-dessous de vingt-quatre degrés, ne s'élevoit pas à cinquante lorsque les An-

Tome III.

Q

glais y repassèrent (1). La campagne qui avoit été, en très-grande partie, couverte de *kow-leang*, ou *grand millet*, offroit une moisson de millet d'une autre espèce. Sa tige courte bornoit moins la vue; et comme les voyageurs s'éloignoient des montagnes, situées à l'occident de Pékin, ils avoient en perspective une plaine immense, fertile, bien cultivée et remplie de villages.

Les yachts avoient encore fait fort peu de chemin, lorsque Van-ta-Zhin se rendit à bord de l'ambassadeur pour lui apprendre que le colao Sun-ta-Zhin venoit de recevoir une lettre de l'empereur, et qu'il désiroit de lui en faire part. Lord Macartney s'aperçut en même-temps que le yacht de Sun-ta-Zhin s'approchoit très-vîte du sien; et voulant lui épargner la peine d'en sortir, il se rendit immédiatement à son bord. Il commença par rappeler à ce nouveau compagnon de voyage, les civilités qu'il en avoit reçues dans le Poo-Ta-La et dans les jardins de Zhé-Hol; et il lui en renouvela ses remerciemens. Après quoi, il lui dit qu'il s'étoit regardé comme très-heureux, en apprenant qu'il avoit été nommé pour lui faire l'honneur de l'ac-

(1) Au commencement d'octobre.

compagner dans le voyage de Chu-San.

Le colao reçut l'ambassadeur avec beaucoup de marques de considération, et témoigna le plus grand contentement d'avoir été choisi en cette occasion. Il lut ensuite une partie de la lettre de l'empereur, laquelle disoit : — « Qu'il falloit que Sun-ta-Zhin » se chargeât particulièrement du soin de » l'ambassade ; qu'on traitât avec beaucoup » d'attention et toutes les distinctions convenables l'ambassadeur et sa suite , dans » leur voyage à Chu-San, où Sun-ta-Zhin » les mettroit en sûreté à bord de leurs vaisseaux ; mais que si ces vaisseaux étoient » déjà partis, il accompagneroit l'ambassade » de la même manière, et pour le même » objet , jusqu'à Canton ».

Il étoit naturel de supposer que Sun-ta-Zhin ne communiqueroit pas ses instructions particulières qui, peut-être , étoient renfermées dans la même dépêche. Mais il en dit assez pour faire entendre qu'on n'avoit pas fait partir la lettre par laquelle l'ambassadeur mandoit à sir Erasme Gower de l'attendre à Chu-San. La lettre écrite en anglais avoit été remise ouverte, au ministre. Celui-ci ne put point trouver à Pékin , parmi ceux qui

n'appartenoient pas à l'ambassade , quelqu'un en état de lui traduire cette lettre. Quoique tout dût lui prouver que la lettre contenoit ce que l'ambassadeur lui avoit dit, et qu'il fût difficile d'imaginer quelle nouvelle indis- crète ou quelles injonctions dangereuses l'ambassadeur auroit pu donner alors à sir Erasme Gower , le colao Ho-Choong-Taung eut de tels soupçons à cet égard, qu'il retint la lettre.

Cependant Sun-ta-Zhin fut bientôt convaincu de la franchise avec laquelle l'ambassadeur lui expliqua la lettre , ainsi que de la nécessité de cette dépêche , et il écrivit à l'empereur pour qu'elle lui fût envoyée sans délai. Bientôt après l'ambassadeur prit congé de lui , et se retira dans son yacht , où , au bout d'une demi-heure , Sun-ta-Zhin lui rendit sa visite. La conversation devint alors plus libre. Le colao apprenant que lord Macartney avoit demeuré trois ans en Russie, il parut qu'il ne pouvoit pas deviner quelles affaires publiques avoient exigé de si longues négociations. Sa surprise mit l'ambassadeur dans le cas de lui donner une explication des coutumes des nations européennes , à l'égard des relations pour lesquelles les divers souverains ont habituellement des ambassa-

deurs à la cour les uns des autres ; ce qui entretient une bienveillance réciproque , et prévient les jalousies que pourroient occasionner des mal-entendus accidentels.

Les questions de Sun-ta-Zhin ne paroissent pas moins être l'effet de sa curiosité personnelle , que du désir de communiquer à l'empereur tout ce qu'il pourroit recueillir dans la conversation de lord Macartney , relativement aux Anglais , et aux autres nations européennes qui trafiquent en Chine. On pouvoit juger , d'après la correspondance journalière de l'empereur , combien l'ambassade captivoit son attention ; et l'ambassadeur s'appercevoit aisément qu'en s'entretenant familièrement avec ce prince , par l'organe du loyal Sun-ta-Zhin , il réussissoit mieux à détruire les préventions du gouvernement chinois contre les Anglais , et conséquemment il avançoit davantage vers le principal but de sa mission ; que ses conférences gênées ne l'avoient permis durant son séjour à la cour. Les visites réciproques de l'ambassadeur et de Sun-ta-Zhin furent fréquemment répétées. Au premier signal leurs yachts s'abordoient , et le chinois ou l'anglais passaient aisément de l'un à l'autre.

Dans ces occasions , Sun-ta-Zhin lisoit souvent des passages des lettres que lui écrivoit l'empereur , et qui contenoient quelques expressions gracieuses pour l'ambassadeur et sa suite , à l'occasion du compte que Sun-ta-Zhin lui avoit rendu de leur manière de se conduire et de leurs dispositions. Il est probable que ce chinois avoit découvert que le portrait que le légat avoit fait d'eux , étoit noirci à dessein ; et une telle méchanceté suffisoit pour engager une ame comme la sienne à parler des Anglais d'une manière aussi favorable que l'exigeoient ses propres observations et son opinion.

Non-seulement Sun-ta-Zhin avoit l'ame remplie d'une générosité naturelle , mais son goût pour la littérature contribuoit à corriger les préjugés étroits et nationaux qu'avoient pu lui inspirer , et son éducation , et les maximes , et les sentimens des personnes avec lesquelles il vivoit. Il avoit toutes les connoissances qu'on peut puiser dans les livres chinois et tartares-mantchous. Parmi tous les mandarins qu'avoit eu occasion de voir l'ambassadeur , il étoit le seul qui voyageât avec une bibliothèque. Poli dans ses manières , il croyoit , cependant , qu'il lui étoit nécessaire d'user

de tous les privilèges attachés à son rang. Il avoit le titre de colao ; et il étoit , de plus , décoré du manteau jaune , qui ressemble à un *spencer* (1), et qu'il portoit par-dessus sa robe. Ce manteau est maintenant la plus haute distinction connue en Chine ; et il imprime à celui qui le porte un caractère , en quelque sorte sacré. Le clergé de Zhé-Hol , pauvre , ignorant , et très-irrégulier dans ses mœurs , ne peut conséquemment être respecté , et ne retire aucun avantage d'être entièrement vêtu de jaune : mais une partie d'habillement de cette couleur , procure à tout autre homme le respect et la considération de tous les rangs.

Quoiqu'honoré du titre de grands , Chow-ta-Zhin et Van-ta-Zhin évitoient de se trouver chez l'ambassadeur lorsque Sun-ta-Zhin lui rendoit visite , parce qu'ils étoient obligés de se tenir debout en sa présence. L'interprète ayant une fois voulu hasarder de s'asseoir devant lui , il le fit aussitôt rentrer dans le devoir.

(1) On sait que le *spencer* n'est qu'un gilet qu'on porte par-dessus l'habit. Il me semble que les Anglais auroient pu emprunter des Chinois une manière de se vêtir plus commode et moins bizarre. (*Note du Traducteur.*)

Les mandarins inférieurs et les gardes qui accompagnoient l'ambassade n'osoient point, comme auparavant, tenter d'empêcher les principaux anglais de faire des excursions à terre. Il est vrai que ceux-ci étoient très-attentifs à ne commettre aucune indiscretion, et à ne point retarder la marche des yachts. D'ailleurs, de Tong-Choo-Poo à Tien-Sing, le pays n'étoit pas nouveau pour eux, encore que la différence des saisons et des cultures en eût un peu changé l'aspect. Les champs étoient brûlés par une longue sécheresse. Mais comme, en quelques endroits, le lit de la rivière étoit élevé au-dessus de la campagne voisine, parce que l'eau déposoit continuellement de la terre dans le fond, et parce qu'on construisoit sans cesse de nouvelles levées pour empêcher les débordemens, cette campagne s'arrosoit avec peu de difficultés; et on avoit pour cela pratiqué des écluses sur les bords de la rivière, comme on l'auroit fait dans les murs d'un canal élevé.

Dans les endroits où la rivière étoit de niveau avec la campagne, les cultivateurs employoient quelquefois une plus fatigante manière d'arrêter l'eau. Deux hommes se pla-

soient vis-à-vis l'un de l'autre sur deux hauteurs un peu avancées dans la rivière, et tenant chacun deux cordes attachées à un panier, ils balançoient ensemble long-temps et avec force ce panier; et lorsqu'ils avoient assez d'élanement, ils jetoient l'eau dans un réservoir creusé à côté de la levée. Ensuite ils la conduisoient par des rigoles dans les endroits qu'ils vouloient arroser. Quelquefois on se sert d'une longue perche placée en travers dans la fourche d'un poteau, qui tourne sur un pivot. Il faut qu'un bout sorte beaucoup plus que l'autre pour qu'elle serve de levier; et alors on attache au bout le plus court, un seau qu'on fait plonger dans la rivière, et qu'on lève ensuite pour le vider dans le réservoir: malgré la pesanteur de l'eau, il ne faut pour cette opération qu'une légère force appliquée à l'autre extrémité de la perche.

Les habitans des rives de Pei-Ho ont l'air très-pauvres, à en juger par leurs maisons et par leurs vêtemens. Mais leur bonne humeur prouve qu'ils ne manquent pas des choses les plus nécessaires à la vie, et qu'ils ne regardent pas leur état comme l'effet de quelque injustice exercée envers eux; sentiment qui ne laisse pas ordinairement

l'homme tranquille. Leur pauvreté n'est pas non plus due à la stérilité des champs que cultive leur industrie : mais leur population est trop nombreuse pour que chaque famille ait une assez grande portion de terre pour pouvoir se procurer toutes les commodités de la vie. On en réserve fort peu pour élever des animaux. Les Chinois sont sans doute convaincus de ce qu'affirme Adam Smith ; — « C'est qu'un champ médiocrement » fertile ; qui rapporte du bled , produit de » quoi nourrir plus d'hommes que le meilleur » leur pâturage de la même étendue où l'on » élève des animaux ; car , si sa culture exige » plus de travail , ce qui reste après avoir » ôté la semence et payé les frais d'exploitation , est aussi beaucoup plus considérable ».

Les Anglais virent quelques coins de terre où l'on faisoit paître des moutons. Mais on en fait venir de la Tartarie un bien plus grand nombre , ainsi que beaucoup de gros bétail. Les animaux de cette dernière espèce , élevés en Chine , sont nourris avec de la paille de bled , coupée par petits morceaux. Le peuple ne mange que très-peu de viande qu'il mêle avec les végétaux pour leur donner

un peu de goût. Le lait, le beurre, le fromage, principale ressource de la vie pastorale, sont peu connus des Chinois. Quand l'ambassadeur et les principales personnes de sa suite désirèrent d'avoir du lait, il ne fut pas très-aisé de trouver un homme qui s'entendit à soigner les vaches. Cependant, il s'en présenta un, et il fut mis, avec deux vaches et le fourrage nécessaire, dans un bateau qui suivit les yachts.

Dans cette saison, la plus grande partie de la récolte de *kow-leang* (1) étoit déjà serrée. La première opération qui suit celle de la moisson, est de fouiller à la houe les racines de *kow-leang*; et comme dans tout ce qu'il font, les Chinois sont extrêmement méthodiques, et qu'ils connoissent, par expérience, les avantages qui résultent de la division du travail, cette opération est régulièrement exécutée de la manière suivante: Un homme s'avance en ligne directe et enlève de chaque côté, à coups de houe, un rang de racines. Un second marche ensuite, et dégage ces racines de la terre qui y est adhérente; et enfin, un troisième s'occupe à rendre la terre meuble dans l'espace qui est entre les

(1) Grand millet.

rangs. Par ce moyen, un seul bûfle suffit pour y traîner la charrue. Les racines de kow-leang sont quelquefois brûlées sur le sol, et l'on en étend ensuite les cendres. Mais quand le chaiffage est rare, on emporte ces racines pour les brûler dans les maisons.

La terre étant dans un état de culture continuel, les charrues de la construction la plus simple suffisent pour tout ce qu'on a besoin d'en faire. Quand le sol est très léger, des hommes et des femmes s'attachent eux-mêmes à la charrue, et labourent. Cette charrue n'a pas besoin de coutre, attendu qu'il n'y a point d'herbe à séparer. Le soc qui ouvre la terre est terminé en courbe, ce qui fait le même effet que l'ais qui, dans les charrues d'Europe, sert à retourner la terre. Cette partie du soc chinois est quelquefois de fer, et plus souvent de cette espèce de bois qu'à cause de sa dureté on nomme bois de fer.

Après trois jours de navigation, les yachts arrivèrent dans l'endroit ju qu'où remonte la marée. Le reflux, accélérant le courant de la rivière, les porta le lendemain à Tien-Sing. Là, le légat qui, jusqu'alors, avoit voyagé avec l'ambassade, mais qui, intimidé

par la présence de Sun-ta-Zhin, ne s'étoit aucunement mêlé de la diriger, s'en sépara enfin, on plutôt disparut sans prendre congé, et sans mettre les Anglais dans le cas de le remercier des services qu'il savoit bien lui-même ne pas leur avoir rendus.

Ce fut aussi là que l'ambassade prit une nouvelle route. Au lieu de suivre le même bras du Pei-Ho jusqu'à la mer, elle tourna à droite, vers le sud, et passa devant l'embouchure de la rivière When-Ho, qui, comme le Pei-Ho, vient des montagnes de la Tartarie, et tombe dans le grand bassin de Tien-Sing. Les yachts furent trois heures à traverser la multitude de jonques qui étoient à l'ancre dans ce bassin, et ils entrèrent dans la rivière Yun-Leang-Ho, dont il a déjà été question. Sur les bords de cette rivière, les faubourgs de la *Cité Céleste* (1) occupent un grand espace. On y avoit construit un pavillon pour recevoir l'ambassadeur, et placé, dans l'endroit où il devoit débarquer, une porte triomphale. Une collation de fruits et de confitures l'attendoit dans le pavillon. La foule des spectateurs n'étoit pas moins grande cette fois-ci que

(1) Signification du nom de *Tien-Sing*.

la première fois qu'il passa à Tien-Sing.

Derrière la ville de Tien-Sing s'étend une plaine vaste et sablonneuse , couverte de petites tombes dont le nombre est incalculable. C'est le cimetière public ; et les limites n'en sont si reculées, que parce que le respect que les Chinois ont pour les morts, les empêche d'ouvrir une fosse dans l'endroit où la moindre trace indique qu'il y en a eu une première.

Le Yun-Leang-Ho se nomme aussi *Eu-Ho*, c'est-à-dire, la précieuse rivière. Son cours, auprès de Tien-Sing, est entre deux chaussées extrêmement élevées, et inclinées, du côté de l'eau, comme un glacié. Sur le haut de chacune de ces levées, qui ont plusieurs milles de long, est un très - joli chemin, garni de gravier, et ombragé par des rangs de grands saules, de hauts peupliers, de trembles, et d'arbres fruitiers, principalement des pruniers. Le long des levées, la campagne est cultivée comme un jardin. Il y a sur-tout beaucoup de légumes.

Le courant étoit si fort, que pour le vaincre il fallut employer dix-huit ou vingt hommes à tirer chaque yacht. Malgré cela on ne faisoit pas plus d'un mille par heure. Mais

l'aspect charmant de la campagne dédommageoit un peu de la lenteur de cette navigation. Dans d'autres endroits, la rivière s'élargissoit d'environ quatre - vingt pieds, et le courant opposoit alors moins de résistance.

D'après une tradition, conservée parmi les marins qui naviguent sur le Yun-Leang-Ho et les habitans qui sont sur ses bords, cette rivière étoit jadis deux fois plus profonde qu'elle n'est à présent. Une partie du fleuve Jaune suivoit alors son cours, et tomboit dans le bassin de Tien-Sing. Mais, maintenant, tout ce grand fleuve va se jeter dans la mer Jaune à plus de cent milles de distance de la Cité Céleste.

Les postes militaires du Yun-Leang-Ho, ne sont séparés que de quelques milles. Les soldats qui y sont stationnés doivent protéger le commerce intérieur des provinces et les voyageurs contre les voleurs et les pirates. Un soldat chinois porte l'épée du côté droit et la pointe tournée en avant; et il la tire du fourreau en mettant sa main droite en arrière.

Le sol que les Anglais virent, en partant de Tien-Sing, est sablonneux. Mais on ne

peut le creuser à un pied de profondeur , sans trouver l'eau en abondance. L'on y voit , à peu de distance les uns des autres , des canaux de différente grandeur. Quelques-uns portent leurs eaux à la rivière , et d'autres y prennent naissance.

Tandis que les Anglais remontoient le cours du Yun-Leang-Ho , il y eut une différence remarquable entre la hauteur du thermomètre pendant la nuit , et celle où il étoit dans le milieu du jour. Quelquefois , au lever du soleil , la liqueur ne s'élevoit guère au-dessus de quarante degrés de l'échelle de Farenheit , et à midi elle approchoit de quatre-vingt. Ces vicissitudes commencèrent à affecter la santé de quelques anglais : mais la maladie d'un petit nombre de gardes étoit causée par trop de plénitude , et par le défaut d'exercice.

En passant près des quelques villages , les voyageurs virent des femmes assises devant leur porte , occupées à filer du coton au rouet. Quelques-unes travailloient à la moisson ; et on ne pouvoit guère les distinguer des hommes par la délicatesse de leurs traits ou de leur teint. Suivant M. Hickey , qui , dans le cours de sa profession , observa particulièrement les

les formes du corps , « la personne de ces
 » femmes est entièrement le contraire de ce
 » qu'on considère en général comme beauté
 » ou élégance dans leur sexe. Leur tête est
 » grosse et ronde , et leur petite stature
 » ne paroît pas avoir plus de six fois la
 » longueur de la tête. Leur taille est entiè-
 » rement cachée par leurs robes amples.
 » Elles portent de grandes culottes , qui
 » vont depuis la hanche jusqu'au bas de la
 » jambe ; et de la cheville au bout du pied ,
 » tout est couvert de liens ».

Les femmes dont les formes sont plus élé-
 gantes , ne sont probablement pas exposées
 aux rudes travaux de la campagne. Une cou-
 tume qui subsiste , dit-on , en Chine , doit
 rendre la beauté rare dans les classes infé-
 rieures. On assure que les jeunes filles , dis-
 tinguées par leur figure ou par les graces
 du corps , sont , dès l'âge de quatorze ans ,
 achetées à leurs parens , pour l'usage des
 gens riches ou puissans. Les principales per-
 sonnes de l'ambassade virent , par hasard ,
 quelques-unes de ces femmes ; et d'après la
 blancheur et la délicatesse de leur teint , la
 beauté et la régularité de leurs traits , ils
 jugèrent qu'elles avoient droit d'être admi-

rées. Celles qui ne paroissent pas ordinairement dans la foule , mais que la curiosité fesoit sortir de leurs maisons pour voir passer les étrangers , étoient quelquefois obligées de se retirer à cause des huées des hommes , qui sembloient leur reprocher de s'exposer à la vue des Barbares.

Après avoir parlé des petits yeux qu'on attribue , en général , aux Chinois des deux sexes , M. Hickey ajoute : « La plupart des » hommes ont le nez court et retronssé , les » os des joues gros , la bouche grande et le » teint brun et sale. Tous , sans exception , » ont les cheveux noirs , et si épais , si forts , » qu'auprès d'eux , ils comparent ceux des Européens au poil des plus petits animaux. Les » Chinois portent souvent des moustaches , » et laissent croître sur leur menton un brin » de barbe qui descend très-droite ».

Les Anglais remarquèrent que la saison de la moisson occasionnoit une gaîté générale parmi les Chinois des deux sexes. Ils paroissent bien sentir qu'ils travailloient pour eux-mêmes. Beaucoup de paysans sont propriétaires des terres qu'ils cultivent. On ne voit point parmi eux de ces fermiers spéculateurs qui cherchent , par des monopoles et

des combinaisons, à tirer un grand parti de leur récolte, et à triompher, par leurs richesses, du pauvre cultivateur, jusqu'à ce qu'ils l'aient enfin réduit à l'état de simple manoeuvre. Les avantages qui résultent du voisinage de la rivière, consolent un peu les paysans de l'oppression des mandarins, qui les obligent fréquemment de traîner, pour un mince salaire, les bateaux qu'emploie le gouvernement.

La rivière serpentoit dans une plaine riche et bien cultivée, qui n'avoit de bornes que l'horizon. Là, le kow-leang et les autres espèces de millet sembloient, comme sur les bords du Pei-Ho, être la principale production. Les maisons de presque tous les villages étoient entourées d'une épaisse clôture de tiges de kow-leang, destinées, sans doute, à être employées contre le froid, qui s'approchoit rapidement, quoiqu'on ne fût encore qu'à la mi-octobre.

Les villages sont quelquefois aussi grands que des villes européennes : mais quand ils ne sont pas entourés de murailles, les Chinois n'en font pas grand cas, et ils ne les comprennent point dans l'un des trois ordres de leurs cités.

Quoique les yachts remontassent lentement le cours de la rivière, les voyageurs n'étoient presque jamais une demi-heure sans découvrir quelque nouveau village. La plupart des maisons de ces villages ne sont faites que de bousillage, ou de masses de terre imparfaitement cuites au soleil, et moulées entre des planches, qu'on y laisse attachées, jusqu'à ce que ces murs aient assez de solidité pour supporter un toit. Quelquefois les murs sont simplement d'osier, avec un crépi d'argile. Les toits sont, en général, de chaume et quelquefois de gazon. Les appartemens sont divisés par des treillis; et tapissés de large papier, sur lequel on voit des figures de divinités ou des colonnes de sentences morales. Chaque maison a tout autour d'elle un espace vide, entouré de claies, ou de tiges de kow-leang: tout cela est fait avec un ordre, une propreté qui attestent l'industrie du propriétaire, et suffisent pour que le spectateur trouve moins désagréable les matériaux grossiers qui composent ces demeures.

Les villes sont entourées de murailles, plus hautes, pour la plupart, que les maisons qu'elles renferment. Ces murailles forment,

en général, un carré, dont les quatre côtés font face aux quatre points cardinaux. Les portes sont distinguées par les noms de porte de l'est, de l'ouest, du nord ou du sud, suivant leur position, et le nom est gravé sur une pierre au-dessus de la porte. Les rues sont ordinairement étroites, et il n'y a dans les villes aucune espèce de place, ou de grand espace vide. Les vastes édifices y sont en petit nombre, et consacrés à des usages publics, ou habités par les principaux mandarins revêtus de l'autorité. Les loix somptuaires de la Chine règlent les demeures aussi bien que les vêtemens des gens riches. Suivant une maxime de cet empire, laquelle est bien loin d'être universellement adoptée ailleurs, plus le palais du riche est spacieux, plus la cabane du pauvre est rétrécie; et plus les établissemens du premier sont splendides, plus la condition de l'autre devient misérable; parce que, plus on emploie de travail à fournir aux superfluités, moins il en reste pour se procurer les choses nécessaires à la vie.

Les maisons sont, en général, d'une construction simple, et n'ont qu'un étage. Les fondemens sont de pierre de taille ou de

granit, qu'on tire des montagnes les moins éloignées. Les briques qui servent à construire ces maisons sont d'une terre choisie, et cuites dans des fourneaux chauffés avec du bois ou du charbon de terre. Les toits sont en tuiles, faites avec le même soin que les briques. Ils ont des rangs de tuiles concaves, et des rangs de tuiles convexes, qui forment autant de sillons où toutes les tuiles sont bien liées avec du mortier d'argile.

Le mélèze est ordinairement le bois qu'on emploie dans la construction des maisons. Il croît sur des montagnes qui sont trop froides et trop escarpées pour admettre un autre genre de culture. Les fenêtres sont petites, et garnies de papier au lieu de vitres. Les Chinois ne font point entrer du fer dans la construction de leurs maisons : à peine y a-t-il un clou. Le rez-de-chaussée n'est point planchéié, mais carrélé avec de grands carreaux de marbre ou de briques.

Les édifices publics et élégans sont entourés d'un rang de colonnes de mélèze, parallèle aux murs extérieurs, ce qui forme un péristyle tout autour du bâtiment. Le toit repose alors sur le mur, et il y a un avancement qui est soutenu par les colonnes. Dans les

maisons particulières , il y a quelquefois un double et même un triple toit élevé de quelques pieds seulement au-dessus de l'autre.

Tous les édifices publics et la plupart des palais ont leurs principales portes et leurs fenêtres tournées vers le sud. Les bâtimens publics les plus remarquables , sont, dans chaque ville , une salle d'audience où l'on entend ceux qui ont à se plaindre , et où l'on administre la justice ; un collège , où les étudiants sont solennellement examinés et reçoivent les premiers degrés ; des temples pour le culte public de diverses sectes ; des greniers , où l'on tient du grain en réserve pour les temps de disette ; enfin , une bibliothèque publique.

Les maisons ordinaires ont des façades sans colonnes ; et devant celles où il y a des boutiques , on plante deux longs poteaux , peints , dorés , et portant des planches avec de grands caractères d'or , et des peintures analogues aux marchandises qu'on vend. Les caractères sont pour les passans lettrés , et les peintures pour les ignorans. L'intérieur des maisons a peu d'ornemens ; et les ameublemens sont fort simples. Chaque meuble ou ustensile de bois est peint en rouge et vernissé.

Dans les grandes rues et dans une partie des faubourgs des villes que traversèrent les Anglais, on voyoit le mouvement, l'activité du commerce, qui est dû en partie à la proximité de la rivière de Yun-Leang-Ho, où l'on voit sans cesse passer des bateaux. Il y en a aussi à l'ancre devant les villages, ainsi que devant les villes.

Chaque ville est mise sous la protection de certaines étoiles ou constellations, dont les Chinois comptent vingt-huit. Mais ils ont en outre une division d'étoiles qui répondent aux signes du Zodiaque, et qu'ils appellent *les douze demeures du Soleil*. Il n'est pas surprenant que, sous un ciel aussi pur que celui des Chinois, dès les premiers momens où la société a commencé à se civiliser, où un plus petit nombre de combinaisons civiles une plus petite population donnoient moins d'occupation à chaque individu, et où avec un travail bien moins pénible, l'homme obtenoit de la terre de quoi suffire à sa subsistance, il n'est pas surprenant, dis-je, que ce peuple ait employé une partie de son temps à contempler les astres brillans qui l'éclairaient.

Les Chinois n'ont point emprunté des

autres nations ce qu'ils savent de ces astres, ainsi que le prouvent les noms par lesquels ils les distinguent, noms qui sont analogues aux coutumes et aux évènements de leur pays. On trouve encore quelques-unes de leurs anciennes monnoies, sur lesquelles sont des caractères indiquant les demeures du soleil. Par l'observation, ils parvinrent, en peu de de temps, à connoître le véritable nombre de jours de l'année solaire, ainsi que d'autres périodes et phénomènes des cieux. Mais ils tombèrent promptement dans les illusions de l'astrologie, dont les prophéties et les promesses magnifiques leur firent perdre le goût des travaux patiens et réglés de la science astronomique. Leurs astrologues prétendent savoir prédire toutes les variations de la température dans les diverses saisons de l'année suivante; et ils ne manquent pas de les publier dans leurs almanachs, ainsi qu'on a coutume de le faire dans ceux d'Europe. Ils y marquent, de plus, les jours heureux et les jours malheureux pour toutes les entreprises possibles. L'attachement du peuple pour ces absurdités, est fortifié par le moindre rapport de l'évènement avec la prédiction, tandis que toutes les fois que cet

événement et cette prédiction ne s'accordent pas, on l'impute non à l'infailibilité de l'art, mais à l'ignorance de celui qui le pratique. On consulte beaucoup de nouveaux oracles, afin de voir s'ils se rencontreront avec la première prédiction. Ainsi ce qui devrait mettre un terme à la crédulité des dupes de ces impostures, ne sert qu'à accroître l'occupation de ceux qui en font leur emploi. Ils en retirent beaucoup de profit, pendant qu'elles coûtent aux autres et de l'argent, et de l'inquiétude. C'est un impôt volontaire mis sur la superstition.

Il n'y a, en Chine, aucune taxe légale qui ait rapport à la religion. La religion prescrit cependant des cérémonies qui prennent nécessairement du temps ; et elle ordonne des offrandes qui occasionnent de la dépense. Ces offrandes ont lieu les jours de la nouvelle et de la pleine lune, au printemps et en automne, ainsi qu'au commencement de l'année. Dans cette dernière occasion, sur-tout, on dépense beaucoup. Il s'effectue aussi quelque bien. Des liaisons interrompues se renouvellent ; des amis brouillés se reconcilient ; tout date d'une nouvelle époque. Le plus pauvre villageois se prépare dans les mois pr é-

cèdent à rendre un moment sa vie agréable , après en avoir si long-temps traîné le fardeau. Cependant les Chinois n'ont point de jours fixés pour un repos périodique. Aussi on doit en conclure que le travail ordinaire du peuple n'est pas souvent interrompu.

Les Chinois sont , en général , plus propres à supporter un travail modéré avec peu d'interruption , que la plupart des Européens d'une classe inférieure. On leur donne de bonne heure de meilleures et de plus saines habitudes. Ils restent plus long-temps sous la direction de leurs parens. Ils sont , pour la plupart , sobres ; ils se marient jeunes ; ils sont moins exposés aux tentations du libertinage , et moins sujets à contracter des maladies qui corrompent les sources de la vie. Leur manière de vivre est plus régulière et plus uniforme.

On estime , d'après l'autorité des faits et de l'observation , que malgré le luxe empoisonneur auquel s'abandonnent les Européens riches , et malgré les maladies que leur occasionnent le trop de bonne chère , le défaut d'activité et le vice , ils vivent , en général ; dix ans de plus que les hommes d'une classe inférieure ; parce que ceux-ci sont usés avant

le temps, par la fatigue, et que leur pauvreté les empêche de se procurer tout ce qui est nécessaire à leur subsistance et à leur entretien. Ils sont, en outre, plus exposés aux inclemences de l'air et aux accidens, et moins précautionnés contre leurs effets, ainsi que plus sujets aux maladies dont ils ont moins le temps et les moyens de se faire guérir.

Les Chinois n'ont point de dimanche, ni même de division qui ait quelque rapport avec les semaines. Leurs temples sont ouverts chaque jour pour recevoir les dévots. Il y a eu de ces dévots qui ont fait quelques dons peu considérables pour l'entretien du clergé. Mais aucune terre n'est sujete à la dîme ecclésiastique. Sous le dernier règne, le gouvernement a substitué un impôt sur les terres à celui de la capitation; comme plus proportionné aux facultés des individus. Il y a aussi une taxe sur la plupart des marchandises d'importation, et sur toutes les choses de luxe: mais les droits étant confondus avec le prix de chaque article; le consommateur s'en apperçoit rarement. Un droit de transit est aussi perçu sur les marchandises qui passent d'une province à l'autre. Chaque province de la Chine peut être comparée à

un royaume d'Europe , et est distinguée par quelques denrées ou par quelques manufactures particulières. Les envois qu'on fait de ces denrées et des produits de ces manufactures , forment le grand commerce de l'intérieur de l'empire , et portent les droits à une somme considérable. Les présens des tributaires et des sujets de l'empereur , et la confiscation des biens des coupables opulens , sont comptés dans l'énumération des ressources du trésor public. Les impôts , tels que celui qui est sur le riz , sont reçus en nature. Les différentes espèces de grains , qui servent à la subsistance des classes les plus pauvres de la société , sont exemptes d'impôts. Tels est , par exemple , le froment , auquel les Chinois préfèrent toujours le riz.

Lorsqu'en remontant le Yun-Leang-Ho , les Anglais arrivèrent près de San-Choo , ils apperçurent des champs de bled-froment , les premiers qu'ils eussent vus depuis qu'ils étoient en Chine. Le bled n'avoit encore qu'environ deux pouces de hauteur : mais , quoique la terre où il étoit semé fût sèche et sablonneuse , et qu'il n'y eût pas eu de pluie depuis trois mois , il poussoit très-bien. Il étoit proprement semé dans des trous ,

croissent perpendiculairement ne peuvent pas être en plus grande quantité sur une courbe que sur sa base. D'ailleurs, il y a une perte de terrain réelle dans le fond des sillons, attendu que les plantes qui y croissent, sont toujours foibles, chétives et languissantes.

Le cultivateur chinois n'est point inattentif dans la direction qu'il donne aux rigoles où il sème son grain, ainsi qu'on peut en juger d'après les réglemens solennels faits pour la cérémonie du jour où l'empereur laboure un champ. Ces réglemens portent : — « Qu'il doit avoir le visage tourné vers » le midi, prendre la charrue de la main » droite et tracer un sillon dans cette direction ». — Cependant la meilleure exposition dépend des circonstances locales. Dans quelques parties de l'Angleterre, où les sillons étoient tracés de l'est à l'ouest pour semer de l'herbe, on a remarqué que le côté exposé au sud étoit toujours plus verd, plus fourni, et que l'herbe y croissoit plus vite que sur le côté qui fesoit face au nord. Peut-être que si l'on en fesoit l'expérience, on trouveroit la direction nord-ouest et sud-est préférable, parce que les vents froids et

piquans qui retardent tant la végétation dans la Grande - Bretagne soufflent rarement de cette partie , au printemps et en été. Le côté le plus large de la hauteur que forment les sillons , étant exposé au nord-est, d'où soufflent les vents froids et destructeurs, abriterait, en grande partie, le côté opposé. Quand les sillons sont directement tracés vers le nord-est, ces vents piquans pouvant frapper toute l'étendue d'un champ de bled, nuisent à la racine de la plante aussi bien qu'à sa tige.

Les Chinois emploient la farine de froment non-seulement pour des gâteaux cuits à la vapeur de l'eau, ainsi que nous l'avons dit dans le précédent volume, mais aussi pour faire de ces pâtes qu'on appelle en Europe *vermicelli* (1), et qu'on aime beaucoup en Chine.

Chaque chaumière chinoise a son jardin potager ; et autour des chaumières on voit quelques cochons, de la volaille, et sur-tout des canards. Quand les Chinois tuent ces canards, ils les fendent, les salent, les font sécher, et en envoient beaucoup dans les grandes villes où ils sont un objet de commerce. L'art de

(1) Ce mot tiré de l'italien se prononce *vermishelle*.

faire éclore les œufs des canards , par une chaleur artificielle , est , dès long-temps , pratiqué par les Chinois. Certes , ils n'ont pu l'apprendre de l'autruche , qui pond ses œufs dans le sable pour que le soleil les fasse éclore ; car cet oiseau n'est point naturel à la Chine : mais peut-être l'ont-ils appris du crocodile , dont une petite espèce se trouve dans les rivières du midi de l'empire.

Dans la partie du pays que traversoient les Anglais , on voyoit , à côté des champs de froment , beaucoup de coins de terre , où croissoit du bled-sarrasin qui étoit en fleur. Cette espèce de bled est employée aux mêmes usages que l'autre grain , et produit une farine extrêmement blanche et fine.

Les voyageurs avoient le temps de faire beaucoup d'excursions dans la campagne , car leurs yachts remontoient très-lentement le cours de la rivière , qui coule au nord-est. Les mandarins employoient un assez grand nombre d'hommes à traîner les yachts : mais le salaire que leur accordoit le gouvernement n'étoit point proportionné au travail , et plusieurs paysans l'abandonnoient quand ils trouvoient l'occasion de s'échapper sans être aperçus. Il arrivoit souvent qu'on les

changeoit pendant la nuit , afin de surprendre plus facilement ceux qu'on vouloit forcer de servir. Un chef les suit ordinairement comme un commandeur de nègres dans les Antilles , et , le fouet à la main , il hâte leurs pas , et les empêche de désertcr.

Le 18 octobre (1) l'ambassade entra dans la province de Shan-Tung. Tous ses conducteurs provinciaux furent remplacés par d'autres destinés à la mener à Han-Choo-Foo. L'après-dîné les yachts passèrent à la vue de deux villes devant lesquelles , comme devant toutes celles qui étoient situées sur les bords du Yun-Leang-Ho , il y avoit à l'ancre un grand nombre de jonques et de barques.

Ce jour étant celui de la pleine lune , les Chinois employèrent la nuit à leurs cérémonies religieuses. Les coups de canon se succédoient continuellement ; une musique bruyante se fesoit entendre ; plusieurs centaines de loos étoient frappés à la fois ; on tiroit des feux d'artifices , et on brûloit des mèches parfumées : tout cela continua depuis minuit jusqu'au lever du soleil.

Cette partie de la province de Shan-Tung ,

(1) 1793.

forme une vaste plaine des deux côtés de la rivière. On y voit croître non-seulement du froment et du millet, mais du tabac, et sur-tout la plante annuelle qui porte le coton. Ce dernier article est la principale production du pays, ainsi que de la province de Kiang-Nan qui le borne au midi. On ne néglige pas non plus la culture des cotonniers dans les parties du nord où les gousses peuvent parvenir à leur perfection avant que les rigueurs du froid ne se fassent sentir. Il n'est pas rare, dans ces contrées, de voir le cultivateur enlever les sommités des feuilles du cotonnier, afin d'accroître le nombre des gousses et hâter leur maturité. L'expérience a prouvé de même dans les Indes occidentales, que les roses pousoient en plus grande quantité, et étoient plus promptement écloses lorsqu'on avoit fouetté les branches du rosier.

La Chine ne produit pas assez de coton pour la consommation de ses habitans, car les Chinois de l'un et de l'autre sexe, dans les classes inférieures, ne portent absolument que des étoffes de coton. Bombai fournit à la Chine une immense quantité de cet article. On le vend à Canton pour des piastres,

qui, dans le cours du commerce sont données pour des lettres-de-change sur l'Angleterre, et les piastres retournent ainsi aux Chinois pour le thé, les soieries et les porcelaines qu'on porte en Europe. Près des champs de cotonniers, on en voit d'autres couverts d'indigo, dont la couleur sert à teindre les étoffes de coton qui servent au commun des Chinois, dans toute l'étendue de l'empire.

Le 22 octobre, les yachts s'arrêtèrent devant Lin-Sin-Choo, ville du second ordre, près de laquelle est une très-belle pagode à neuf étages. Ta est le nom que les Chinois donnent à ces édifices. Ils sont en grand nombre dans les parties de la Chine où il y a des montagnes, sur le sommet desquelles elles sont souvent placées. Les pagodes ont, en général, depuis cent vingt jusqu'à cent soixante pieds de haut, ce qui fait quatre ou cinq fois le diamètre qu'elles ont à leur base. Le nombre de leurs étages ou galeries est presque toujours impair, c'est-à-dire, de cinq, de sept ou de neuf. Ces galeries diminuent à mesure qu'elles sont relevées, et chacune est couverte d'un toit avancé.

A Lin-Sin-Choo, les yachts quittèrent le Eu-Ho (1), qui, depuis sa source située à l'occident, coule jusque-là dans une direction nord-est, et y est réuni au canal impérial (2) qui va au sud. Ce canal, l'ouvrage le plus grand et le plus ancien en ce genre, va de Lin-Sin-Choo à Han-Choo-Foo, et suit une ligne irrégulière d'environ cinq cents milles de longueur. Il passe, non-seulement sous des montagnes et dans des vallées, mais à travers des rivières et des lacs. Il doit avoir été commencé ou achevé à Lin-Chin-Foo, et comme, par sa situation peu élevée, la pagode qu'on voit auprès n'a pu être destinée à servir pour une vigie, comme on suppose qu'est l'objet de ces sortes d'édifices, il est possible qu'elle ait été construite comme un monument de l'entreprise ou de l'achèvement de ce canal, ouvrage aussi utile à la nation chinoise que fait pour attester son génie.

Ce grand ouvrage diffère beaucoup des canaux d'Europe, lesquels se prolongent ordinairement en ligne directe, et sont étroits et sans courant. Celui de la Chine fait beau-

(1) Ou le Yun-Leang-Ho.

(2) On le nomme aussi le *grand canal*.

coup de sinuosités dans son cours. Il est d'une largeur inégale , même quelquefois très-considérable , et ses eaux sont rarement stagnantes.

La terre qui sépare cette rivière artificielle du Eu-Ho, a été creusée jusqu'à la profondeur de trente pieds , afin que les eaux de la première pussent s'épancher facilement dans l'autre. Leur cours est ensuite modéré par des écluses qui traversent le canal dans les endroits où on l'a jugé nécessaire : mais il est rare qu'elles soient à moins d'un mille de distance l'une de l'autre , l'eau n'ayant que peu de courant dans beaucoup d'endroits. Les écluses de ce canal n'ont point de portes comme celles d'Europe. Elles sont d'une construction simple , faciles à ouvrir et à fermer , et n'exigent qu'un entretien fort peu coûteux. Elles consistent en quelques planches qu'on pose séparément l'une au-dessus de l'autre , dans la rainure de deux solides piliers de pierre , avancés des deux côtés du canal , et n'ayant entre eux que l'espace nécessaire pour le passage des plus gros bateaux. Il n'y a que peu d'endroits où le canal soit parfaitement de niveau. Les écluses qui le traversent , et d'autres qui

sont sur ses bords servent à régler la quantité d'eau qu'il doit avoir. Il faut une certaine adresse pour que les bateaux qui passent par les écluses, n'éprouvent pas quelqu'accident. En conséquence, il y a sur le devant de chaque bateau un très-grand aviron, par le moyen duquel un homme de l'équipage le gouverne fort bien. Pendant ce temps-là, d'autres hommes placés sur les piliers, et tenant des coussins de peau, rembourrés de crin, empêchent que le bateau n'éprouve quelque avarie, si dans la rapidité du passage il heurte contre ces piliers.

De légers ponts de bois sont jetés sur les piliers, et on les retire très-aisément quand des bateaux ont besoin de passer. Les écluses ne s'ouvrent qu'à des heures marquées; et alors tous les bateaux, qui se sont rassemblés dans l'intervalle, passent en payant un léger péage, qui est employé à l'entretien des écluses et des bords du canal. La diminution de l'eau, occasionnée par l'ouverture des écluses, n'est pas très-considérable. Chaque fois qu'on les ouvre, elle ne baisse guère que de quelques pouces, et elle est bientôt remplacée par les rivières et les ruis-

seaux qui viennent s'y jeter des deux côtés. Cependant il y a des endroits où les écluses sont à une distance considérable l'une de l'autre, et où le courant est très-rapide; là, l'eau baisse quelquefois de plus d'un pied ou deux. Le canal passe dans les lits de plusieurs anciennes rivières, auxquelles il ressemble par l'irrégularité de sa profondeur, les sinuosités de son cours, et sa largeur dans les endroits où il n'y a point d'écluses.

Par-tout où le pays peut fournir au canal une suffisante quantité d'eau, sans pourtant lui en donner en trop grande abondance, il y a des écluses qui, placées sur ses bords, servent à l'y introduire comme à l'évacuer au besoin. Cela est ainsi du côté du sud: aussi les écluses transversales y sont en plus petit nombre. On n'y en rencontre jamais plus de six par jour.

L'ambassade n'étoit pas encore loin de Lin-Sin-Choo, lorsqu'il arriva un fâcheux accident, dont elle fut le témoin et la cause. Plusieurs milliers d'habitans des villes et des villages voisins, s'étoient rassemblés sur les bords du canal pour voir passer les étrangers; et beaucoup de ces curieux étoient montés

sur de grands bateaux, placés sur le bord du canal. La poupe avancée d'un de ces bateaux, étant surchargée par la foule, se brisa, et plusieurs personnes tombèrent avec elle dans le canal. Quels que fussent les cris et les dangers de ceux qui se débattaient dans l'eau, sans savoir nager, ils ne parurent pas détourner un instant l'attention des spectateurs, qui étoient en sûreté, occupés à contempler les yachts. Aucun canot n'alla porter des secours à des malheureux qui pouvoient se noyer. Un seul s'avança de leur côté; mais l'homme qui le conduisoit parut plus empressé de ramasser le chapeau d'une de ces victimes de leur curiosité, que de la sauver elle-même. Quelque sacrés que soient, en Chine, les nœuds qui lient les enfans à leurs parens, quelque tendres que soient leurs affections, les sentimens d'humanité de la multitude alors assemblée, n'étoient pas assez forts pour qu'elle parût alarmée du péril qui menaçoit des infortunés, et qu'elle songeât à les secourir, ou pour empêcher le plus insensible des êtres d'aimer mieux, dans un pareil moment, profiter d'un misérable chapeau, que de sauver la vie à un homme.

Dans la soirée du 23 octobre, les yachts arrivèrent à Tong-Whang-Ho. Cette ville est maintenant éloignée du fleuve Jaune : mais une partie de son nom semble avoir quelque rapport avec ce fleuve (1); qui, soit par l'effort de l'art, soit par accident, peut en avoir été autrefois approché.

Près des murs de Tong-Whang-Ho étoient rangés trois cents soldats, nombre ordinaire des troupes qui, dans chaque ville, où il y avoit garnison, se rassembloient pour honorer le passage de l'ambassade. Il étoit alors nuit. Chaque spectateur avoit une lanterne à la main; et les différences des mousselines qui couvroient ces lanternes, produisoient sur l'eau un effet très-agréable. Quand une ville étoit traversée par le canal, les soldats étoient rangés de chaque côté. Quelquefois, l'on s'attendoit que l'ambassadeur débarquerait; et au premier signal, ces soldats tomboient à genoux pour le recevoir. Aux yeux d'un voyageur européen, un pareil spectacle ressembloit à celui d'une troupe de pèlerins demandant la bénédiction.

Depuis que les Anglais étoient partis de Tien-Sing, tout le pays qu'ils avoient tra-

(1) Le Whang-Ho.

versé n'étoit qu'une immense plaine, remplie de villes, de villages, de chaumières et de champs bien cultivés. On n'y voyoit pas la plus petite éminence; le sol n'offroit pas l'apparence d'une seule pierre. C'étoit une continuation de la plaine vaste et uniforme de Pé-Ché-Lée, produite sans doute, par des causes d'une même nature; et formant avec elle une portion du globe, laquelle diffère, dans sa composition et par son aspect, de presque toutes les autres.

Ce fut près de Tong-Whang-Ho que les Anglais apperçurent, pour la première fois depuis leur départ de Pékin, quelques terrains élevés et un pays montueux, s'étendant du côté de l'est. Peu après, les sommets des montagnes furent visibles du sud.-ouest. Le nom de la province orientale de Shan-Tung signifie, suivant les caractères chinois qui le composent, les montagnes orientales. Une chaîne de montagnes de granit, dont la direction est de l'est à l'ouest, depuis le promontoire qui est vis-à-vis de la Corée, comme nous l'avons dit précédemment, s'étend dans toute la longueur de la province, vers celle de Pé-Ché-Lée, en s'abaissant graduellement,

et forme les vastes et remarquables hauteurs de Shan-Tung. Ces substances solides doivent , au moins , avoir existé depuis la création du globe ; et si jamais elles ont été une île , que ne séparoit du continent qu'un étroit canal , ce canal doit , dans le laps du temps , avoir été comblé par le dépôt graduel des terres de ces montagnes , qui restent maintenant dépouillées , tandis qu'un pareil dépôt ayant eu lieu de l'autre côté , a formé la grande et fertile plaine qu'on y voit.

Le 25 octobre , les yachts arrivèrent dans la plus haute partie du canal impérial , laquelle se trouve vers les deux cinquièmes de sa longueur. Là , la rivière Luen , la plus considérable de celles qui fournissent de l'eau à ce canal ; s'y jette avec rapidité , et avant d'y aboutir , son cours forme avec lui une ligne transversale. Une forte muraille renforce le bord occidental du canal ; et les eaux du Luen , frappant avec violence contre cette muraille , se partagent , et vont , la moitié vers le nord et la moitié vers le sud. Si la cause de cette division n'étoit pas expliquée d'une manière générale , on auroit l'air de raconter une merveille , quand on diroit que

plusieurs baguettes jetées à-la-fois dans cette partie de la rivière, sont bientôt séparées, et suivent des directions diamétralement opposées.

C'est sans doute de ce point élevé que celui qui conçut l'idée du canal, vit, avec l'œil du génie, la possibilité de former cette communication importante entre les différentes parties de l'empire Chinois, en mesurant de là l'inclinaison du terrain au nord et au sud, et en réunissant les différentes eaux fournies par les hauteurs qui sont de chaque côté. Il sentit qu'il falloit en même-temps empêcher, par des écluses, la perte des eaux, suppléer à la diminution qu'occasionneroit nécessairement l'ouverture des écluses pour le passage des bateaux, par l'abondante rivière de Luen, plus élevée que la plus haute partie du canal, et faire en sorte que, se divisant proportionnellement, elle coulât de deux côtés différens. Près de ce lieu, est placé un temple d'une architecture très-élégante, et bien décoré, appelé *Luen-Whang-Mian*, c'est-à-dire, le temple jaune de la rivière de Luen.

Les Anglais n'avoient pas encore fait beaucoup de chemin dans la partie méri-

dionale du canal, lorsqu'ils arrivèrent dans le voisinage de l'endroit où le fameux oiseau-pêcheur de la Chine, le leu-tze, est élevé dans l'art de fournir à son maître une grande quantité de poisson. Le leu-tze est une espèce de pélican, ressemblant au cormoran ordinaire ; mais ayant été présenté au docteur Shaw, il l'a caractérisé de la manière suivante : — « Pélican, ou » cormoran brun, avec le plumage de la » gorge blanc ; le dessous du corps blanc » châtre et tacheté de brun ; la queue » ronde ; l'iris bleue, et le bec jaune. »

Dans un vaste lac, situé à l'est du canal, et tout près de ses bords, on voit des milliers de petits bateaux et de radeaux, qui servent à la pêche qu'on fait avec le leu-tze. Sur chaque canot ou radeau, il y a dix ou douze de ces oiseaux qui plongent à l'instant où leur maître leur fait un signe. On ne peut voir sans étonnement les énormes poissons que ces oiseaux prennent et rapportent dans leur bec. Ils sont si bien instruits, qu'on n'a besoin de leur mettre au cou ni anneau, ni cordon pour les empêcher d'avalier quelque partie de leur proie. Ils ne mangent que ce que leur maître leur donne

pour les encourager et les nourrir. Le canot dont se servent les hommes qui font cette pêche, est extrêmement léger. Il est quelquefois charié jusqu'au lac avec les oiseaux par les hommes qui doivent s'y embarquer.

La partie occidentale du lac est une haute chaussée qui la sépare du canal, dont l'eau est bien plus élevée que celle du lac. Cette chaussée s'étend dans toute la longueur du lac. Il a fallu, pour la faire, une immense quantité de terre, qui n'a sans doute été rassemblée qu'avec beaucoup de travail et de dépense. Cette terre est, de chaque côté, revêtue de murailles de pierres; et pour que la chaussée ne fût pas trop pressée par le poids de la colonne d'eau du canal, on a pratiqué, de distance en distance, des écluses par où l'eau surabondante est versée dans le lac ou sur les terrains bas, et quelquefois même dans des fossés, creusés au milieu de la chaussée pour servir de réservoirs.

Ces fossés supposent une connoissance, au moins pratique, des loix de l'hydrostatique; car on y entretient, ordinairement l'eau à une hauteur moyenne entre le niveau de celle du canal et le niveau de celle du lac, c'est-à-dire, entre le terrain élevé

ont fini par la regarder comme sacrée. Cependant leur vénération pour elle ne les engage pas à n'en faire qu'un objet d'inutile ornement : ils la mettent au nombre des choses qui servent à leur nourriture. Leurs étangs sont en général couverts de lien-wha, qui, lorsqu'il est en fleur, forme un coup-d'œil très-agréable. Les graines de cette plante ont à-peu-près la forme et la grosseur du gland, et un goût plus délicat que l'amande. Pour les servir, on les fixe par le bas sur une substance qui a la forme d'un cône renversé. L'été, on coupe les racines par tranches, et on les sert avec de la glace. On les confit aussi au sel et au vinaigre pour les manger l'hiver.

C'est avec cette racine que les Egyptiens préparoient, dit-on, leur colocasia. Mais la plante ne croît plus dans ces contrées ; et quelques naturalistes en concluent qu'elle n'y a jamais été indigène, mais que les habitans l'y cultivoient avec beaucoup de soin. Les anciens Romains tentèrent en vain plusieurs fois de la naturaliser en Italie par le moyen de graines qu'ils apportoitent d'Egypte. Les essais qu'on a faits dans les temps modernes, pour la faire croître en Europe, ont rare-

Tome III.

T

ment réussi , même avec le secours d'une chaleur artificielle. En Chine, elle croît souvent spontanément , et on la fait venir facilement en plein air , soit qu'on en transplante des racines , soit qu'on en sème des graines. Les Chinois distinguent plusieurs variétés de cette espèce de lys.

Les voyageurs qui n'avoient encore vu qu'un côté du canal avec une chaussée , trouvèrent bientôt qu'il y en avoit des deux côtés. Quoiqu'il y ait de modernes et moins grands exemples d'un pareil ouvrage , c'étoit un curieux spectacle que cet immense volume d'eau forcé par l'humaine industrie de se resserrer dans un étroit canal , plusieurs toises au-dessus de son premier lit , et de couler ainsi en l'air jusqu'à une distance très-considérable , où elle rencontre un terrain qui est à son niveau.

Dans toute la partie où le canal est ainsi élevé , la chaussée est soutenue par des murs de marbre gris et commun pour lesquels on s'est servi d'une espèce de mortier. Ces murs ont environ douze pieds d'épaisseur , et les grands blocs qui les recouvrent sont liés avec des crampons de fer. Là , le canal n'est en effet , qu'un aqueduc très-élevé au-dessus

du sol , et par-tout où ce sol est desséché, il y a beaucoup de villages. Le terrain qui environne l'aqueduc est inondé une grande partie de l'année. Les Anglais y virent du riz , dont la tige s'élevoit au-dessus de l'eau. Dans beaucoup de plat pays du centre et des provinces méridionales de l'empire, on cultive du riz ; car c'est la principale nourriture de tous ceux des Chinois qui ne sont pas assez pauvres pour être forcés de manger des espèces de grains moins chers. Une grande partie des champs voisins du canal est très-propre à la culture du riz , qui , depuis le moment où on le sème , jusqu'à celui de sa maturité , a besoin que la terre où il croît soit légèrement submergée. Plusieurs rivières , dont quelques-unes sont très-grandes , traversent les diverses provinces de la Chine , et débordent tous les ans. Alors les eaux déposent un limon qui fertilise le sol , comme les débordemens du Nil fertilisent l'Égypte. Les sources du fleuve Jaune et du Kiang ne sont pas très-éloignées de celles du Gange et du Burumpooter , et se trouvent parmi les montagnes qui bornent l'Inde au nord , et la Chine à l'ouest. Là , des torrens de pluie périodique grossissent souvent et prodigieu-

sement ces rivières , quoiqu'en même-temps il ne tombe pas une goutte d'eau dans les plaines qu'elles traversent.

Quelques jours après que le limon a été déposé sur les plaines de la Chine , on se prépare à semer le riz. On commence par entourer un coin de terre d'une petite chaussée d'argile. Ce terrain est ensuite labouré ; et on y fait passer légèrement une herse droite , garnie par-dessous d'un rang de dents de bois , et traînée par un buffle. Le grain qui a été déjà trempé dans du fumier délayé avec de l'urine est semé très-épais , et on inonde aussitôt le terrain ; soit par des canaux qui y conduisent l'eau d'une source plus élevée , soit par une pompe à chaîne , dont l'usage est aussi familier aux cultivateurs chinois , que celui de la houe. En peu de jours , on voit le riz pousser au-dessus de l'eau. Dans cet intervalle , si le reste du terrain , destiné à être cultivé , est trop compacte , on le laboure ou on rompt les mottes à coups de houe , et on le nivelle avec la herse. Aussitôt que le riz a sept ou huit pouces de hauteur , on l'arrache avec sa racine , on en coupe les sommités , et chaque racine est plantée séparément , quelquefois dans de petits

sillons tracés avec la charrue , et quelquefois dans des trous faits avec un bâton pointu. Les racines sont mises à six pouces l'une de l'autre. On inonde aussi ce champ.

Pour arroser facilement les champs de riz , et régler la quantité d'eau qu'on veut leur donner , on les divise par de petites levées d'argile ; et par une rigole qu'on fait sur chaque levée , on porte l'eau à volonté dans toutes les parties du champ. Quand le riz approche de sa maturité , l'eau a déjà disparu , soit par l'évaporation , soit parce que la terre l'a absorbée ; et la plante couvre entièrement le terrain sec.

La première récolte de riz se fait à la fin de mai ou au commencement de juin ; mais c'est principalement dans les provinces méridionales qu'elle est aussi hâtive. L'instrument dont on se sert pour couper le riz , est une petite faucille dentelée comme une scie. On ne se sert ni de charrettes , ni d'animaux pour emporter les gerbes hors du champ. Mais on en attache deux à chaque bout d'un bambou , qu'un homme charge sur son épaule , et on les porte ainsi dans l'endroit où le grain doit être séparé de la paille. Cette dernière opération se fait , non-seulement

avec le fléau dont on a coutume de se servir en Europe, ou en faisant, à la manière des autres Orientaux, promener du bétail sur l'aire où le riz est étendu; mais aussi en le frappant contre une planche posée de champ, ou contre un cylindre échancré à cet effet; et dont le derrière et les côtés sont beaucoup plus hauts que le devant, afin que le grain ne se répande pas au loin. Après l'avoir vanné on le porte au grenier.

Pour dégager les grains de riz de la pellicule qui les enveloppe, on a un grand vase de terre, ou une pierre creusée comme celle dont on se sert ailleurs pour filtrer l'eau; et après qu'on l'a fixée dans la terre et qu'on y a mis le grain, on pile ce grain avec une autre pierre de forme conique, et attachée à l'extrémité d'un levier. Il est, par ce moyen, dégagé de sa pellicule; mais, à la vérité, quelquefois imparfaitement. La pierre est souvent agitée par un homme qui pèse avec ses pieds sur l'extrémité du levier. On emploie encore un autre moyen. On passe le grain entre deux pierres applaties et de forme circulaire. Celle qui est par-dessus, est la seule qui tourne; mais il faut qu'il y ait assez de distance entre les pierres, pour

que le grain soit dégagé de sa pellicule sans être écrasé. La première opération se fait en grand, avec des moulins à eau. Alors l'axe de la roue a plusieurs bras qui pèsent en tournant sur l'extrémité des leviers, et les soulèvent de la même manière que lorsqu'on y pèse avec le pied. Quelquefois vingt leviers sont soulevés par la même roue. La paille de riz hachée sert à nourrir le peu de bétail qu'emploient les cultivateurs chinois.

Les travaux de la première récolte étant achevés, on s'occupe, sans tarder, à préparer la terre pour l'ensemencer de nouveau. On arrache d'abord le chaume, qu'on met en petits tas et qu'on brûle; après quoi on en répand les cendres sur toute la surface du champ. Les procédés que nous avons décrits sont ensuite renouvelés. La seconde récolte se fait ordinairement en octobre, ou au commencement de novembre. Le grain est préparé comme la première fois : mais, le chaume n'est plus brûlé; on le retourne avec la charrue, et on le laisse pourrir dans la terre. Ce chaume et le limon qu'apportent les débordemens sont les seuls engrais que reçoivent les terres où les Chinois cultivent le riz. Les terres fertilisées par le resoule-

ment des eaux dans le voisinage de la mer , par le débordement des rivières , ou par des canaux , sont non - seulement propres à la culture du riz , mais à celle du sucre. Il faut pourtant , lorsqu'on y plante des cannes à sucre , avoir la précaution d'en ôter l'eau aussitôt qu'elles commencent à pousser.

Content de deux récoltes de riz ou d'une récolte de sucre dans une année , le cultivateur chinois laisse ordinairement reposer sa terre jusqu'au printemps suivant ; alors il recommence ses travaux. Ainsi , de génération en génération , des récoltes successives sont faites sur le même sol , sans qu'on ait la moindre idée de la nécessité de laisser la terre en jachère pendant une année.

La grande élévation du canal impérial , dans la partie où naviguoient alors les yachts , a permis de placer beaucoup d'écluses sur ses bords. Elles sont toutes sur des arches en pierre , et servent à verser le superflu de l'eau dans les marais voisins. Mais , bientôt les voyageurs furent dans une autre partie du canal , et dans une situation toute différente. On ne voit là ni montagne , ni éminence saillante. C'est encore une plaine immense à la vue ; mais cette plaine s'est

tellement élevée par degrés au-dessus de son premier niveau, que le canal est creusé, au moins à vingt pieds au-dessous de la surface du sol.

L'eau qui se perd dans cette partie, est remplacée par celle que l'on tire de l'immense lac de Wée-Chaung-Hoo, qui est à côté, et sépare la province de Shan-Tung de celle de Kiang-Nan. La situation du canal, en cet endroit, rappela à lord Macartney le grand canal de Russie (1) qu'il connoissoit très-bien. Ce dernier canal court de même en certains endroits, parallèlement au lac Ladoga, dont il est séparé par une grande chaussée, mais qui lui fournit quelquefois de l'eau.

De dessus la hauteur, la perspective du lac de Wée-Chaung-Hoo étoit extrêmement agréable au lever du soleil. On voyoit ses bords couverts de maisons de bois, et le terrain qui s'élevoit par derrière orné de pagodes. Le lac étoit presque entièrement couvert de bateaux qui se croisoient dans toutes les directions, et employoient toutes les manières de naviguer qu'on doit aux perches, aux avirons, aux pagayes et aux

(1) Le canal de Wisnei-Wolodzok.

voiles. La pêche est une des principales occupations des habitans des bords de ce lac. Ils emploient pour pêcher différentes méthodes : mais celle des filets est peut-être la plus générale. Ils en ont une autre très-singulière. Ils attachent sur le bord d'un canot une planche peinte en blanc, et lui donnent une inclinaison qui forme avec l'eau un angle d'environ quarante-cinq degrés. Lorsqu'il fait clair de lune, le canot où l'on a attaché la planche peinte, est tourné de manière que les rayons de la lune frappent sur cette planche, et lui donnent l'apparence d'une eau mobile. Le poisson est alors tenté de s'y élancer comme dans son élément, et le pêcheur tirant aussitôt une corde, le fait tomber dans le canot. Toutes les manières de prendre du poisson sont employées avec avidité par les Chinois, qui essaient par-là de se dédommager de la rareté de la viande des animaux terrestres.

Quant aux animaux d'une grande espèce, les Chinois des dernières classes ont très-peu d'occasions d'en goûter, à moins qu'ils ne meurent par accident ou par maladie. Dans ce cas, l'appétit d'un Chinois surmonte tous les scrupules : que l'animal mort soit

un bœuf ou un chameau , un mouton ou un âne , il le mange également. Ce peuple ne connoît point de distinction entre la viande propre et la viande mal-propre. Il peut bien aisément concevoir l'horreur et le dégoût qu'une nation , accoutumée à se nourrir sans cesse de végétaux , doit sentir la première fois qu'on lui propose de mettre à mort un être sensible , dans le dessein de se gorger de sa chair : mais lorsqu'il s'est fait à cette idée , il ne regarde la préférence donnée à une espèce d'animaux sur l'autre , que comme un objet de goût ou de fantaisie.

Les quadrupèdes qui peuvent trouver à subsister autour des habitations , tels que les cochons et les chiens , sont ceux dont on mange le plus , et on les vend dans les marchés.

Ceux des Chinois qui ne sont pas assez opulens pour être délicats , satisfont leur appétit avec toute sorte de choses. Quelquefois même la vermine qui dévore les gens mal - propres est à son tour dévorée par eux.

Les oiseaux aquatiques sont très-recherchés par les Chinois , et ils en prennent

sur le lac de Wée - Chaung - Hoo , d'une manière assez plaisante. Ils laissent flotter sur l'eau des jarres vides et des calebasses, afin que ces objets deviennent familiers aux oiseaux. Alors , un homme entre dans le lac avec une jarre ou une calebasse sur sa tête , et s'avancant doucement vers un oiseau , il lève son bras , saisit l'oiseau et le tire par dessous sans faire le moindre bruit pour ne pas épouvanter les autres. Il continue cette chasse jusqu'à ce qu'il ait rempli son havresac. Cette invention ne doit pourtant pas paroître très-extraordinaire , car elle est exactement la même que celle qui , suivant Ulloa , est en usage dans l'Amérique méridionale , parmi les naturels des environs de Carthagène , et des bords du lac Cienega de Tesias.

En Chine , des individus gagnent souvent leur vie par des moyens qui ne pourroient pas être adoptés en grand , ou dans le dessein d'acquérir un profit très-considérable : mais ces individus ne portent pas leurs vues au-delà d'une subsistance modérée. L'art de suivre un plan étendu pour gagner de l'argent , et d'inventer de nouvelles méthodes pour fournir à beaucoup de monde une espèce de marchandise par-

ticulière , ne sont connus en Chine que dans les grandes villes ou dans les villes maritimes. Cependant , dans tous les villages il y a des gens qui essayent d'accumuler des richesses , en profitant des besoins des habitans des environs. Par-tout il y a des boutiques où l'on prête sur gage. La loi accorde aux prêteurs un très-gros intérêt. L'usage de ces prêts annonce sûrement une grande imprévoyance de la part de la multitude , ou une grande incertitude de succès dans ses entreprises. Mais la facilité de la culture , et l'abondance des récoltes , quand il ne survient pas quelque calamité , mettent souvent les paysans , tout pauvres qu'ils sont , en état de supporter le fardeau de ces emprunts.

Dans quelques endroits où passe le canal impérial , le lac et les marais rendent la culture presque impraticable. Là , cependant , il n'y a pas un coin desséché où l'on ne voie de petites chaumières. Les habitans se nourrissent principalement de la pêche ; et le voisinage du canal les met à même d'échanger une partie de leur poisson pour se procurer les autres objets dont ils ont besoin.

A ces marais sans culture , les Anglais virent bientôt succéder un pays dont la perspective étoit superbement variée. Il y avoit de riches plaines , de petites hauteurs , des côteaux plus élevés , des chaînes de montagnes entremêlées de vallées ; et partout des villages bien bâtis et très-rapprochés les uns des autres. La population étoit très-nombreuse , et chaque coin de terre cultivé. Quelques champs étoient couverts de palma-christi (1), dont la graine sert, aux Antilles, à faire l'huile , qui porte le nom de cette plante ou celui d'huile de castor , et qu'on emploie dans la médecine. Mais les Chinois l'ont rendue propre à être mangée ; et il est rare qu'ils s'en servent comme remède.

Cependant , à côté du palma-christi , la plus grande partie du pays étoit couverte de coton , dont les gousses s'ouvroient et étoient prêtes à être cueillies. Le canal s'élargissoit en cet endroit , et le courant y étoit si rapide qu'il fesoit plus de deux milles par heure. Divers bras en étoient détachés , et sur ces bras , ainsi que sur le canal même , et sur des lacs éloignés , on voyoit voguer plusieurs bateaux.

(1) *Ricinus* ou grande catapuce.

Le canal passe ensuite à travers un pays bas , sujet aux inondations , et coupé de lacs et de marais. Quelques petits villages mal construits , quelques saules et des champs de riz , sont là les seuls objets qui frappent la vue. Mais bientôt une suite de villes et de jolis villages , une immense quantité de vaisseaux de toute espèce , et une nombreuse population annoncent les approches du fleuve Jaune où le canal épanche ses eaux avec un cours modéré , en conservant toujours sa direction vers le sud.

Les Anglais virent dans ce voisinage plusieurs très-grandes barques qui attendoient la saison suivante , pour être chargées des revenus impériaux qu'on transporte dans la capitale de l'empire. D'autres barques préféroient aussi de s'arrêter en ce même endroit , parce que c'est une espèce de point central qui , ayant une communication régulière avec chaque partie de l'empire , est plus propre à l'échange des marchandises.

Le 2 novembre , les yachts qui portoient l'ambassade , arrivèrent dans la partie du canal où il se réunit au fleuve Jaune. Nous l'avons déjà remarqué : ce fleuve doit son nom à la couleur du limon qu'il charrie et

qui y est mêlé en si grande quantité , qu'il ressemble plus à de la terre délayée qu'à de l'eau. Du côté où est l'embouchure du canal , ainsi que sur la rive opposée , est une ville très-étendue et très-peuplée. Là , le canal a environ trois quarts de milles de large , et forme un excellent port.

Ni ce canal , ni aucun autre en Chine , n'est entretenu aux frais et pour le profit de quelques individus. Il est sous l'inspection et la direction immédiate du gouvernement , dont la politique est de maintenir une communication facile entre les diverses parties de l'empire , parce qu'elle favorise le commerce et l'agriculture du pays , et par conséquent , augmente les revenus de l'état , et les ressources du peuple.

L'extrême rapidité qu'a le fleuve Jaune dans l'endroit où les yachts et les barques de l'ambassade devoient le traverser , rendoit nécessaire , suivant la coutume des Chinois , un sacrifice à la divinité du fleuve , afin de s'assurer un passage heureux. Dans ce dessein , le pilote , entouré de tout son équipage , se plaça sur le devant du yacht , et tenant dans sa main un coq , destiné à servir de victime , il lui arracha la tête , la jeta dans
le

le fleuve, et consacra le bâtiment en arrosant, avec le sang de l'oiseau, le pont, les mâts, les ancres, et les portes des appartemens, et y attachant quelques plumes du même animal. Alors plusieurs grandes jattes remplies de viande furent rangées sur le pont en ligne transversale. Au - devant de ces jattes, on avoit placé une coupe remplie d'huile, une de thé, une de liqueur spiritueuse, et une quatrième de sel. Le pilote s'inclina trois fois profondément, en tenant ses mains élevées, et en marmotant quelques paroles, comme pour invoquer la déité. Pendant ce temps - là on battoit avec force le loo; des mèches allumées étoient élevées vers le ciel; du papier couvert de feuilles d'étain ou d'argent étoit brûlé, et l'équipage fesoit partir un grand nombre de petards. Le pilote s'avancant vers la proue, fit des libations au fleuve, en y versant les coupes, qui contenoient l'huile, le thé et la liqueur: après quoi il y jeta celle où étoit le sel. La cérémonie étant achevée, on emporta les jattes de viande, dont l'équipage se régala. Ensuite, les yachts furent lancés avec confiance à travers le courant du fleuve. Aussitôt qu'on l'eut passé, le pi-

Iote remercia le ciel par trois inclinations profondes.

Indépendamment des offrandes journalières, et des adorations qui se font à l'autel placé du côté gauche de la chambre, côté que les Chinois regardent comme le plus honorable, on fait des sacrifices solennels, tels que celui que nous venons de décrire, afin d'avoir un vent favorable ou d'écarter un danger imminent.

Pour que les Chinois fassent des sacrifices, dans l'intention d'appaiser les vagues irritées ou de se les rendre propices, il suffit, sans doute, que la même chose ait été pratiquée par leurs ancêtres. Mais l'origine de cette coutume est plus difficile à expliquer; et la coutume même ne prouve pas que ceux qui l'ont inventée fussent très-éclairés. Quelques considérations peuvent faire présumer que l'usage de s'adresser à des êtres invisibles pour leur demander des secours, a été fondé sur un principe commun, partout où il a eu lieu.

Aussitôt qu'un homme a eu acquis un pouvoir absolu sur plusieurs autres hommes, et que ce pouvoir a été également senti, soit en présence de celui qui en étoit revêtu, soit

en son absence , on a jugé nécessaire de chercher à obtenir sa bienveillance , en lui offrant tout ce qui sembloit devoir lui être plus agréable. Ainsi le souverain , et en son absence , son palais , son trône , ou la principale demeure du lieu , ont reçu des dons qu'on croyoit pouvoir le flatter ; car telle étoit la ressource du faible pour se ménager l'amitié du puissant ou éviter ses injustices. Si le souverain aimoit l'or , les entrailles de la terre étoient creusées pour le satisfaire. S'il préféroit de se livrer aux plaisirs déréglés et sanguinaires de la table , plaisirs auxquels on dit que les princes et les conquérans des premiers âges étoient très-adonnés , de sanglans sacrifices étoient préparés et offerts à son autel.

On savoit que les évènements moraux qui influoient sur le bonheur du peuple , dépendoient de la volonté du souverain , et que ceux de ses sujets qui vivoient loin des lieux où il se tenoit , et qui ne pouvoient le voir , n'en sentoient pas moins le poids de son autorité. De là , on conclut que les évènements physiques étoient également soumis à un être personnifié , quoiqu'invisible , et dont on pouvoit acquérir la protection et la faveur

par les mêmes moyens qui étoient pratiqués dans la conduite morale du monde.

Les offrandes ou les sacrifices étoient faits quelquefois par une classe d'hommes revêtus du titre de ministres de l'autel; et ces hommes retenoient, pour leur usage particulier, la plus grande partie des sacrifices offerts. Ainsi, lorsque les dévots devinrent sacrificateurs, ils suivirent l'exemple des prêtres, et après avoir présenté solennellement le sacrifice à la divinité, ils le retinrent pour le manger, consacrant seulement à l'objet de leur culte quelques petites, mais importantes parties de l'offrande, telles, par exemple, que l'huile et le sel. Comme lorsqu'on jetoit beaucoup d'huile dans l'eau, les vagues irritées s'appaisoient, cette propriété servit sans doute à confirmer la puissance surnaturelle de la déité à laquelle on s'étoit adressé, et de la satisfaction que lui causoit l'offrande. Quant au sel, il étoit considéré comme nécessaire pour donner du goût à la plupart des alimens, et, par conséquent, on supposoit qu'il ne pouvoit manquer d'être agréable.

Il paroît que les causes qui ont dirigé d'autres nations dans la nature de leurs sa-

crifices, ont aussi influé sur les Chinois. Par exemple, lorsqu'une volaille étoit offerte en sacrifice, par les Juifs, la loi du Lévitique recommandoit : — « Que le prêtre l'apportât » sur l'autel, lui arrachât la tête et la brûlât » sur l'autel ; qu'il fît couler le sang de la » volaille sur l'autel, qu'il lui ôtât le jabot » et les plumes, et qu'il la jetât ensuite der- » rière l'autel ». — Ces mêmes Juifs recom-
mandoient : « — De ne point souffrir que le » sel du contrat fait avec leur dieu manquât » aux viandes des sacrifices ».

Les auteurs profanes font mention de l'huile et du sel comme d'une chose commune dans les sacrifices des anciens européens. Virgile peint Énée versant de l'huile sur les victimes égorgées :

.....*Oleum fundens ardentibus extis.*

Ovide met, parmi les oblations des premiers Italiens,

.....*Puri lucida mica salis.*

Et Horace n'oublie pas, dans les offrandes qu'on fait aux Pénates irrités, le

.....*Saliente mica.*

Mais les Chinois ne croient pas que leurs offrandes suffisent pour leur faire traverser

le fleuve Jaune. Ils font aussi beaucoup d'efforts pour vaincre la violence du courant, et atteindre le rivage sans accident.

Le vent étoit favorable lorsque les yachts de l'ambassade passèrent. Ils étoient toués par de légers canots à la voile, et en outre, ils se servoient de leurs grandes voiles et de leurs larges avirons. Quelques-uns traversèrent le courant sans beaucoup dériver; mais d'autres furent entraînés à une distance considérable de l'entrée du canal où ils devoient aborder, et il fallut les faire haler avec une corde, pour les y conduire; ce qui fut très-fatigant.

Parmi les fleuves de l'ancien continent, il n'en est guère qui traverse une plus grande étendue de pays et porte plus d'eau à la mer, que le fleuve Jaune. M. Barrow, dont le journal, ainsi que celui de l'ambassadeur, a servi à cet ouvrage plus souvent que nous ne l'avons cité, essaie de donner une idée juste du fleuve Jaune.

« Les sources du fleuve Jaune, dit-il, » sont dans deux lacs, situés au milieu » des montagnes de cette partie de la » Tartarie, désignée sous le nom de *Ko-konor*. Ces lacs sont à-peu-près par le

„ trente-cinquième degré de latitude nord
 „ et par le dix-neuvième degré de longitude
 „ à l'ouest de Pékin. Après avoir serpenté
 „ dans cette partie de la Tartarie, et fait
 „ d'abord vers l'est environ deux cent
 „ quarante milles, puis vers le nord-ouest
 „ cent milles, et de nouveau vers l'est deux
 „ cent cinquante milles, grossi par les eaux
 „ de diverses rivières qu'il reçoit dans son
 „ cours, le fleuve entre dans la province
 „ de Shen-Sée. Là, courant vers le nord
 „ dans une direction parallèle à la grande
 „ muraille, il la traverse par le trente-
 „ neuvième degré de latitude, et entre dans
 „ le pays des Tartares-Ortoos qu'il sépare
 „ de celui des Tartares-Monguls. Continuant
 „ dans une direction septentrionale jusqu'au
 „ quarante-neuvième degré de latitude, il
 „ parcourt un espace de quatre cents milles.
 „ Les hauteurs de la Tartarie lui livrent en
 „ abondance leurs eaux tributaires, et la
 „ province de Shen-Sée lui en fournit de
 „ toutes les parties de l'horizon. Parcourant
 „ ensuite deux cents milles vers l'est, il
 „ traverse encore la grande muraille, et
 „ tournant au sud, il fait quatre cents milles
 „ dans cette direction, sépare les provinces

„ de Shen-Sée, et entre dans la province
 „ de Ho-Nan, par une latitude parallèle à
 „ celle où il prend sa source. De là, après
 „ avoir reçu les eaux d'un grand lac, il
 „ traverse la partie septentrionale de la
 „ même province et celle de la province
 „ de Kiang-Nan, en faisant droit à l'est cinq
 „ cent soixante milles, et il verse l'immense
 „ volume de ses eaux dans la mer à laquelle
 „ il donne son nom.

„ La longueur du cours de ce fleuve a
 „ deux mille cent cinquante milles. L'en-
 „ droit où le traverse le canal impérial n'est
 „ éloigné de la mer que de soixante-dix
 „ milles. Il n'a guère là qu'un mille de
 „ large, et dans le milieu du courant la
 „ profondeur est de neuf à dix pieds.
 „ Cependant, quoique le pays soit très-
 „ plane, le courant du fleuve est si rapide
 „ qu'il fait sept ou huit milles par heure.
 „ Il est vrai que jamais la rapidité d'une ri-
 „ vière ne dépend de la pente d'une partie
 „ du pays qu'elle traverse, mais de l'im-
 „ pétuosité de sa chute, lorsqu'elle est
 „ encore près de sa source, et de l'étré-
 „ cisement du canal dans lequel elle est
 „ ensuite forcée de couler, ou bien de

„ l'accroissement soudain de ses eaux dans
 „ le même canal : cette vérité est démontrée
 „ par les observations que le major Rennel
 „ a publiées sur le cours du Gange.

„ Pour éviter toute possibilité d'exagé-
 „ ration , supposons que dans l'endroit où
 „ les Anglais traversèrent le fleuve Jaune
 „ il n'eut que trois quarts de mille de large,
 „ une profondeur moyenne de cinq pieds,
 „ et un courant de quatre milles par heure ;
 „ de là , il s'ensuit que ce fleuve verse
 „ chaque heure , dans la mer Jaune , un
 „ volume d'eau égal à 418,176,000 pieds
 „ cubes, ou 2,563,000,000 gallons (1) ; ce qui
 „ fait onze fois plus d'eau que le Gange
 „ n'en fournit à la mer des Indes.

„ Pour pouvoir se former quelqu'idée
 „ de la quantité de limon mêlée aux eaux
 „ du fleuve Jaune , on fit l'expérience sui-
 „ vante. Dans l'endroit où le courant étoit
 „ de sept ou huit milles par heure , et où
 „ le fleuve avoit neuf pieds de profondeur ,
 „ on prit un gallon et trois quarts d'eau ,
 „ mesure commune. Cette eau déposa un
 „ sédiment qui, lorsqu'il fut compacte et

(1) 10,252,000,000 pintes , mesure de Paris. (*Note
 du Traducteur*).

„ pressé en forme de brique, forma une
 „ masse de deux pouces et un tiers cubes.
 „ Ce sédiment étoit composé d'un limon
 „ argileux très-fin et d'une teinte jaunâtre ;
 „ et lorsqu'il fut sec, on le réduisoit facile-
 „ ment en poudre impalpable, en le pressant
 „ entre les doigts.

„ Martini observant combien le fleuve
 „ Jaune paroît trouble, et ne se doutant
 „ pas du peu de matière colorée qu'il faut
 „ pour teindre un grand volume d'eau ,
 „ estime que dans la saison des pluies le
 „ limon que charie ce fleuve forme un tiers
 „ de son volume.

„ Quelques-uns des voyageurs qui ont
 „ parcouru l'Egypte, ont également cru que
 „ la quantité de limon mêlée aux eaux du
 „ Nil dans le temps où ce fleuve débordé,
 „ formoit un vingtième de son volume.
 „ Mais le docteur Shaw, observateur bien
 „ plus exact, ayant fait évaporer une quan-
 „ tité donnée d'eau du Nil, trouva que le
 „ résidu n'étoit que la cent vingtième partie
 „ de la masse première.

„ Suivant la méthode observée pour es-
 „ timer la quantité de limon contenu dans
 „ les eaux du fleuve Jaune, il parut que

„ le limon ne formoit que la deux cen-
 „ tième partie du volume des eaux. Il est
 „ vrai que par la nature de l'expérience,
 „ il doit s'être perdu une quantité considé-
 „ rable de limon.

„ Cependant, d'après la proportion dont
 „ nous venons de faire mention, le fleuve
 „ porte chaque heure dans la mer Jaune
 „ 3,420,000,000 pouces cubes, ou 2,000,000
 „ pieds cubes de terre; ce qui fait 48,000,000
 „ par jour, et 17,520,000,000 par an.

„ Supposé que la profondeur moyenne
 „ de la mer Jaune soit de vingt brasses
 „ ou de cent vingt pieds (et les Anglais
 „ la trouvèrent rarement aussi profonde),
 „ la quantité de terre chariée par le fleuve
 „ Jaune, si elle étoit accumulée, suffiroit
 „ pour former jusqu'à la surface de la mer,
 „ une île d'un mille carré dans l'espace de
 „ soixante-dix jours. En portant plus loin
 „ ce calcul, un observateur curieux trou-
 „ vera en combien de temps la mer Jaune
 „ peut être comblée par le limon seul que
 „ le fleuve y dépose successivement. Ainsi,
 „ en admettant que cette mer s'étend au
 „ nord du fleuve, et comprend les golfes de
 „ Pé-Ché-Lée et de Lea-Tong, la somme

„ des milles carrés qui composent cette
 „ étendue, est d'environ 125,000, qui, mul-
 „ tipliés par le nombre de 70 jours, néces-
 „ saires pour remplir un mille carré, doit
 „ faire 8,750,000 jours, ou 24,000 ans.

„ D'après ce calcul, on suppose que la
 „ quantité de terre portée par le fleuve
 „ Jaune, est sans cesse la même; mais cela
 „ peut n'être point ainsi. Toutefois le cours de
 „ ce fleuve est d'une très-grande longueur; il
 „ se précipite avec une excessive rapidité
 „ des montagnes de la Tartarie, et entraîne
 „ tout ce qu'il rencontre devant lui. De
 „ fréquentes crues, occasionnées par de fortes
 „ pluies, augmentent sa vélocité comme son
 „ volume, et le font déborder dans les pays
 „ plats où il passe, et qui ne sont composés
 „ que d'un sol léger et sans aucune compa-
 „ cité. Il est donc possible qu'il charie en-
 „ core, pendant des siècles multipliés, une
 „ aussi grande quantité de terre que celle
 „ qu'il charioit au passage de l'ambassade
 „ anglaise. „

Tandis que les yachts, qui portoient les
 Anglais, s'avançoient vers le fleuve Jaune,
 il y eut une correspondance suivie entre
 l'empereur et le nouvel et respectable con-

ducteur de l'ambassade. Sur la représentation de ce dernier, la lettre adressée à sir Erasme Gower, et retenue par Ho-Choong-Taung, fut, par l'ordre exprès du monarque, envoyée à Chu-San. Sun-ta-Zhin fit souvent part à l'ambassadeur des expressions flatteuses qu'employoit l'empereur, en parlant de lui dans ses dépêches. L'ambassadeur étoit particulièrement informé que ces expressions n'étoient dues qu'aux rapports favorables de Sun-ta-Zhin, relativement à la conduite et aux dispositions des Anglais. Ce Chinois déclara que, d'après les observations les plus attentives, il étoit convaincu que l'ambassadeur n'avoit réellement d'autre intention que celle de procurer à sa patrie des avantages commerciaux, que les nations européennes considéroient comme un objet très-important, bien qu'aux yeux d'un homme d'état chinois cet objet fût de peu de conséquence, et ne méritât pas tous les embarras d'une expédition aussi lointaine que celle qu'il avoit occasionnée. Sun-ta-Zhin ajouta qu'il n'appercevoit dans les sentimens et dans les mœurs des Anglais, rien dont la communication pût avoir le moindre danger pour le peuple avec lequel ils désiroient avoir des relations.

Les gracieuses expressions de l'empereur étoient quelquefois accompagnées de présens de choses confites, qu'il choisissoit sur sa table, et envoyoit, suivant la manière des Orientaux, comme des marques de son attention particulière.

En répondant aux lettres de Sun-ta-Zhin, l'empereur lui manda : — “ Qu'il avoit
 ” conçu lui-même une haute estime pour
 ” l'ambassadeur et pour sa nation, malgré les
 ” divers soupçons qu'on avoit eus sur eux ;
 ” — Qu'il étoit déterminé à protéger leur
 ” commerce, auquel l'ambassadeur paroissoit
 ” prendre un si vif intérêt ; qu'il avoit, à la
 ” vérité, refusé d'accéder à des demandes
 ” particulières, mais que ce n'étoit pas parce
 ” qu'il les regardoit précisément comme dan-
 ” gereuses en elles-mêmes, mais parce qu'elles
 ” auroient fait introduire des nouveautés
 ” qu'il ne croyoit pas prudent d'adopter, au
 ” moins tout-à-coup, à l'âge avancé où il
 ” étoit. — Que quant aux affaires de Canton,
 ” le détail de ce qui concernoit cette province
 ” éloignée, avoit été presque entièrement
 ” à la discrétion du vice-roi, qui, officielle-
 ” ment consulté sur la réponse, ne s'étoit nul-
 ” lement soucié de dicter l'abolition des pra-

„ tiques qu'il avoit permises. Mais que pour
 „ donner une marque de son attention aux
 „ vœux des Anglais à cet égard , l'empereur
 „ avoit fait un changement dans le gouver-
 „ nement de cette province , et y avoit
 „ nommé une personne de son sang , laquelle
 „ étoit douée de sentimens extraordinaires
 „ de justice, et d'une bienveillance particu-
 „ lière envers les étrangers ; — Qu'il avoit
 „ écrit à ce nouveau vice-roi, qui n'avoit
 „ point encore quitté son premier gouver-
 „ nement de Ché-Kiang, dont le Chu-San
 „ fesoit partie , et lui avoit recommandé ,
 „ dans les termes les plus forts , de revoir
 „ les réglemens du port de Canton, et de
 „ mettre un terme aux vexations dont se
 „ plaignoient les Anglais „.

Sun-ta-Zhin , dit en outre à l'ambassadeur ,
 qu'on pourroit peut-être imaginer que , par
 amitié pour son excellence , il étoit porté
 à donner l'interprétation la plus favorable
 aux dépêches de l'empereur : mais que les
 expressions dont il s'étoit servi dans les prin-
 cipales choses qu'il avoient dites , étoient celles
 de l'empereur lui-même. Il ajouta ensuite que,
 comme le nouveau vice-roi de Canton ré-
 sidait encore à Han-Choo-Foo , capitale de

la province de Ché-Kiang, il lui présente-
roit l'ambassadeur qui, par ce moyen, au-
roit la confirmation de tout ce qu'il venoit
d'entendre.

Les lettres qu'écrivoit l'empereur et celles
que lui adressoit Sun-ta-Zhin étoient mises
dans un sac ou un panier plat, qu'un
homme à cheval portoit, attaché autour de
son corps. Au bas du sac, étoient suspen-
dus des clochettes dont le bruit annonçoit
à chaque station l'arrivée du messager,
qui y étoit changé ainsi que le cheval. La
distance entre les stations, étoit de dix ou
douze milles.

Aussitôt que les yachts de l'ambassade
entrèrent dans la province de Kiang-Nan,
elle reçut de la part du vice-roi une marque
d'attention que les autres commandans
avoient négligée. Les hommes qui traînoient
les yachts lorsque les Anglais remontèrent
le Pei-Ho à leur arrivée en Chine, ainsi
que ceux qui leur avoient servi de la même
manière à leur retour, étoient vêtus de
simple toile de coton blene, et quelquefois
ils ne portoient que les haillons de la pau-
vreté. Mais dans la province de Kiang-
Nan, ils parurent avec un uniforme neuf,
bordé

bordé de rouge , et ils étoient coiffés d'un bonnet pointu , sur le sommet duquel étoit un bouton rouge et plat. Lorsque des hommes étoient changés , l'uniforme passoit à ceux qui les relevoient. Cet uniforme étoit à tous égards , mieux assorti aux yachts et aux barques de l'ambassade. D'une jolie construction , commodes pour les passagers , portant le pavillon impérial , ornés de banderoles et d'autres décorations navales , accompagnés , d'une musique bruyante , mais agréable quand elle étoit entendue de loin , les yachts de l'ambassade étoient au nombre de quarante , et marchaient en ordre à la suite l'un de l'autre. Il est vrai qu'ils n'alloient pas très-vîte , sur-tout quand la brise souffloit du sud-ouest : mais cette même brise rendoit la température extrêmement agréable. En même-temps , un ciel nuancé de couleurs grisâtres ne laissoit passer que la quantité de rayons du soleil qu'il falloit pour que l'air fût encore plus doux.

La scène étoit encore embellie par la vue des autres bâtimens qui naviguoient et se croisoient sur le canal ; par la perspective des villes et des villages bâtis sur ses bords ; par les laboureurs qui cultivoient leurs

champs ou recneilloient leur moisson ; par les postes militaires déployant leurs étendards, et tirant, à l'approche de l'ambassade, leurs canons pour la saluer ; enfin, par un nombre immense de spectateurs, accourus sur les bords du canal pour voir passer les étrangers.

Au sud du fleuve Jaune, les yachts alloient beaucoup plus vite, parce qu'à partir de ce fleuve, le canal impérial a un courant beaucoup plus rapide : c'est pour cela qu'on a augmenté dans cette partie le nombre des écluses. Plus loin, le canal passe sur les bords du lac *Pao-Yng* ; mais il est beaucoup plus élevé que ce lac, et une chaussée semblable à celle que nous avons déjà décrite, l'en sépare. Il se fait dans le lac *Pao-Yng* une pêche considérable, pour laquelle on emploie principalement l'oiseau dont nous avons déjà parlé, le leu-tze ou cormoran - pêcheur de la Chine, lequel dans une langue scientifique peut être distingué des autres espèces, sous le nom de *Pelicanus sinensis*. On élève sur le lac *Pao-Yng* un très-grand nombre de ces oiseaux, et on en envoie dans toutes les parties de l'empire.

Au-delà du lac le pays est si marécageux , qu'il est impossible de le cultiver comme les autres. Le lien-wha y croît spontanément et en abondance. Dans les endroits ainsi submergés, les Chinois déploient un nouveau genre d'industrie. Ils font des radeaux ou des claies de bambou , qu'ils chargent d'une couche de terre , et laissent flotter sur l'eau ; ensuite ils y cultivent plusieurs espèces de végétaux. Ainsi , à bord des vaisseaux , on se procure une petite quantité de jardinage , en semant les graines dans de la terre arrosée , ou bien dans des morceaux de flanelle montés sur des châssis , et humectés avec soin. C'est , par exemple , de cette manière qu'on a promptement du senevé ; ce qui est extrêmement agréable aux personnes qui sont depuis long - temps en mer.

Indépendamment de la méthode employée par les Chinois pour se procurer des récoltes sur l'eau , ils ont beaucoup d'autres moyens de tirer parti des lacs , des rivières et des canaux. Ils cultivent des végétaux qui croissent dans le fond des eaux , et particulièrement le lien-wha ; ils prennent , de beaucoup de manières , les oiseaux qui se

tiennent sur l'eau, et les poissons qui sont au-dessous, ainsi que les autres animaux qui rampent dans le fond; ils fertilisent les terres par l'arrosement; ils ont, par eau, une communication peu chère et aisée, entre les différentes parties de l'empire, et de cette manière ils laissent à l'agriculture beaucoup de terrain qu'il faudroit pour les grandes routes, et beaucoup de travail qu'exigeroit leur entretien. Ils épargnent encore davantage de terrain, puisqu'ils n'ont pas besoin d'en employer en pâturages ou à la culture du fourrage qu'il leur faudroit, s'ils étoient obligés d'avoir des animaux pour porter les voyageurs et les marchandises : aussi on peut, sans exagération, dire qu'en Chine le produit des eaux est égal à celui des terres, proportionnellement à leur étendue.

La partie marécageuse de la province de Kiang-Nau, étoit de tous les pays que les Anglais avoient vus en Chine, celui qui avoit l'air le plus pauvre et le moins propre à être habité. Après avoir vu ravager leurs habitations et le produit de leur industrie, par des inondations extraordinaires, ou par d'autres calamités inattendues, les Chinois quittent quelquefois ces sortes de pays, et

vont former des colonies en Tartarie, malgré la prévention générale qu'ils ont contre les Tartares. Quoiqu'un grand nombre des premiers mandarins et la plupart des vice-rois des provinces soient nés en Tartarie, ou issus du sang tartare, et que quelques-uns d'entr'eux aient des mœurs polies et un caractère très-respectable, les Chinois considèrent les Tartares, en général, comme des barbares. Pour justifier leur opinion à cet égard, ils citent un fait que le peuple raconte depuis quatre siècles : c'est que quand les Tartares-Monguls s'emparèrent de Pékin pour la première fois, ils plantèrent des tentes pour eux, et logèrent leurs chevaux dans les palais des empereurs chinois.

Dans le milieu du plat pays que traversoient les Anglais, il y avoit une ville du troisième ordre. Le haut de ses murailles n'étoit guère au-dessus du niveau du canal, qui formoit en cet endroit un aqueduc de vingt pieds de haut et de deux cents de large. Le courant de l'eau faisoit trois milles par heure. On peut juger par-là de la force des levées qui contiennent l'eau, et de l'immensité de travail qu'il a fallu pour les construire.

Bientôt les yachts se trouvèrent devant une jolie ville, où toutes les maisons qui bordaient le canal étoient à deux étages, et peintes en blanc. Les habitans étoient mieux vêtus, et les femmes plus belles et plus jolies que la plupart de celles que les Anglais avoient vues au nord.

Un peu au-dessus de cette ville le canal cesse d'avoir du courant. Comme le terrain s'élève du côté du sud, il a été nécessaire de creuser à vingt pieds de profondeur pour conserver le niveau dans un espace de sept ou huit milles anglais. A l'extrémité de cette partie du canal, les voyageurs virent une ville du premier ordre, qui sembloit être d'une haute antiquité. Une partie des murailles et des maisons étoit en ruine, et couvertes de mousse, d'herbe et de ronces.

Cette ville paroissoit, cependant, faire un grand commerce. Il y avoit à l'ancre au moins mille vaisseaux de différentes grandeurs. Une garnison, d'environ deux mille hommes, étoit sous les armes, et avoit ses drapeaux et sa musique, comme si l'on alloit la passer en revue. La campagne des environs étoit plane, bien cultivée, et couverte de riz et de mûriers.

Ces arbres ne semblent pas beaucoup différer des mûriers communs d'Europe. On élague continuellement leurs branches, afin que les jeunes scions poussent plus promptement, car les feuilles des scions sont plus fines, plus tendres, et plus nourrissantes pour les vers à soie, que celles des grosses branches. Quelques-uns de ces arbres portent des mûres blanches, et d'autres, des mûres rouges. On les cultive avec le plus grand soin. On les plante par rangs bien alignés, et à dix ou douze pieds de distance les uns des autres. Au pied de chaque arbre, on rapporte une couche de terre argilleuse, humectée, mais non inondée, et d'environ un pied au-dessus du sol. Les arbres sont fréquemment élagués et étêtés, parce qu'on veut faire pousser constamment de jeunes branches et des feuilles tendres. On pense que les feuilles des mûriers noirs sont plus nourrissantes que celles des mûriers blancs. Les Chinois ne connoissent point l'art de greffer les arbres; mais quelques grosses branches de leurs mûriers, sont couvertes de gui. Pour que les plantations de mûriers n'occasionnent aucune perte de terrain, on sème du riz dans l'espace qui reste entre les

arbres, et on l'arrose par le moyen des sillons.

Les vers à soie sont nourris dans de petites chaumières qu'on construit exprès au milieu des plantations de mûriers , afin qu'ils soient éloignés de toute espèce de bruit ; car les Chinois pensent que le seul aboiement d'un chien suffit pour nuire à ces insectes. Cependant , les habitans des villes en élèvent quelques-uns , et, pour cela , ils achètent des feuilles de mûrier des cultivateurs de cet arbre.

Les œufs des vers à soie sont déposés sur du papier , et conservés jusqu'au temps où on veut les faire éclore. Quand cette époque est arrivée , on humecte avec un peu d'eau le papier qui contient les œufs ; et peu de temps après les vers éclosent. La température du climat suffit pour cela. Les Chinois ne connoissent ni l'usage , ni la nature du thermomètre : la seule expérience les guide. Quand ils veulent faire éclore les œufs des vers à soie plutôt que de coutume , ils emploient la chaleur artificielle. On fait toujours suffoquer les insectes avant de dévider la soie. Pour la dévider , on met les cocons dans un panier ou dans un vase percé de plusieurs trous , et on les expose à la vapeur de l'eau

bouillante , de manière qu'ils puissent en être bien imprégnés. Lorsque les cocons sont dévidés , on mange les chrysalides des vers à soie : on mange aussi , dans le même pays , et le ver de terre , et la larve de quelques insectes. Mais , en cela , les Chinois ne doivent pas paroître absolument étranges , puisque les colons des Antilles mangent , avec délices , une grosse chenille (1) qui se trouve sur une espèce de palmier.

Trois jours après avoir traversé le fleuve Jaune , les yachts arrivèrent sur les bords de la rivière Yang-Tsé-Kiang , qui parut aux Anglais au moins égale au fleuve , sinon plus considérable que lui. Elle avoit , en cet endroit , environ deux milles de large.

Les sources de cette rivière sont dans les mêmes montagnes d'où sort le fleuve Jaune , et dans son cours il est un endroit où elle se rapproche assez de lui pour n'en passer qu'à quelques milles. Voici comment M. Barrow décrit cette rivière.

« Le Yang-Tsé-Kiang a deux bras , qui après s'être séparés , s'éloignent l'un de

(1) On l'appelle , aux Antilles , le *ver palmiste* : mais on ne le mange qu'aux Iles-du-Vent. (*Note du Traducteur*).

„ l'autre de quatre-vingt milles , et font vers
 „ lesud, dans une direction parallèle, environ
 „ soixante-dix milles. Ils se réunissent ensuite
 „ entre le vingt-sixième et le vingt-septième
 „ degrés de latitude nord , précisément sur les
 „ limites des deux provinces de Yu-Nan et
 „ de Sé-Chuen. Courant ensuite vers le nord-
 „ est à travers la dernière de ces provinces ,
 „ le Yang-Tsé-Kiang reçoit les eaux des
 „ nombreuses rivières de cette province et
 „ de celle de Quée-Choo. Elle fait , dans
 „ cette direction , environ six cents milles ;
 „ puis elle entre dans la province de Hoo-
 „ Quang , par le trente-unième degré de la-
 „ titude nord. Elle fait plusieurs sinuosités
 „ dans cette dernière province , et ajoute à
 „ ses eaux celle de divers lacs ; car ils
 „ abondent dans cette partie de la Chine.
 „ En sortant de la province de Hoo-Quang ,
 „ la rivière passe entre les provinces de Ho-
 „ Nan et de Kiang-Sée , et ses eaux abon-
 „ dantes tournant un peu de l'est vers le nord ,
 „ coulent mollement vers la province de
 „ Kiang-Nan , et se versent dans la mer qui
 „ borne la Chine à l'est , par le trente-deu-
 „ xième degré de latitude nord. Depuis la pro-
 „ vince de Hoo-Quang jusqu'à l'embouchure

» de la rivière, il y a environ huit cents milles ;
 » ce qui fait que depuis sa source , cette
 » rivière parcourt au moins deux mille deux
 » cents milles anglais. Dans l'endroit où les
 » yachts de l'ambassade la passèrent , le
 » courant ne fesoit pas plus de deux milles
 » par heure : mais la rivière étoit plus pro-
 » fonde que le fleuve Jaune ».

Ainsi, ces deux grandes rivières prennent
 leur source dans les mêmes montagnes ;
 passent, dans un endroit, presque l'une auprès
 de l'autre ; s'écartent ensuite de quinze de-
 grés de latitude , finissent par se jeter dans la
 même mer à deux degrés l'une de l'autre.
 Elles embrassent, dans leur cours, une étendue
 de pays de plus d'un millier de milles de
 longueur, qu'elles contribuent à fertiliser et
 à enrichir, mais auquel leurs débordemens
 nuisent quelquefois. Ce pays comprend dans
 ses limites la plus grande étendue de l'ancien
 empire chinois ; et est situé dans cette partie
 de la zone tempérée qui, en Asie comme en
 Europe, a vu naître les hommes les plus
 célèbres, et exécuter les actions les plus bril-
 lantes, dont l'histoire fasse mention.

Pour joindre le canal, qui se prolonge de
 l'autre côté du Yang-Tsé-Kiang, les yachts

furent obligés de côtoyer un peu la rive septentrionale de cette rivière. Là, la face du pays étoit entièrement changée. Au lieu de plaines, de lacs et de marais, le terrain s'élevait graduellement depuis le bord de la rivière, et étoit enrichi de plantes, dont les espèces, variant ainsi que les couleurs, étoient entre-mêlées d'arbres, de temples et de pagodes. Il y avoit dans la rivière plusieurs îles bordées de buissons, et des rochers qui paroissoient au-dessus des eaux. Les vagues de la rivière rouloient comme celles de la mer; et l'on dit qu'on y voit quelquefois des marousins. Les Anglais n'y virent que des jonques à l'ancre.

Tandis que les voyageurs traversoient le Yang-Tsé-Kiang, leur attention fut presque entièrement captivée par une île, située dans le milieu de cette rivière, et appelée *Chin-Shan*, ou la *Montagne d'Or*. Cette île, dont les bords sont très-escarpés, est couverte de jardins et de maisons de plaisance. L'art et la nature semblent s'être réunis pour lui donner une perspective enchanteresse. Elle appartient à l'empereur, qui y a bâti un très-grand et très-beau palais, ainsi que divers temples et pa-

godes , placés dans la partie la plus élevée de l'île.

Le terrain , qui est au midi du Yang-Tsé-Kiang , s'élève par degrés à une telle hauteur , qu'il a fallu , en quelques endroits , creuser jusqu'à quatre-vingt pieds , pour trouver le niveau et faire passer le canal.

C'est dans la campagne des environs que croît l'arbuste qui fournit cette espèce particulière de coton , dont on fait l'étoffe connue en Europe sous le nom de *nankin*. Le duvet qui enveloppe les graines est ce que dans la langue du commerce les Anglais appellent *coton-laine*. Ce duvet est ordinairement blanc ; mais dans la province de Kiang-Nan , dont Nan-Kin est la capitale , il a cette même couleur de jaune rouge qu'il conserve lorsqu'il est filé et tissu. On croit que la couleur et la qualité supérieure du coton de Kiang-Nan , est due à la nature particulière du sol ; et on assure que l'espèce en dégénère , à l'un et à l'autre égard , quand on la transplante dans une autre province , quelque peu de différence qu'il y ait entre les climats de cette province et celui de Kiang-Nan.

Dans plusieurs parties du Kiang - Nan ,

des ponts solides traversent le canal. Quelques-uns sont construits d'un granit rougeâtre qui contient beaucoup de spalt ; d'autres, sont d'un marbre gris et commun. Les arches de quelques-uns de ces ponts sont en cintre plein ; dans d'autres , elles ont une forme elliptique, et l'extrémité de l'ellipse est précisément au haut de l'arche. Il y en a quelques-uns qui sont en fer à cheval , dont la partie la plus large est au haut de l'arche. Les pierres employées dans la construction des arches d'un pont chinois ne sont point carrées , et ne laissent point au haut de l'arche un espace triangulaire rempli par ce qu'on appelle *la clef*. Au contraire , les pierres sont taillées en formes de coins , proportionnellement à la courbe de l'arche ; de sorte que quand elles sont placées , elles se trouvent toutes parfaitement adhérentes.

Pour passer sous un pont , il faut baisser les mâts ordinaires des yachts et des barques ; et on en élève d'autres , consistant en deux longues perches , qui se joignent par le haut , et s'écartent en bas suivant la largeur du bâtiment , comme les deux côtés d'un triangle isocèle. Ces mâts sont élevés par le moyen de deux verroux de fer

qui passent dans les bouts des perches , et dans deux poteaux , chacun desquels est d'un côté du vaisseau , et a une entaille propre à recevoir le bout des perches. Ce double mât est promptement baissé pour passer sous un pont ; mais il y a des ponts assez élevés pour qu'on y passe à la voile.

Ces ponts sont nécessaires dans cette partie pour établir une communication entre les deux bords du canal qui sont presque entièrement couverts de villes et de villages. La hauteur des arches et les marches par lesquelles on y monte , empêchent d'y faire passer des voitures à roues ; mais le nombre de ces voitures est très-petit , et on s'en sert rarement , parce que les marchandises les plus pesantes et la plupart des passagers vont par les rivières et les canaux , dont le pays est coupé dans tous les sens.

On a pratiqué, sous un pont , une communication entre le grand canal et un autre canal auquel il fournit de l'eau ; et cette communication ne gêne ni les gens qui passent sur le pont , ni ceux qui tirent la corde des barques.

Les rues de la cité de Sou-Choo-Foo sont divisées comme celles de Venise par des

canaux qui partent tous du principal canal; et sur chacun de ces canaux on a construit un élégant pont de pierres. La flotte des yachts et des bateaux qui portoient les Anglais fut près de trois heures à traverser les faubourgs de Sou-Choo-Foo pour arriver jusqu'aux murs de la ville, près desquels il y avoit un nombre immense de bâtimens qu'on avoit mis à sec. Dans un seul chantier on en voyoit seize qu'on construisoit à côté l'un de l'autre, et qui tous étoient du port de deux cents tonneaux. Le canal passe sous les murs de la ville par différentes arches, assez semblables à celles qu'on voit dans les murailles de Batavia.

La ville de Sou-Choo-Foo paroît extrêmement grande et extrêmement peuplée. Les maisons y sont bien bâties et agréablement décorées. Les habitans qui, pour la plupart, sont vêtus de soie, ont l'air d'être riches et heureux. Cependant, on dit qu'ils sont fâchés que la cour n'habite plus Nan-Kin, qui, située dans leur voisinage, étoit autrefois la capitale de l'empire. Certes, il n'y a que de grandes considérations politiques qui aient pu engager le souverain à préférer la province septentrionale de Pé-Ché-Lée,

Ché-Lée , sur les confins de la Tartarie , à la partie de ses états où tous les avantages du climat , du sol et des productions ont été prodigués par la nature , et où la nature elle-même a été perfectionnée par le talent et l'industrie. Les voyageurs ont appelé Sou-Choo-Foo le *Paradis de la Chine* ; et un dicton , commun parmi les habitans de cette ville , est : — “ Que le ciel est au-
 „ dessus d'eux ; mais que sur la terre ils
 „ ont Sou-Choo-Foo. ”

Les Anglais trouvèrent les femmes de Sou-Choo-Foo plus belles , plus jolies , et vêtues avec plus de goût que la plupart de celles qu'ils avoient vues dans le nord de la Chine. Sans doute que dans les provinces du nord la nécessité de cultiver un sol moins fertile , de partager et les plus rudes travaux des hommes et les grossiers alimens qui servent à leur nourriture , et de n'avoir que très-peu de temps pour soigner leurs personnes , contribuent à noircir leur teint , à grossir leurs traits et à les défigurer , bien plus que les rayons du soleil ne noircissent et ne défigurent celles qui n'habitent qu'à trente degrés de distance de l'équateur. Les dames de Sou-Choo-Foo portent quelquefois

sur le devant de la tête un petit bonnet de satin noir, qui forme une pointe entre les deux sourcils, et est enrichi de brillans. Elles ont aussi des pendans de cristal ou d'or.

A peu de distance de Sou-Choo-Foo, est le superbe lac de Tai-Hoo, environné d'une chaîne de montagnes pittoresques. Ce lac fournit beaucoup de poisson aux habitans de Sou-Choo-Foo; et en outre il est pour eux un lieu de rendez-vous public et d'amusement. Beaucoup de canots, qui servent aux promenades de plaisir, sont conduits par une seule femme. Chaque canot a une chambre très-propre; et on prétend que celles qui les conduisent, exercent plus d'une profession. Le lac de Tai-Hoo sépare la province de Kiang-Nan de celle de Che-Kiang, dont l'ambassade approchoit déjà la capitale.

Au-delà de Sou-Choo-Foo, on voyoit des plantations de mûriers, très-étendues et semblables à une forêt. Il y avoit aussi, parmi les mûriers, quelque arbre à suif. Du fruit de cet arbre, qui est le *croton sebiferum* de Linnæus, les Chinois retirent une espèce de graisse végétale avec laquelle ils font une grande partie de leur chandelle. Ce fruit ressemble beaucoup, extérieurement,

aux graines du lierre. Dès qu'il est mûr, la capsule s'ouvre et se divise en deux, ou plus fréquemment en trois parties, qui, en tombant, laissent à découvert autant de noyaux, chacun desquels est séparément attaché à l'arbre et couvert d'une substance charnue et de la blancheur de la neige; ce qui fait un très-beau contraste avec les feuilles de l'arbre, lesquelles, dans cette saison, sont d'un rouge tenant à-la-fois du pourpre et de l'écarlate. On écrase les noyaux et on les fait bouillir dans de l'eau pour en extraire la substance charnue ou grasseuse, et les chandelles qu'on fait avec cette substance sont plus fermes que celles de suif, et n'ont aucune espèce d'odeur. Cependant elles n'égalent ni la bougie, ni les chandelles de blanc de baleine.

Cette dernière substance est inconnue en Chine, ainsi que l'animal qui la produit. On n'y connoît guère non plus l'art de blanchir la cire; et celle qu'on y blanchit s'emploie en emplâtre ou en onguent. La bougie qu'on voit en Chine, se fait avec la cire produite par l'insecte qui se nourrit sur le troëne, et que nous avons décrit dans le chapitre de la Cochinchine. Cette cire est naturellement

blanche, et si pure, qu'elle ne donne point de fumée : mais on en ramasse si peu qu'elle est rare et chère. Les chandelles à bon marché sont faites de suif ordinaire ; mais elles ont trop peu de consistance pour qu'on s'en serve sans les revêtir d'une légère couche de suif végétal ou de cire. On en peint aussi quelquefois la surface en rouge.

Les Chinois se servent de différentes matières pour faire des mèches. Celles qu'ils emploient dans leurs lampes sont de trois sortes : d'amanthe, qui brûle sans se consumer ; d'armoise (1), ou d'une espèce de chardon (2), qui sert aussi pour les armes à feu. Mais pour les chandelles, ils se servent d'un bois léger et inflammable qui, percé par l'extrémité d'en bas, est posé sur une pointe de fer fixée sur le haut du chandelier qui, au lieu d'être creux, est plat. Ainsi, cette pointe soutient la chandelle sans qu'on ait besoin de bobèche. L'esprit économique des Chinois leur fait considérer que cette forme de leurs chandeliers remplit aussi l'objet, qui n'est connu ailleurs que des plus pauvres classes du peuple, et qu'elles cher-

(1) *Artemisia*.

(2) *Carduus marianus*.

chent à obtenir en se servant de ce qu'on appelle un *binet*. Par ce moyen, on croit qu'il y a un dixième de différence dans la consommation de la chandelle.

L'arbre à suif a été, dit-on, transplanté à la Caroline, et y réussit aussi bien qu'en Chine. C'étoit presque la seule espèce d'arbre qui ombrageât les bords du grand canal, dans la partie où l'ambassade anglaise étoit alors. Là, le canal étoit sans aucun courant, et si large, qu'un pont de pierre, qui le traversoit, n'avoit pas moins de quatre-vingt-dix arches.

De Sou-Choo-Foo à Han-Choo-Foo, c'est-à-dire dans une étendue d'environ quatre-vingt-dix milles, le canal impérial continue à avoir une largeur de soixante à cent toises, et ses bords sont revêtus de murailles de pierre. Tout le pays qu'il traverse dans cette partie est non moins beau que riche.

Les yachts s'arrêtèrent dans un village près de Han-Choo-Foo, pour recevoir le nouveau vice-roi de Canton, lequel vint, dans son bateau, faire la première visite à Sun-ta-Zhin et à l'ambassadeur.

Le vice-roi Chaung-ta-Zhin paroissoit

avoir un caractère doux et des mœurs aimables. Il se prévaloit peu, et de l'avantage d'être parent de l'empereur, et du poste qu'il occupoit comme gouverneur-général des deux provinces de Quang-Tung (1) et de Quang-Sée. Il confirma les assurances données par Sun-ta-Zhin, relativement aux dispositions et aux ordres de l'empereur en faveur des Anglais; et il parla de la bienveillance qu'il avoit lui-même pour eux.

Le lecteur observera que les noms des Chinois, cités dans cet Ouvrage, sont tous d'une syllabe, indépendamment des additions de qualités ou de titres. Chaque mot de la langue chinoise est également monosyllabique. Les additions sont d'autant plus nécessaires qu'un nom ne renferme aucune distinction en faveur de la famille de celui qui le porte. Il n'y a pas plus de cent noms de famille connus dans toute l'étendue de l'empire, et l'expression des cent noms est souvent employée comme un terme collectif pour toute la nation chinoise. Cependant, des individus prennent à différentes époques ou dans différentes circonstances des

(1) C'est la province que les Européens appellent Canton.

surnoms qui expriment quelque qualité ou rappellent quelque événement. Chaque nom de famille est porté par des personnes de toutes les classes ; cependant l'identité de ces noms indique quelque rapport. Tous ceux qui les portent peuvent fréquenter la maison de ceux qu'ils croient leurs communs ancêtres.

Un Chinois épouse rarement , ou plutôt il n'épouse jamais une femme qui porte son nom de famille ; mais les fils et les filles de deux sœurs mariées à des hommes d'un nom différent, se marient souvent ensemble. Ceux de deux frères qui portent le même nom ne le peuvent pas.

En Chine, les noms n'annoncent jamais aucune distinction ; il n'y existe point de noblesse héréditaire ; et cependant chacun y fait beaucoup d'attention à sa généalogie. Celui qui jusqu'à une époque reculée peut citer ses ancêtres comme s'étant distingués par leurs vertus privées , ou par des services publics , et par les honneurs qu'ils ont en conséquence obtenus du gouvernement ; celui-là, dis-je, est plus respecté que des hommes nouveaux. Ceux qu'on croit être les descendants de Confucius sont tou-

jours traités avec une considération particulière. Les empereurs leur ont même accordé quelques privilèges. L'ambition d'une origine illustre est si générale, que les empereurs ont souvent donné des titres aux aïeux morts d'un homme de mérite.

On ne néglige, en Chine, aucun moyen pour exciter à faire de bonnes actions, et empêcher qu'on en fasse de mauvaises; et l'on emploie également l'espoir de la louange et la crainte du blâme. Il y a un registre public, nommé le *livre du mérite*, dans lequel on inscrit tous les exemples frappans d'une conduite estimable; et dans les titres d'un homme, on mentionne particulièrement le nombre de fois que son nom a été inséré dans ce livre. D'un autre côté, celui qui commet des fautes est dégradé; et il ne suffit pas qu'il se borne à ne porter que son titre réduit; il faut encore qu'il joigne à son nom le fait pour lequel il a été dégradé.

Ces réglemens sont faits principalement pour les mandarins auxquels l'empereur ne confie l'autorité que pour qu'ils l'employent à faire le bonheur du peuple. Si l'on abuse de cette autorité, et que le peuple souffre une plus grande somme de maux que celle

qui est nécessairement attachée à la nature de la société, c'est en grande partie parce qu'un homme ne possède pas des facultés physiques assez étendues pour empêcher que ses délégués trompent sa vigilance ; et pervertissent même ses intentions , à moins que le peuple n'ait le pouvoir d'exercer sur eux une certaine censure.

Indépendamment des honneurs qu'il tenoit de l'empereur , le vice-roi Chaung-ta-Zhin avoit reçu des habitans de la province de Ché - Kiang le plus flatteur de tous les titres. Pour le récompenser de les avoir gouvernés avec équité et avec bienfaisance , ils l'avoient surnommé le second Confucius.

Le vice-roi entra avec Sun-ta-Zhin et l'ambassadeur , à Han - Choo - Foo , le 9 novembre 1793.

PLANTES recueillies dans les provinces de Shan-Tung et de Kiang-Nan.

Equisetum. Prêle.

Fraxinus. Frêne.

Mimosa. Acacie.

Rottbollia. Rottballe.

Holcus. Millet.

Anthistiria ciliaris. Anthistirie ciliée.

Cannabis sativa. Chanvre ordinaire.

Salix. Saule.

Cucurbita citrullus. Pastèque.

Myriophyllum spicatum. Volant-d'eau épié.

Amaranthus caudatus. Amarante à longs épis.

Amaranthus tricolor. Amarante tricolor.

Morus papyrifera. Mûrier à papier.

..... Une deuxième espèce.

Viola. Violette.

Chrysanthemum indicum. Chrysène des Indes.

Inula japonica. Aulnée du Japon.

Artemisia. Armoise.

Prenanthes.

Medicago lupulina. Luzerne-houblon.

..... *Falcata*. Luzerne falciforme.

Trifolium melilotus. Melilot.

Astragalus, Astragale.

..... Une autre espèce.

Æschynomene. Agati.

Phaseolus. Haricot.

Dolichos cultratus. Dolique en couteau.

Gossipium. Cotonnier.

Geranium. Geranium.

Cleome viscosa. Mozambé visqueux.

Sisymbrium amphitium. Sisymbre amphibie.

. Une deuxième espèce.

Vitex negundo. Gatilier découpé.

Clerodendrum. Péragu.

Lindernia japonica. Linderne du Japon.

Antirrhinum. Mufflier.

Mentha canadensis. Menthe du Canada.

Leonurus sibiricus. Agripaume de Sibérie.

Ocimum. Basilic.

Potentilla. Potentille.

Crataegus. Ahizier.

Stellaria. Stellaire.

Melia. Azedarach.

Sophora japonica. Sophore du Japon.

Oriza sativa. Riz cultivé.

Berberis cretica. Vinettier de Crète.

Tamarix. Tamaris.

Chenopodium aristatum. Chénopode aristé.

. Une deuxième espèce.

Celosia argentea. Passe-velours argenté.

Evonymus. Fusain.

Solanum nigrum. Morelle.

Convolvulus. Lizeron.

Cistus. Ciste.

Rubus cordifolia. Ronce à feuilles en cœur.

Arundo phragmites. Roseau à balais.

Cynosurus indicus. Cretelle des Indes.

- Poa chinensis*. Paturin de la Chine,
 Une deuxième espèce.
 Une troisième espèce.
Panicum dactylon. Panis chien-dent.
 *Crus galli*. Panis pié-de-poule.
Scirpus autumnalis. Scirpe d'automne.
 *Miliaceus*. Scirpe miliacé.
Cyperus difformis. Souchet difforme.
 *Iria*. Souchet à épillets alternes.
 *Odoratus*. Souchet odorant.
 Une deuxième espèce.
 Une troisième espèce.
Schænus aculeatus. Choin aiguillonné.
Lycopus europæus. Lycope d'Europe.
Verbena officinalis. Vervène officinale.
Veronica anagalis. Véronique anagallide.
Thuya pensilis, nouvelle espèce. Thuya à
 fruits pendans.
Kylingia monocephala. Killinge monocé-
 phale.
Justicia procumbens. Cormantine tombante.
Ilex. Houx.
Trapa. Mâcre.
Paspalum. Paspale.
Polygonum lapathifolium. Polygone à
 feuilles d'oseille.
Polygonum dumetorum. Polygone des haies.

Polygonum amphibium. Polygone amphibie.

. *Perfoliatum*. Polygone perfolié.

Saccharum. Canamelle.

Leersia. Lerse.

Dianthus plumarius. Œillet lacinié.

Penthorum. Tourette.

Oxalis corniculata. Surelle corniculée.

Agrimonia. Aigremoine.

Rosa. Rose.

Nymphaea nelumbo. Nénuphar nelumbo.

Thea. Thé.

Stratiotes.

Marchantia. Hépatique.

Hypnum. Hypne.

Chara. Charagne.

Phyllanthus. Niruri.

Croton sebiferum. Croton porte-suif.

Agyneja impubes.

Najas marina. Nâïade marine.

Valisneria spiralis. Valisnère en spirale.

Menispermum trilobum. Menisperme trilobé. THUNBERG.

Andropogon. Barbon.

Cenchrus. Racle.

Ficus pumila. Figuier nain.

Pteris serrulata. (Hort. Kiew.) Fougère dentelée.

Pteris semi-pinnata. Fougère semi-pinnée.

.....*Caudata*. Fougère acuminée.

Asplenium. Cèterach.

Woodwardia. Woodwardie. SMITH.

Polipodium hastatum. Polypode hasté.
THUNB.

Polypodium falcatum. Polypode falciforme.
THUNB.

.....Une deuxième espèce.

Davallia chinensis. Davalle de la Chine.
SMITH.

Trichomanes chinensis. Tricomane de la
Chine.

Marsilea quadrifolia. Marsile à quatre
feuilles.

Marsilea natans. Marsile flottante.

Azolla filiculoides. Azolle filiculoïde. LA-
MARCK.

Lycopodium cernuum. Lycopode penché.

.....Une deuxième espèce.

Laurus camphora. Laurier-camphrier.

Triticum. Bled.

Morus alba. Mûrier blanc.

.....*Nigra*. Mûrier noir.

Fagus castanea. Hêtre-châtaignier.

Viscum. Gui.

Nicotiana tabacum. Nicotiane-tabac.

CHAPITRE V.

Voyage à Han-Choo-Foo , et de Han-Choo-Foo à Chu-San.

UN bassin vaste et irrégulier termine le canal impérial dans les faubourgs de Han-Choo-Foo. Il est accru par les eaux d'un lac situé à l'occident de la ville. Ce lac fournit aussi beaucoup d'eau à un canal qui entoure la ville , et duquel sont détachés plusieurs autres canaux qui passent dans les principales rues.

Han-Choo-Foo est bâtie entre le bassin du canal impérial et la rivière de Chen-Tang-Chaung qui va se jeter dans la mer à un peu plus de soixante milles à l'est de cette ville. Quand la mer est haute , la largeur de la rivière se trouve augmentée de quatre milles , vis-à-vis de Han-Choo-Foo ; et dans les momens du reflux , on voit une jolie plage d'environ deux milles de large , et s'étendant à perte de vue. Par le moyen de cette rivière , Han-Choo-Foo reçoit des provinces méridionales et y envoie une grande quantité de marchandises. Pour embarquer ces marchan-

disés, ou pour les décharger, on se sert de chariots à quatre roues, qu'on place à la suite l'un de l'autre, et qui forment une chaussée qu'on prolonge ou qu'on raccourcit suivant la distance qu'il y a des vaisseaux au rivage.

Il n'y a point de communication par eau entre la rivière et le canal impérial. Toutes les marchandises qui viennent du côté de la mer et remontent la rivière, ainsi que celles qui descendent par les lacs et les rivières de Che-Kiang et de Fo-Chen, doivent être d'abord débarquées, lorsqu'on veut les faire passer dans le nord; et c'est ce qui rend Han-Choo-Foo l'étape générale entre les provinces méridionales et les provinces septentrionales de l'empire.

La population de Han - Choo - Foo est immense; car, on prétend qu'elle égale presque celle de Pékin. Cependant, la ville n'a, en apparence, rien de grand que les murailles qui l'entourent. Les maisons sont basses. Il n'y en a point qui ait plus de deux étages. Les rues sont étroites et pavées avec de grands quartiers de pierre dans le milieu, et de petites pierres plates sur les côtés. Toutes les maisons des principales rues ont des boutiques ou des magasins sur le devant;

et

et plusieurs de ces magasins ne sont point inférieurs aux plus brillans de ceux qu'on voit à Londres dans le même genre. On fait à Han-Choo-Foo un commerce très-étendu et très-actif de soieries; on y vend aussi beaucoup de fourrures et de large drapeau d'Angleterre. Il est difficile de passer dans les rues, à cause de la foule qu'il y a. Ce n'est pas seulement ainsi parce que les habitans se rassemblent pour voir les étrangers, ou dans quelque autre occasion extraordinaire, mais parce qu'ils vont où les appellent leurs affaires. Dans les magasins et les boutiques, on voit des hommes et point de femmes. Les satins brodés et tout ce qui concerne les manufactures de soieries occupent une immense quantité de femmes à Han-Choo-Foo. La plupart des hommes y sont vêtus d'une manière agréable et paroissent dans l'aisance.

En Chine, la forme des vêtemens est rarement changée par la mode ou le caprice. L'habillement qui convient à l'état d'un homme, et à la saison de l'année où il le porte, est toujours fait de la même manière. Les femmes mêmes n'ont guère de nouvelles modes, si ce n'est peut-être dans l'arrangement des fleurs, et des autres ornemens

qu'elles mettent sur leur tête. Elles ont en général un réseau de soie qui leur tient lieu de linge ; et elles portent par-dessus , une veste et de grands caleçons de soie , qui , lorsqu'il fait froid , sont garnis de fourrures. Elles mettent en outre , par-dessus leur veste , une longue robe de satin , rassemblée avec grace autour du corps , et nouée avec une ceinture. Ces différentes parties de leurs vêtemens sont de couleur différente ; et le goût de celle qui les porte se déploie dans le choix et le contraste de ces couleurs. Quoique les dames chinoises mettent l'embonpoint au rang des beautés d'un homme , elles le regardent comme un grand défaut dans leur sexe , et elles s'efforcent de conserver la finesse et la délicatesse de leur taille. Elles laissent croître leurs ongles : mais elles ne conservent , de leurs sourcils , qu'une ligne arquée et très-mince.

Les Anglais apprirent à Han-Choo-Foo , que le *Lion* avoit mis à la voile du port de Chu-San , le 16 octobre , parce que sir Erasme Gower n'avoit point reçu la lettre de l'ambassadeur , quoique sur les représentations de Sun-ta-Zhin , l'empereur la lui eût fait envoyer. Si cette lettre eût été expédiée ,

quand on la remit au colao Ho-Choong-Taung, le 4 du même mois, elle seroit certainement arrivée à Chu-San avant le départ de sir Erasme, et elle eût empêché qu'il ne suivît les premières instructions que lui avoit données l'ambassadeur, lorsqu'il croyoit séjourner plus long-temps à Pékin; instructions, qui, comme nous l'avons déjà rapporté, enjoignoient à sir Erasme Gower de faire un voyage d'observation, et de ne revenir dans le voisinage de Canton qu'au mois de mai.

Cependant, avant cette époque, la crainte de la mousson du sud-ouest qui s'approchoit, pouvoit engager les vaisseaux de la compagnie à risquer de partir de Canton pour se rendre en Europe sans convoi, plutôt que d'être obligés d'attendre jusqu'à l'année suivante; de sorte qu'il sembloit que c'étoit en vain que l'ambassadeur s'étoit empressé de quitter la capitale de la Chine. Mais ce ministre eut pourtant quelque espoir de pouvoir exécuter le projet qui l'intéressoit si vivement, celui de convoyer avec le *Lion*, jusqu'en Angleterre, la riche flotte qui étoit alors à Canton. Dans une lettre écrite la veille de son départ de Chu-San, sir Erasme Gower

mandoit à l'ambassadeur que, se trouvant inopinément avoir besoin de diverses choses pour son équipage, et sur-tout de drogues de pharmacie, que les Chinois ne pouvoient lui procurer, il prenoit le parti de diriger d'abord sa route vers la rivière de Canton, parce qu'il espéroit que la factorerie anglaise lui fourniroit ce qui lui manquoit. Il ajoutoit qu'ensuite il remettroit immédiatement à la voile pour exécuter les ordres qui lui avoient été donnés par son excellence. Les soupçons qui avoient été ailleurs si contraires aux desseins de l'ambassadeur, n'existoient point dans le cœur de Sun-ta-Zhin et du vice-roi. Une lettre pour retenir le *Lion* fut l'instant envoyée aux commissaires de la compagnie à Canton, afin qu'ils la fissent parvenir à sir Erasme Gower, si cela étoit encore possible.

L'*Indostan* étoit resté à Chu-San, où il attendoit le capitaine Mackintosh. Le nouveau vice-roi de Canton ne voulut point, comme l'ancien, empêcher que cet anglais allât joindre son vaisseau. On décida, en même-temps, que la plupart des personnes de l'ambassade qui avoient passé sur ce vaisseau, s'y embarqueroient à Chu-San, et

qu'on y chargeroit aussi les présens de l'empereur pour le roi d'Angleterre , comme on y avoit chargé , en se rendant en Chine , les présens du roi d'Angleterre pour l'empereur. Il falloit , en conséquence , que l'ambassade se partageât , et que ceux qui la composoient , prissent deux routes différentes. L'ambassadeur résolut de se rendre directement à Canton avec la plus grande partie de sa suite. Le vice-roi Chaung-ta-Zhin , qui devoit aller prendre possession du gouvernement de cette province , hâta son départ , afin d'accompagner les Anglais. D'un autre côté , Sun-ta-Zhin consentit , avec la même honnêteté , à mener à Chu-San le colonel Benson et les autres personnes qui devoient joindre l'*Indostan*.

Les arrangemens qu'il fallut faire , ne retiennent les voyageurs que peu de jours à Han-Choo-Foo. Quelques-uns d'entr'eux profitèrent de cette occasion pour écrire à leurs amis en Europe ; parce qu'ils pensèrent que l'*Indostan* pouvoit avoir trouvé une cargaison à Chu-San , et feroit voile directement pour l'Angleterre , tandis que le *Lion* seroit peut-être parti de Canton avant l'arrivée de l'ordre que l'ambassadeur lui avoit donné d'y rester. Cependant on songea aussi que si

son départ avoit eu lieu , sir Erasme Gower seroit obligé de naviguer contre la mousson du nord-est en passant le détroit de Formose pour se rendre aux îles du Japon. Alors il y avoit apparence que comme sa marche dans le détroit seroit nécessairement lente , l'*Indostan* l'y rencontreroit. En conséquence, l'ambassadeur remit au capitaine Mackintosh une lettre pour sir Erasme Gower, pareille à celle qu'il lui avoit déjà adressée sous le couvert des commissaires de la compagnie , à Canton.

Tandis qu'on s'occupoit à Han-Choo-Foo des préparatifs du départ , Van-ta-Zhin , avec sa bonté ordinaire , invita M. Barrow et quelques autres Anglais , à faire une promenade sur le lac de See-Hoo , situé à peu de distance à l'occident de la ville. En même-temps , il se pourvut d'une barque très-élégante et d'un bateau qui étoit à la suite , et dans lequel on devoit préparer le manger des voyageurs. Le lac étoit rempli de poisson , dont une partie servit à leur dîner. Il y avoit beaucoup d'endroits peu profonds ; mais l'eau étoit extrêmement diaphane , et le fond couvert de gravier. On voyoit un nombre immense de canots , dans lesquels étoient des gens qui fesoient des parties de plaisir.

Mais il n'y avoit que des hommes. Les femmes de ce canton ne paroissent jamais dans ces sortes d'occasions.

Le lac forme une superbe pièce d'eau de trois ou quatre milles de diamètre , et environnée au nord , à l'est et au sud de montagnes pittoresques , entre la base desquelles et les bords du lac est un terrain étroit mais uni, dont on a tiré le parti le plus agréable. On y voit des maisons charmantes, et des jardins de mandarins , ainsi qu'un palais appartenant à l'empereur , et des temples et des monastères pour les ho-chaung , ou prêtres de Fo. Des ponts en pierres d'une forme légère et bizarre , mais très-jolie , sont jetés en grand nombre sur les différens bras du lac , réunis aux ruisseaux qui tombent des montagnes. Sur le sommet de ces montagnes on a bâti des pagodes , l'une desquelles attira l'attention de nos voyageurs. Elle est située sur le bord d'une péninsule très-élevée , qui s'avance dans le lac. Cette pagode s'appelle le *Lui-Foong-Ta* , c'est-à-dire , le temple des vents foudroyans. Il y reste quatre galeries entières , les unes au-dessus des autres : mais le haut est presque entièrement brisé. On distingue cependant encore une

espèce d'ordre régulier dans les corniches en ruine qui forment une double courbe. La mousse , l'herbe et les ronces croissent sur ces ruines. Mais on n'y voit point de lierre , qui , en Europe , couvre ordinairement les masures. Il n'y en a même dans aucune partie de la Chine. Les cintres et les moulures de la pagode sont peints en rouge , et les murailles en jaune. Elle n'a maintenant qu'environ cent vingt pieds de haut. On assure qu'elle a été bâtie du temps de Confucius , qui vivoit il y a plus de deux mille ans.

Dans les bois , croissant sur le haut des montagnes et dans les vallées , il y a plusieurs milliers de tombeaux , qui sont bâtis comme des maisons. Ils ont environ de six à huit pieds de hauteur , et sont , pour la plupart , peints en bleu. Le devant est garni de piliers blancs , et ils forment de petites rues. Les tombeaux des Chinois d'un rang élevé , sont à part , sur le penchant des montagnes , bâtis sur des terrasses de forme demi-circulaire ; et ils ont des murailles de pierre avec des portes de marbre blanc , où l'on écrit les noms , les qualités et les vertus de ceux dont ils renferment les restes. De plus , les terrasses sont quelquefois ornées

d'obélisques. Ces monumens des grandeurs passées , sont environnés de différentes espèces de cyprès , dont la couleur sombre et mélancolique semble avoir été choisie partout pour parer les scènes de douleur. Cependant l'if des cimetières ne croît ni en cet endroit ni dans le reste de la Chine. Mais plusieurs tombeaux y sont ombragés par une espèce de tuya-pleureur, ou de bois des Indes, aux branches longues et pendantes, qu'on ne connoît point en Europe. Il y a , dans les environs du lac , des tombeaux de toute espèce de forme ; en pierre , en terre ou en bois. Ce lieu paroît être l'un des grands cimetières de Han-Choo-Foo. Malgré cela , on rencontre des tombes dans tous les environs de cette ville. Il y en a dans les champs , dans les jardins , à côté des grands chemins et sur les bords du canal impérial.

Il ne se passe guère de nuit , sans qu'on visite le cimetière des environs du lac. Des Chinois s'y rendent avec des torches , pour honorer les cendres de leurs parens. Ils décorent leur tombe de banderoles d'étoffe de soie ou de papier peint ; ils y sèment des fleurs et ils y brûlent des parfums.

Il arriva à Han-Choo-Foo un évènement

qui, bien que de peu de conséquence en lui-même, sert à prouver combien les Chinois ont de facilité à prendre l'alarme sur tout ce que peuvent faire les étrangers. Lorsque l'ambassade se partagea, on commit une erreur dans la distribution du bagage. Une partie de celui qui devoit être transporté directement à Canton, fut mis à bord des barques qui étoient à l'ancre dans le petit canal qui conduit à Chu-San. Pour rectifier l'erreur, trois Anglais, avec un mandarin et son domestique, se rendirent de bon matin à bord de ces barques. Ils firent, à cheval, le tour de la partie orientale de la ville, et traversèrent une jolie plaine, située sur le bord de la rivière. Là, ils montèrent dans des chariots couverts de tapis, garnis de coussins de soie, rembourrés de coton, et traînés par trois vigoureux buffles, lesquels étoient attelés de front. Les buffles étoient conduits par le moyen d'une corde, qui passoit dans le cartilage de leur museau, de la même manière qu'on a coutume de conduire les chameaux. Le charretier sautant sur le buffle du milieu, partit à toute course, et les buffles s'élançant dans la rivière, sans la moindre difficulté, allèrent

aussi loin qu'ils trouvèrent le fond. Alors les voyageurs s'embarquèrent dans un canot, qui les porta sur la rive opposée, où ils montèrent en chaise et firent environ un mille pour se rendre au canal de Chu-San.

Là, les Anglais firent le changement nécessaire dans la distribution du bagage, après quoi ils reprirent le chemin de leurs yachts qui étoient encore mouillés dans le grand bassin. Quand ils eurent passé la rivière, ils marchèrent droit à la ville, se proposant de la traverser, parce que c'étoit le chemin le plus court pour aller au bassin. Mais le mandarin qui les conduisoit avoit résolu de leur faire faire encore le tour des remparts, attendu qu'il ne jugeoit pas convenable qu'on permît à des étrangers de traverser la ville, ce qu'ils avoient pourtant déjà fait avec Van-ta-Zhin. Il envoya, en secret, un messager dire qu'on fermât les portes, afin d'empêcher les Anglais d'entrer. La sentinelle obéit; et lorsque les voyageurs se présentèrent, on leur dit que le gouverneur de la ville avoit les clefs. Comme l'heure où l'on a coutume de fermer les portes le soir, étoit encore éloignée, l'ordre du mandarin, communiqué à l'offi-

cier qui étoit en dedans de la porte , ne manqua pas d'occasionner quelque confusion , et une partie de la garnison prit aussitôt les armes. Le bruit en parvint bientôt jusqu'à Van-ta-Zhin , qui rit beaucoup de voir que trois Anglais avoient pu causer de l'effroi dans l'une des plus grandes et des plus fortes cités de l'empire chinois.

Ceux des Anglais qui alloient à Chus-San , étant en plus petit nombre , et plutôt prêts que les autres , partirent le 13 novembre 1793. Ils avoient à leur tête le respectable Sun-ta-Zhin , qui dit affectueusement adieu à l'ambassadeur et à ses principaux compagnons. Depuis le premier instant où ce colao les avoit connus à Zhé-Hol , sa conduite envers eux avoit été remplie de bienveillance ; et la manière avantageuse dont il en parloit , fit beaucoup d'effet auprès de l'empereur. Aussi il est probable que si , à leur arrivée en Chine , ils avoient été sous ses auspices , et qu'il eût été chargé , au lieu du légat , de rendre compte de ce qui les concernoit , l'ambassadeur auroit rencontré moins d'obstacles , soit pour accomplir l'objet de sa mission , soit relativement à son séjour.

Sun-ta-Zhin eut aussi beaucoup d'attention

pour les voyageurs qu'il accompagna à Chusan : voyant que les barques qu'on avoit fournies au colonel Benson , au capitaine Mackintosh , et aux autres Anglais n'étoient pas assez commodes , il prit soin de leur en faire donner d'autres dès le lendemain de leur embarquement sur le petit canal.

Le premier jour de leur route , ils passèrent dans un pays découvert entièrement , et parfaitement bien cultivé. Le capitaine Mackintosh le compare aux jardins potagers des environs de Londres , et pense qu'il est encore plus fertile , et a beaucoup moins de coins de terre oisifs.

Il observe , qu'au lieu d'une carrière creusée sous la terre , il vit un rocher solide , de trois cents pieds de hauteur au moins , lequel étoit tout uniment taillé sur les côtés , et d'où l'on tiroit des pierres de toute forme et de toute grandeur. Cet énorme rocher est dans le voisinage d'une grande ville , des plus beaux édifices de laquelle il doit , sans doute , avoir fourni les matériaux. Le capitaine Mackintosh vit aussi des ponts , qui , au lieu d'avoir des arches cintrées , n'avoient que des colonnes réunies par des pierres , dont quelques-unes étoient de trente pieds

de long , et qui avoient été également tirées du grand rocher. Des pierres pour la construction d'autres grands édifices sont portées de ce rocher en différens endroits.

En citant des exemples de l'attention particulière des Chinois à ne pas laisser innoccupé le plus petit terrain susceptible de culture , le capitaine Mackintosh remarque que les vignes dont ce pays abonde , sont , en général , plantées sur les bords des canaux ; et comme les pampres s'étendent , on les soutient avec des échalas qu'on plante dans l'eau , à cinq ou six pieds du bord. Par ce moyen , tout cet espace forme une treille sans qu'on ait besoin d'autre terrain que celui qu'occupe le pied de la vigne. Tous les raisins , qu'on recueille en cet endroit , se mangent , et l'on n'en fait jamais de vin.

Il y a de fortes raisons pour qu'on ne laisse point les terres sans culture , puisque celles qu'on néglige sont confisquées au profit du souverain , et concédées par lui à de nouveaux fermiers qui ont envie de les cultiver. C'est une tenure à-peu-près semblable à celle de quelques mines du comté de Derby , en Angleterre , lesquelles sont exploitées par des entrepreneurs.

Dans la route de Han-Choo-Foo , à Chu-San , les eaux d'un canal passent quelquefois dans un autre canal beaucoup plus bas ; et deux fois les barques de nos voyageurs furent lancées d'un canal dans l'autre , avec une prodigieuse vélocité. Ce passage n'est point pratiqué par le moyen d'écluses. Mais il y a , à l'extrémité du canal supérieur , une forte digue en pierre qui est de niveau avec la surface de l'eau. Le bord de la digue est garni , du côté que frappe le courant , d'une pièce de bois arrondie ; l'autre côté forme un talus , d'environ quarante - cinq degrés d'inclinaison , et descendant de près de dix pieds , où se trouve le fond de l'autre canal. Ce dernier conserve son niveau , autant que le terrain le permet , et ensuite ses eaux sont versées dans un autre , par le moyen d'une seconde digue , pareille à celle que nous venons de décrire.

En passant d'un canal élevé dans celui qui est au-dessous , le bateau étant une fois monté sur la pièce de bois qui borde la digue , coule par son propre poids jusqu'au bas du talus. Pour empêcher les barques de plonger dans le canal , et d'être submergées , il y a

à la proue des planches étroites qui forment une espèce de balustrade , et qu'on garnit d'épaisses nattes.

Pour faire remonter de grandes barques du canal qui est en-bas , dans celui d'en-haut , il faut employer près de cent hommes qui poussent les barres d'un ou deux cabestans placés sur les culées de la digue. Une corde qui passe derrière la poupe de la barque se roule autour des cabestans , et par ce moyen la barque est tirée en-haut en moins de temps que par des écluses ; il est vrai qu'il faut employer plus d'hommes : mais en Chine c'est une force qui est toujours prête , qui coûte peu , et qu'on préfère constamment à toutes les autres.

Au bout de trois jours de marche , les voyageurs qui se rendoient à Chu-San , arrivèrent à Loo-Chung , ville où ils quittèrent leurs barques pour entrer dans des jounques du port d'environ soixante tonneaux , très-bien arrangées pour des passagers , et construites pour naviguer sur la mer. Elles étoient alors monillées dans une rivière où la marée montoit jusqu'au-delà de Loo-Chung.

Rien ne pouvoit être plus agréable et plus

plus romantique, dit le capitaine Mackintosh, que les pays que virent les Anglais en se rendant de Loo-Chung à Nim-Po, ville située près de Chu-San. Nim-Po est sur le bord d'une rivière aussi large que l'est la Tamise, entre Londres et Woolwich, et qui serpente à travers de très-fertiles vallées, entourées de collines de différente forme et de différente hauteur, et de montagnes excessivement élevées.

En débarquant à Nim-Po, Sun-ta-Zhin présenta les Anglais aux principaux mandarins du district, à qui il recommanda d'avoir pour ces étrangers une attention particulière. En même-temps il donna des ordres pour que l'*Indostan* fût exempt de payer les droits accoutumés, qui sont très-considérables pour les vaisseaux étrangers. Il ordonna aussi qu'on permît au capitaine Mackintosh et à ses officiers d'acheter, franc de droits, tout ce qu'ils jugeroient propre à composer une cargaison pour l'Europe. Il déclara que l'exemption des droits devoit également avoir lieu dans le port de Chu-San, et même dans celui de Canton ; ce qui fut, en effet, du moins pour ce qui concernoit les taxes payables à l'empereur.

Tome III.

A a

Le capitaine Mackintosh désiroit vivement de recevoir Sun-ta-Zhin à bord de son vaisseau, qui mouilloit dans la rade de Chu-San. Il vouloit le traiter d'une manière distinguée; ce que ce respectable mandarin méritoit à tous égards, et qui lui eût été sans doute agréable. Mais étant déjà un peu indisposé, craignant l'odeur d'un vaisseau anglais (1), et, d'ailleurs, voulant s'en retourner promptement, il quitta les Anglais près de Nim-Po, après leur avoir fait de très-beaux présens, au nom de l'empereur. Il prit congé du colonel Benson et du capitaine Mackintosh en leur serrant la main à la manière anglaise, afin de leur donner une marque de cordialité et de bienveillance. — Le lendemain ils arrivèrent à bord de l'*Indostan*. Il y avoit presque huit jours qu'ils étoient partis de Han-Choo-Foo, éloigné de Chu-San d'environ cent cinquante milles.

Le vice-roi, l'ambassadeur et les autres Anglais quittèrent Han-Cho-Foo bientôt après le départ des voyageurs, qui alloient à Chu-San. Pour se rendre à Canton, on s'embarque sur la rivière Chen-Tâng-Chaung,

(1) L'odeur du goudron, qui n'existe pas dans les vaisseaux chinois.

qui coule du sud-ouest. Tandis que l'ambassade traversoit la ville pour se rendre au lieu où elle devoit s'embarquer, on porta devant elle, pour la première fois, des parasols de cérémonie, ce qui est une grande marque d'honneur. On avoit rassemblé sur le bord de la rivière plus de deux mille hommes de cavalerie tartare, habillés superbement, portant différens uniformes. Ils avoient tous l'air très-guerrier.

Le capitaine Parish observe qu'en Chine, la cavalerie porte l'arc, qui paroît être l'arme la plus estimée. Cet arc est fait d'un bois élastique et renforcé par deux cornes, dont la racine se joint dans le milieu de l'arc, d'où elles s'étendent vers les extrémités, et forment chacune une courbe distincte. Il est garni d'une corde de fils de soie fortement tordus ensemble. La force de l'arc varie depuis soixante jusqu'à cent livres. Les flèches sont emplumées et parfaitement bien faites. Leur bout est garni d'une douille et d'une pointe d'acier qui ressemble au fer d'une lance. Les Chinois et les Tartares font grand cas de leur adresse à se servir de cette arme.

Quand ils veulent tirer une flèche, ils prennent l'arc de la main gauche et le tiennent

un peu obliquement. Ils font passer la corde par derrière un anneau d'agate, qu'ils ont au pouce de la main droite, la première phalange duquel est pliée en avant, et retenue dans cette position pour presser la jointure du milieu de l'index. La corde est tirée jusqu'à ce que le bras gauche soit tendu, et que le droit passe derrière l'oreille droite. Alors on écarte l'index du pouce; ce qui fait échapper la corde de derrière l'anneau d'agate, et partir la flèche avec une force considérable.

Les cavaliers tartares et chinois ont un casque de fer, qui a la forme d'un entonnoir renversé. La crête qui répond au tuyau de l'entonnoir est haute de six ou sept pouces, et se termine comme une lance. Le casque est orné d'un gland rouge. Le cou du cavalier est couvert d'une étoffe de drap piquée et garnie de fer. Cette pièce s'étend tout autour du visage. Ils portent une veste et des culottes de drap également piquées et garnies de fer. La veste descend un peu au-dessous de la taille, et les culottes vont jusqu'à mi-jambe. Cet uniforme a les inconvénients d'une armure sans en avoir les avantages. Les officiers ont des casques de fer poli, garnis en

or, et dont la crête est beaucoup plus élevée que celle des soldats. Leur vêtement est bleu ou couleur de pourpre garni en or, et leurs bottes sont de satin noir.

Il y a d'autres troupes, qui ne sont armées que d'une épée, et dont l'uniforme est appelé l'habillement des tigres. Cet habillement, ajusté aux formes du corps, est jaune, et marqué de raies d'un brun foncé. Le bonnet couvre presque entièrement le visage, et représente une tête de tigre. Ils portent un bouclier de bambou, sur lequel est peinte une hideuse tête de tigre ou de dragon, avec une gueule et des dents énormes; et ils mettent beaucoup d'importance à l'effet que peut faire cette figure. De chaque côté des troupes qui étoient en parade sur le port de Han-Choo-Foo, on avoit élevé un trophée en bois peint, orné de festons en soie ou en coton d'une très-brillante couleur. Les mandarins militaires se tenoient sous ces trophées. La musique étoit sous des tentes. Il y avoit beaucoup de trompettes qui paroissent être les instrumens militaires qui conviennent le mieux. Elles sonnèrent, comme à l'ordinaire, à trois reprises différentes pour saluer l'ambassade.

Toutes les troupes saluèrent aussi l'ambassadeur lorsqu'ils passa pour entrer dans la barque qui lui étoit destinée. Ces barques étoient très-pointues du côté de la proue et du côté de la poupe. Leur fond étoit plat, et elles avoient environ douze pieds de large et soixante-dix pieds de long. Elles avoient des voiles de toile de coton, tiroient très-peu d'eau et naviguoient fort bien. Celle qu'on avoit préparée pour lord Macartney étoit moins bien décorée que celle du vice-roi ; mais ce dernier ne voulut point souffrir cette différence ; et il dit qu'elle lui feroit bien plus de tort à lui qu'à l'ambassadeur.

Le nombre de bateaux de toute espèce étoit immense dans cette partie de la rivière ; mais malgré cela, il n'y avoit point de confusion. Les matelots étoient extrêmement adroits. On voyoit plusieurs grands bateaux conduits par un seul homme qui ramoit, alloit à la voile, gouvernoit et fumoit sa pipe dans le même temps. D'une main il tenoit la bouline, de l'autre la barre du gouvernail, et avec son pied il fesoit mouvoir un aviron qu'à chaque coup il poussoit aussi loin qu'il auroit pu le faire avec la main.

Le vent étant favorable, les barques re-

montèrent assez loin contre le courant de la rivière , sans avoir besoin d'être traînées avec une corde. L'ambassadeur passa devant un poste militaire , près duquel il y avoit une douzaine de canons , de deux à quatre livres de balle , lesquels étoient grossièrement et pesamment faits. L'épaisseur du métal égaloit le diamètre du calibre. Ils paroissoient fort peu en état de servir : malgré cela , on les conservoit avec beaucoup de soin , et ils étoient chacun sous un toit de bois.

Bientôt la rivière devint plus étroite , et passa dans un défilé , formé par deux chaînes de hautes montagnes , sur les flancs desquelles étoient plusieurs ravins , séparés l'un de l'autre par des avancemens de rochers pelés. Une chaîne de montagnes de granit commence à Han-Choo-Foo , et s'étend vers le sud. Les portes et le pavé de la ville sont tirés de ces montagnes .

Les petites vallées situées entre les montagnes où se trouvoient les voyageurs étoient soigneusement cultivées et très-pittoresques. A cette perspective , en succéda une toute différente. On voyoit d'un côté de la rivière une plaine immense , bien cultivée , et couverte de diverses productions , et de l'autre ,

des montagnes escarpées dont le pied étoit baigné par la rivière , et qui sembloient plus hautes qu'aucune de celles qu'on voit en Angleterre. Le châtaignier aux larges feuilles et l'arbre empourpré qui produit le suif , croissoient en abondance dans ce canton , et formoient un contraste avec le vert noir du superbe mélèze ; et le vert brillant du camphrier aux branches étendues et au feuillage touffu. Nous avons déjà dit que les voyageurs avoient vu quelques jeunes camphriers dans le jardin botanique de Batavia.

Le camphrier est la seule espèce de laurier qui croisse en Chine , et il y vient assez haut pour qu'on le mette au nombre des arbres qui fournissent le plus beau et le meilleur bois de charpente. On s'en sert pour les bâtimens de toute espèce , ainsi que pour les mâts de vaisseau ; et il est d'un trop haut prix pour qu'on en emploie aucune autre partie que les branches , à faire la drogue qui est connue sous le nom de *camphre*.

Cette substance s'obtient en faisant bouillir dans de l'eau les branches , les bourgeons , les feuilles , comme nous l'avons expliqué dans le premier volume ; et alors elle sur-

nage comme de l'huile , ou bien elle s'attache sous une forme glutineuse à un bâton avec lequel on remue constamment l'eau où l'on la fait bouillir. On mêle cette masse glutineuse avec de l'argile et de la chaux , et on la dépose dans un vase de terre qu'on couvre d'un autre vase de même grandeur , et qu'on a soin de bien luter. Ensuite , on place le premier vase sur un feu modéré ; le camphre se sublime à travers la chaux et l'argile , et s'attache aux parois du vase supérieur , où on le trouve en gâteau dont la forme est déterminée par celle du vase même.

Cependant , ce camphre est moins pur et plus faible que celui qu'on trouve sous une forme solide parmi les fibres de l'arbre , comme on trouve la térébenthine dans différentes sortes de pins (1). Au Japon , et dans la grande île de Bornéo qui a peu de population , on coupe et on fond l'arbre qui produit le camphre , pour pouvoir recueillir en nature cette substance précieuse , de même que les sauvages du Mississipi abattent d'autres arbres dans la seule intention d'en

(1) Le térébinthe , le mélèze et quelques autres.
(*Note du Traducteur*).

avoir le fruit. Le camphre de Bornéo et du Japon est pur et si fort qu'il communique aisément et son odeur et ses propriétés à d'autres huiles épaissies qu'on fait alors passer pour du véritable camphre. Cette drogue, ainsi falsifiée, est vendue, par les Chinois, à un prix bien au-dessous de celui qu'ils paient eux-mêmes le véritable camphre du Japon et de Bornéo.

L'arbre à suif croît, en général, sur le bord de la rivière, et le camphrier à une certaine distance. On voit aussi une immense quantité de *thuyas* (1) qui s'élèvent à une prodigieuse hauteur, dans la vallée où est bâtie la ville de Yen-Choo-Foo.

Au-delà de cette ville, la rivière étoit si basse, que quoique les barques des Anglais tirassent moins d'un pied d'eau, les hommes qui les conduisoient avoient besoin d'employer toute leur force pour les faire avancer. Il fallut même prendre des paysans pour ôter, du milieu de la rivière, les cailloux couverts de limon verdâtre, afin de faire un canal artificioiel pour le passage des barques. Ces cailloux n'étoient guère que des fragmens de quartz et de pierre vitrifiable.

(1) *Arbor vitæ.*

Durant cette lente navigation, les barques furent jointes par deux jeunes et jolis hommes qui, curieux de voir l'ambassadeur, le suivoient depuis Han-Choo-Foo. Ils étoient eux-mêmes honorés du même titre par le roi de l'île de Leoo-Kéoo. Leur habillement étoit composé d'une espèce de shawl (2) très-fin, d'une superbe couleur brune, et garni, à la manière chinoise, d'une fourrure de peaux d'écureuils. Cette étoffe se fabrique dans leur pays. Ils portoient des turbans de soie élégamment plissés, l'un couleur de pourpre et l'autre jaune. Ils ne paroissoient avoir sur le corps ni linge ni toile de coton. Ces jeunes gens avoient le teint très-brun, mais une figure intéressante. Ils étoient bien élevés, et conversoient avec facilité. Ils venoient d'arriver à Han-Choo-Foo pour se rendre de-là à Pékin, où leur chef envoie, régulièrement tous les deux ans, des délégués pour porter le tribut et rendre hommage à l'empereur. Ils avoient débarqué à Emouy, port de la province de Fo-Chen, et le seul qui soit ouvert à ces étrangers. Ils parloient le chinois, mais ils avoient, en outre, une langue particulière.

(2) On prononce chal.

Ils dirent qu'ils ne se rappeloient pas d'avoir jamais vu aucun vaisseau européen aborder dans leurs îles ; mais que s'il y en alloit quelqu'un , il y seroit bien accueilli : parce que l'entrée n'en étoit point défendue aux étrangers. Ils ajoutèrent que leur ville capitale étoit très-étendue et très-peuplée ; et qu'à peu de distance il y avoit un beau port , capable de recevoir les plus grands vaisseaux. Le thé qu'ils recueillent est , suivant eux , très-inférieur à celui de la Chine. Ils ont plusieurs mines de cuivre et de fer , mais point de mine d'or ou d'argent.

D'après la position géographique des îles de Leoo-Kéoo , elles devoient naturellement dépendre des Chinois ou des Japonois. Les derniers les ont regardées avec indifférence : mais les autres , après leur avoir envoyé une ambassade pour leur faire connoître leur force et leur situation , ont fait un armement qui est allé les soumettre et leur imposer un tribut. Lorsque le souverain de ces îles meurt , son successeur reçoit l'investiture de ses états , de l'empereur de la Chine.

Fin du troisième Volume.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Du troisième Volume.

CHAPITRE PREMIER.

VOYAGE AUX FRONTIÈRES SEPTENTRIONALES DE LA CHINE. VUE DE LA GRANDE MURAILLE. Page 1

Route au-delà de Pékin. — L'ambassadeur voyage dans un carrosse anglais. — Les Chinois admirent la commodité de cette voiture. — Culture des terres qui bordent la route. — Couleur, semblable à l'indigo, faite avec une espèce de polygone (1). — Couleur verte faite avec un colutea. — Les Chinois tirent parti de toutes les plantes. — Celles qu'ils n'ont point sont habilement remplacées par d'autres. — Cours des rivières sur le chemin de la Tartarie. — Bêtes de somme, et sur-tout dromadaires, que les Anglais

(1) Polygonum.

rencontrent en route. — Palais de l'empereur , bâtis sur la route à des stations régulières. — L'ambassade est invitée à s'arrêter dans ces palais , et s'y arrête. — Description générale de ces palais. — Remarques sur les minéraux du pays. — Culture du tabac. — Comment on le prépare. — Quel usage on en fait. — Description des montagnes. — Couches de pierres dans les montagnes. — Ponts. — Différens traits caractéristiques des Tartares et des Chinois. — Ornemens des femmes tartares. — Culture des fleurs. — Mendians tartares. — Les Anglais apperçoivent de très-loin la grande muraille. — Hauteurs et précipices qu'elle traverse. — Pourquoi elle a été construite. — Des barrières pareilles qu'on a bâties ailleurs. — Etat actuel de la grande muraille. — Epoque où elle a été finie. — Réflexions sur la vraisemblance des assertions historiques qui y ont rapport. — Le vénitien Marc-Paul n'a point vu la grande muraille. — Défilé où l'on passe la grande muraille. — Poste militaire. — Description des postes militaires. — De Koo-Pé-Koo. — Parade militaire. — Examen de la

grande muraille. — De sa structure, de ses dimensions. — Des matériaux qui ont servi à la construire. — De ses tours. — De ses créneaux. — Mesurage de la grande muraille. — Conjecture sur le temps où les Chinois ont connu la poudre à canon. — De l'état du gouvernement chinois à l'époque où a été construite la grande muraille.

CHAPITRE II.

L'AMBASSADE ANGLAISE ARRIVE AUPRÈS DE L'EMPEREUR DE LA CHINE, EN TARTARIE, DANS LE PALAIS OU CE PRINCE FAIT SA RÉSIDENCE PENDANT L'ÉTÉ.

Page 43

Respect des Chinois pour les Tartares de la cour. — Des productions végétales de la Tartarie. — Des animaux. — Espèce particulière de lièvres. — Manière de leur faire la chasse. — Des chiens tartares. — Situation générale des chemins. — Les goîtres sont communs en Tartarie. — De la nature de cette maladie. — Elle affecte l'esprit. — Des montagnes. — Rochers perpendiculaires. — Arrivée de l'ambassade anglaise à Zhé-Hol. — Foule de

spectateurs. — Vêtemens des lamas. — Palais où est logé l'ambassadeur. — Conduite du légat. — Du général du Thibet. — Discussion sur la cérémonie de la réception. — Le colao désire de voir l'ambassadeur sans délai. — L'ambassadeur étant indisposé, le ministre plénipotentiaire rend visite au colao. — Le colao n'occupe, dans le palais impérial, qu'un petit appartement. — Cause de l'élévation soudaine du calao. — Sa chute. — Sa place lui est rendue. — Conférence du colao et du ministre plénipotentiaire anglais en présence de plusieurs personnes. — L'ambassadeur est sollicité de se soumettre à la cérémonie du prosternement. — Il résiste. — Excursion de quelques anglais aux environs de Zhé-Hol. — De l'or que charie la rivière des environs de Zhé-Hol. — Singulier motif des Chinois pour empêcher les Anglais d'examiner une pyramide qui domine les jardins de Zhé-Hol. — On s'accorde sur la cérémonie de la réception de l'ambassade. — Les présens portés à Zhé-Hol par les Anglais sont gracieusement acceptés. — Conférence entre le colao et l'ambassadeur. — Conduite et caractère

caractère du colao. — Il est soupçonné d'aspirer à mettre sa famille sur le trône. — Avis indiscret donné à l'empereur pour l'engager à nommer son successeur. — Celui qui donne cet avis est puni de mort. — L'empereur publie les raisons qui l'empêchent de suivre un pareil avis. — Toutes les branches de la famille impériale assistent à la présentation de l'ambassadeur anglais. — Nulle distinction n'indique quel est le successeur que l'empereur doit choisir. — Manière dont le père de l'empereur s'est procuré le trône. — Présentation de l'ambassadeur anglais. — Grande tente préparée à cette occasion. — Pourquoi une tente est préférée. — Arrivée de l'empereur dans sa tente. — Quels personnages y sont admis. — L'ambassadeur et le ministre plénipotentiaire s'habillent d'une manière conforme aux idées chinoises. — L'empereur reçoit gracieusement et avec distinction l'ambassadeur et la lettre du roi d'Angleterre. — Discours de l'empereur. — Présens offerts à l'empereur par l'ambassadeur et le ministre plénipotentiaire. — Ceux que leur fait ce Prince. — Accueil que fait l'empereur à

un jeune anglais qui entend le chinois. — Banquet donné par l'empereur. — Conjectures sur l'origine des cérémonies qui ont lieu quand on approche de l'empereur. — Compliment flatteur de ce prince à l'égard du roi d'Angleterre. — Manière de vivre de l'empereur. — Son âge. — Sa santé. — Présens qu'il envoie à l'ambassadeur après la présentation. — Toutes les relations, entre les différentes classes de chinois, sont accompagnées de présens de la part des inférieurs, et de dons de là part des supérieurs. — Rencontre de l'empereur. — Sa civilité envers l'ambassadeur. — Il l'invite à visiter les jardins de Zhé-Hot. — Les ministres chinois et le général du Thibet accompagnent les Anglais dans les jardins. — Caractère du général du Thibet. — Cause de sa haine contre les Anglais. — Conférence proposée au colao. — La maladie de ce dernier empêche que cette conférence ait lieu. — Il consulte le médecin de l'ambassadeur. — Nature de sa maladie. — Des opinions et de la pratique des médecins chinois. — Lettre que l'ambassadeur adresse au colao. — Comment elle est traduite et copiée. — Pourquoi on ne la remet

pas au légat. — Cet officier est dégradé. — On continue cependant à l'employer. — Comment la lettre de l'ambassadeur est envoyée au colao. — Toutes les affaires sont interrompues durant la célébration de l'anniversaire du jour de naissance de l'empereur. — Cérémonie et musique solennelle à l'occasion de cette fête. — L'empereur ne se montre point ce jour-là. — L'ambassadeur visite le temple du grand Lama. — Sun-ta-Zhin l'accompagne dans ce temple. — Description du temple. — L'empereur l'a fait construire à grands frais. — Pourquoi. — Enthousiasme et grands talens de l'empereur. Il rassemble beaucoup de monde à sa cour. Motifs politiques de ces assemblées. — Nombre de troupes et de mandarins qui sont à Zhé-Hol. — Variété de spectacles auxquels assistent l'empereur et ses courtisans. — Feux d'artifices donnés en plein jour. — Ballets. — Danse. — Pantomime sur le théâtre des femmes de la cour. — Les femmes sont cachées. — Elles ont envie de voir un anglais. — L'empereur leur fait voir le page de l'ambassadeur. — Observation que fait ce prince, sur ce qu'il assiste à des

spectacles publics. — Comment il s'occupe des affaires du gouvernement. — Comment il emploie son loisir. — Caractère de ses écrits. — Son goût. — Les princes tartares partent de Zhé-Hol. — Leur condition. — L'empereur descend de Gengis-Khan. — Long règne de l'empereur. — Etendue de ses Etats. — Quoique né en Chine, il est considéré comme un tartare. — Sa garde est presque entièrement composée de tartares. — Pourquoi il les préfère. — Antipathie entre les Tartares et les Chinois. — Sage et heureux gouvernement de la dynastie tartare. — Système du gouvernement de l'empereur. — L'intention où il est d'abdiquer le trône, en faveur d'un successeur qui gouverne d'après les mêmes principes que lui. — De ses descendans mâles. — Les fêtes sont terminées à Zhé-Hol. — L'empereur se prépare à retourner à Pékin. — L'ambassadeur anglais l'y précède. — Réponse favorable du colao au premier message de l'ambassadeur. — Latitute de Zhé-Hol. — Liste des plantes recueillies entre Zhé-Hol et Pékin.

CHAPITRE III.

RETOUR A PÉKIN. SÉJOUR DE L'AMBA-
SADE DANS CETTE CAPITALE ET A YUEN-
MIN-YUEN. OBSERVATIONS QUI Y ONT
RAPPORT. Page 142

*Départ de Zhé-Hol. — De quelle ma-
nière différente sont traités les différens
ambassadeurs à la cour de la Chine. —
L'ambassade anglaise passe dans le chemin
préparé pour les courtisans de l'empereur.
— Chemin réservé pour ce prince. — Il y a
un autre chemin pour tous les voyageurs.
— L'ambassade arrive à Koo-Pé-Koo. —
Nouvelle preuve de la jalousie des Chinois
à l'égard des étrangers. — Moyens qu'em-
ploient les Chinois pour empêcher les étran-
gers de satisfaire leur curiosité. — La dé-
licatesse des Chinois ne leur permet pas de
souffrir que personne expire dans l'en-
ceinte d'aucun des palais impériaux. — Un
médecin chinois traite un européen malade.
— Arrivée de l'ambassade anglaise à Pékin.
— Vie retirée des Anglais qui étoient
restés à Pékin pendant que l'ambassadeur
étoit en Tartarie. — Les Chinois se défient
de tous les Européens. — Occupations*

des Anglais à Pékin et à Yuen-Min-Yuen, en l'absence de l'ambassadeur. — Savon fabriqué à Pékin par les Anglais attachés à l'ambassade. — Les Chinois ne se servent point de linge. — Ils sont offensés de la conduite de quelques Anglais. — Honneurs qu'on rend à l'ambassadeur à son retour à Pékin. — Temps qu'une ambassade a coutume de rester en Chine. On s'attend que l'ambassadeur anglais partira promptement. — On arrange auparavant les présens. — Adresse des ouvriers chinois. — Considérations sur l'ancienneté des arts en Chine. — Forme particulière des outils dont se servent les ouvriers chinois. — De l'enclume de sChinois. — De leur soufflet de forge. — De leur rabot. — Progrès vraisemblable dans les arts. — De la poudre à canon. — De l'imprimerie. — Procédés simples de l'imprimerie chinoise. — Les Chinois n'ont point de caractères mobiles. — Pourquoi. — Des gazettes de Pékin. — De la littérature chinoise. — Il n'y a point de libelles en Chine; mais on tramé des complots particuliers contre l'état. — Les Chinois désirent un changement de gouvernement. —

Ce désir existe dans les différentes classes.
 — *Pourquoi.* — *Le système patriarcal fait la sûreté du gouvernement.* — *Le gouvernement chinois suit des maximes toujours égales.* — *Principes favorables au monarque , répandus parmi le peuple.* — *On lui rend des honneurs divins.* — *Les palais de Pékin sont plus beaux que les temples.* — *Dieux domestiques des Chinois.* — *Du Jardin de Yuen-Min-Yuen.* — *Peintures et sculptures médiocres des Chinois* — *Jupiter ou dieu tonnant des Chinois.* — *Eléphans élevés en Chine.* — *Observations sur ces animaux.* — *Presque tous les officiers des palais impériaux sont eunuques.* — *Pourquoi on préfère cette espèce d'êtres.* — *Comment les Chinois font les eunuques.* — *A quel âge.* — *Les opérations chirurgicales sont moins dangereuses en Chine que dans le nord de l'Europe.* — *Quelles en sont les causes.* — *De la personne des eunuques.* — *De leur conduite.* — *De leur caractère.* — *Ils gardent les dames de la cour.* — *Les femmes de l'empereur sont renfermées à sa mort.* — *D'autres sont offertes par leurs paréns au nouveau souverain.* — *Des concubines chinoises.* —

Les eunuques sont craints des missionnaires. — Ils font changer l'arrangement des présens à Yuen-Min-Yuen, au moment où l'empereur doit arriver. — L'ambassadeur va au-devant de ce prince. — Cortège de l'empereur. — Comparaison des voitures chinoises avec les voitures européennes. — L'empereur examine les présens apportés d'Europe. — L'ambassadeur est invité à se rendre à Yuen-Min-Yuen. — Conférence de ce ministre avec le grand colao. — Il se rend au palais impérial de Pékin. — Cérémonies et conférence qui ont eu lieu dans ce palais. — Présens qui signifient qu'il faut partir. — Conseils d'un missionnaire qui a long-temps résidé en Chine. — Ses idées sur le caractère des Chinois et sur leur gouvernement. — Nouvelles reçues par l'ambassadeur concernant les apparences de guerre entre l'Angleterre et la France. — Lord Macartney se détermine à partir sans délai pour convoyer avec le vaisseau le Lion, la flotte qui doit retourner en Europe. — Préparatifs pour quitter Pékin. — Climat de cette capitale.

CHAPITRE IV.

DÉPART DE PÉKIN. VOYAGE A HAN-CHOO-
 FOO , FAIT EN PARTIE SUR LE CANAL
 IMPÉRIAL. Page 225

Manière de voyager en Chine. — Les rivières du nord de la Chine deviennent basses à la fin de l'automne. — Quelle en est la cause. — Dans cette partie de la Chine , il gèle de bonne heure en hiver. — Cérémonies à l'occasion du départ de l'ambassade. — Noms des principaux personnages qui l'accompagnent. — Elle part par terre. — Les chemins des environs de Pékin sont sans cesse couverts de monde. — Quelles en sont les raisons. — Cortège des funérailles. — Des mariages. — Sentimens envers les parens. — Temple visité en chemin. — Mœurs décentes des Chinois. — Elles contrastent avec celles de quelques autres pays. — Arrivée à Tong-Choo-Foo. — Uniforme des soldats. — Esprits protecteurs. — Multitude de divinités chinoises. — Comparaison de ces divinités avec celles des autres nations. — Divinités étrangères aisément adoptées par les Chi-

nois. — *Le principal obstacle au progrès du christianisme en Chine, est la négligence des chrétiens pour leurs ayeux. — Secte des Tao-tses, ou disciples de Lao-Koun. — L'ambassade s'embarque. — Les rivières sont déjà basses. — Sécheresse et chaleur de l'automne. — Moisson. — L'air est doux et le ciel serein. — Entrevue de l'ambassadeur avec Sun-ta-Zhin. Extrait des lettres de l'empereur. — Caractère et dispositions de Sun-ta-Zhin. — Les circonstances deviennent favorables pour l'ambassade. — Avantage qu'ont les souverains à communiquer entr'eux par l'entremise de leurs ambassadeurs. — Vue du pays le long de la rivière. — Subsistance des habitans. — Agriculture. — Charrue. — Température. — Portrait des chinoises d'une classe inférieure. — Des hommes de la même classe. — Gaïeté qu'occasionne la moisson. — Description générale des villes. — Villages. — Les villes et les villages sont chacun sous la protection de quelqu'astre. — L'astronomie a été cultivée très-anciennement par les Chinois. — Elle a dégénéré en astrologie. — Elle est liée à la religion. — Les Chinois ne connoissent*

point de jour de repos périodique. — *Fêtes.*
 — *Premier jour de l'an.* — *Les classes inférieures, parmi les Chinois, conservent leur santé et leur vigueur plus long-temps que par-tout ailleurs.* — *Pourquoi.* — *Quels sont les impôts qu'elles ont à payer.* — *Elles sont exemptes de taxes ecclésiastiques.* — *Quelques impôts se perçoivent en nature.* — *Culture du froment.* — *Les agriculteurs se servent du semoir.* — *Les journaliers sont forcés de traîner, avec une corde, les barques de l'ambassade.* — *Fête de la pleine lune.* — *Province de Shan-Tung.* — *Coton.* — *Pagodes.* — *Les barques qui portent l'ambassade entrent dans le Canal Impérial.* — *Description de ce Canal.* — *Ecluses.* — *Funeste accident de quelques spectateurs au passage de l'ambassade.* — *Trait de caractère des Chinois.* — *Population des bords du Canal Impérial.* — *Conjecture sur l'origine des montagnes et des plaines de Pé-Ché-Lée et de Shan-Tung.* — *Comment le Canal Impérial reçoit de l'eau.* — *Comment il a été construit.* — *Oiseaux pêcheurs.* — *Nenuphar ou nymphaea nelumbo.* — *Culture du riz.* — *On ne laisse jamais la terre en jachère.* —

Différentes méthodes pour prendre le poisson. — Nourriture des Chinois. — Manière de prendre les oiseaux aquatiques. — Huile de palma christi. — La dernière classe des chinois est souvent réduite à la misère. — Emprunts sur gages et à gros intérêts. — Quelques terres qui bordent le Canal sont marécageuses et non susceptibles de culture. — Mais ses bords sont en général fertiles. — Le Canal est rarement de niveau. — Il traverse le fleuve Jaune. — Rapidité du fleuve Jaune. — Sacrifice qu'on fait avant de le traverser. — Conjectures sur l'origine de ce sacrifice. — Il ressemble à ceux qu'on fesoit autrefois chez d'autres nations. — Cours, longueur et qualités distinctives du fleuve Jaune. — Estimation de la quantité de limon qu'il charie. Combien ce limon peut contribuer à combler le bassin de la mer Jaune. — Sun-ta-Zhin et l'ambassadeur anglais se rendent réciproquement visite. — Dispositions favorables de l'empereur, augmentées par le compte que Sun-ta-Zhin lui rend des vues réelles de l'ambassade. — Scène agréable sur le Canal. Lac de Pao-Fng. — Les Chinois cultivent des légumes

et des grains sur l'eau et dans les marais. — Quelques chinois vont habiter les colonies de la Tartarie. — Préjugés contre les Tartares. — Mûriers. — Culture de ces arbres. — Leur feuille sert à nourrir les vers à soie. — Manière d'élever les vers à soie en Chine. — Le Canal Impérial traverse la rivière de Yang-Tse-Kiang. — Cours et étendue de cette rivière. — Espace qui se trouve entre le fleuve Jaune et la grande rivière. — Montagne dorée dans la dernière. — Coton de Nankin. — Sa couleur naturelle. — Ponts jetés sur le canal. — Arrivée à Sou-Choo-Foo. — Description de cette ville. — Des dames de Sou-Choo-Foo. — Du lac Tai-Ho. — Arbre à suif. — Exemple d'économie chinoise dans la consommation des chandelles. — Les Anglais approchent de Han-Choo-Foo. — Le nouveau vice-roi de Canton rend visite à l'ambassadeur. — Son caractère. — Des rangs et des familles en Chine. — Récompenses et punitions. — Quelle que soit la capacité des monarques, elle est nécessairement limitée. — Liste des plantes des provinces de Shan-Tung et de Kiang-Nan.

C H A P I T R E V.

VOYAGE A HAN-CHOO-FOO ET DE HAN-
CHOO-FOO A CHU-SAN. Page 351

Description de Han-Choo-Foo. — De la rivière qui va de cette ville à la mer. — Habillement des hommes à Han-Choo-Foo. — Habillement des femmes. — Nouvelles de sir Erasme Gower. — Quelques Anglais de l'ambassade se préparent à se rendre à Chu-San. — L'ambassadeur et le reste de sa suite va à Canton. — Les premiers sont accompagnés par Sun-ta-Zhin, les autres par le vice-roi de Canton. — Promenade sur le lac Sée-Hoo. — Description de la vallée des Tombeaux. — Exemple de la jalousie des Chinois. — Alarme. — Voyage du parti qui se rend à Chu-San. — Description du pays. — Etat florissant de l'agriculture. — Les terres qu'on néglige de cultiver, sont confisquées au profit de la couronne. — Passage entre des canaux de différente hauteur. — Arrivée près de Chu-San. — L'exemption de droits accordée à l'Indostan est confirmée. — Départ de Sun-ta-Zhin pour retourner à Pékin.

— *L'ambassadeur et le reste de sa suite
artent de Han-Choo-Foo pour Canton*
— *Honneurs rendus à l'ambassadeur. —
Cavalerie tartare. — Uniforme et armure
des troupes. — Barques sur la rivière de
Han-Choo-Foo. — Chaîne de montagnes le
long de la rivière. — Culture des vallées.*
— *Arbres. — Camphrier. — Camphre. —
Lord Macartney reçoit la visite des am-
bassadeurs des îles de Léoo-Kéoo.*

Fin de la Table du Tome troisième.

3152075



